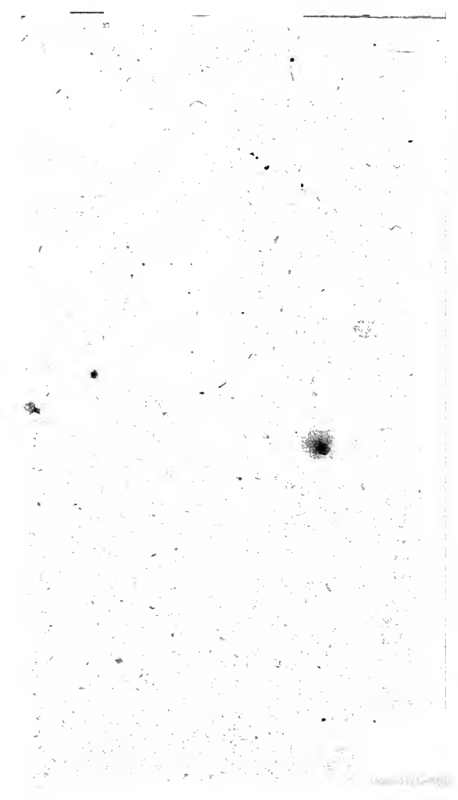



BIBLIOTECA NAZ.
Vittc . . Emanuele III
XLV
B
58
NAPOLI





MEMOIRES
GEOGRAPHIQUES,
PHYSIQUES
ET HISTORIQUES.

Sur l'Asie, l'Afrique & l'Amérique.

TOME TROISIEME.

MEMOIRES
GEOGRAPHIQUES, PHYSIQUES ET HISTORIQUES

Sur l'Asie, l'Afrique & l'Amérique.

Tirés des Lettres Edifiantes, & des Voyages des Missionnaires Jésuites.

Par l'Auteur des Mélanges intéressans & curieux.

TOME TROISIEME.



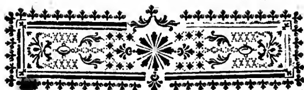


A PARIS,

Chez DURAND, Neveu, Libraire, rue Saint-Jacques, à la Sagesse.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



MÉMOIRES GÉOGRAPHIQUES, PHYSIQUES ET HISTORIQUES.

CHAPITRE I.

VOYAGE DE MARSEILLE A CONSTANTINOPLE (1).

§ I.

***OBSERVNTIONS** sur ce que cette derniere renferme de curieux.*

LES bâtimens François qui partent de Marſeille pour les échelles du levant,

(1) La plus grande partie des détails qui ſuivent ſont extraits d'un Livre qui a pour titre : *Voyages d'un Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus*, en Turquie, en Perſe, &c. depuis 1688 juſqu'en 1708. Cet Ouvrage, qui eſt aſſez rare aujourd'hui, eſt ſur le modèle des Lettres édifiantes.

prennent ordinairement leur route ou par l'isle de Malte, ou par celle de Sicile; celle-ci fut préférée à l'autre, & après quelques jours d'une heureuse navigation, le vaisseau aborda à Messine, capitale de l'isle & du royaume de Sicile. Elle eut autrefois le nom de *Zanclé*: Les Messeniens, peuples du Péloponese, ayant été défaits par les Lacédémoniens, passerent en Sicile, & s'établirent à Zanclé, qu'il appellerent de leur nom *Messénie* ou *Messine*. Il n'y a de remarquable dans cette ville, que le noviciat des Jésuites, qui a vue sur le port, & qui est très-magnifique, la Cathédrale, appellée Ste-Marie-la-Neuve, recommandable par son auguste portail, par son pavé tout de marbre de différentes couleurs, & par son tabernacle d'or fin. Le port de Messine est ce qu'on peut voir de plus curieux & de plus magnifique; il est formé en croissant dans une étendue d'environ mille pas; il est bordé de palais superbes & d'une architecture uniforme. A la pointe orientale du croissant, se voit une bonne citadelle qui défend l'entrée du port; à l'autre pointe s'éleve le phare si rénommé, au haut duquel on allume des feux toutes les nuits pour éclairer les vaisseaux,

& les faire entrer au port avec sûreté : cette précaution est nécessaire, non seulement parce que l'ouverture en est étroite, & que les courans sont rapides, mais encore à cause des bas fonds & des isles voisines qui en rendent l'accès très-difficile : les plus remarquables sont celles de Pipari, ainsi appellé du nom de sa capitale, & celle de *Stromboli*, où l'on voit des Volcans qui vomissent jour & nuit des torrents de feu & de soufre ; ce qui a donné lieu aux Poëtes d'y placer les forges où Vulcain fabriquoit les foudres de Jupiter, & de les nommer, *Vulcaniæ insulæ :* elles sont aussi appellée, *Eoliæ*, parce qu'ils en ont fait comme la Cour, où Eole, le Roi des vents, fait son séjour, & les tient enchaînés dans des cavernes souterraines.

A peine fut-on sorti du Détroit de Messine pour entrer dans la mer Ioniene, qu'on vit au sud-ouest le fameux Mont-Etna, nommé Mont-Gibel par les gens du pays, qui vomit, comme on sçait, des flammes mêlées de cendres brûlées & de cailloux calcinés.

Dans cette étendue de mer, qui est entre la Sicile & l'entrée de l'Archipel, l'on remarqua deux choses assez curieu-

ſes : la premiere fut un monſtre marin que les matelots de Provence appellent *Souffleur*, parce que d'une ouverture qu'il a au haut de la tête, il pouſſe en l'air une eſpèce de jet d'eau par la violence de ſon ſouffle, dont le bruit s'entend à plus de cinq cens pas. L'on voit encore dans cet endroit des poiſſons volans, à qui les nageoires ſervent d'aîles ; après un vol bas, lent & égal, qui n'eſt que de deux cens pas environ, ils retombent dans la mer, d'où ils s'élevent peu de tems après pour recommencer à voler. Ils ne peuvent ſe tenir en l'air que tant que leurs aîles ſont mouillées.

Leur grand ennemi eſt la Dorade ; il paroît même qu'ils ne s'élevent guères hors de l'eau que pour éviter ſa pourſuite : un danger très-grand pour le poiſſon volant, c'eſt de ſe trouver entre la Dorade & un oiſeau de proie ; car ſi pour éviter les griffes de celui-ci, il ſe replonge dans l'eau, il eſt ſaiſi par la Bonite, ou la Dorade : c'eſt ainſi qu'on l'appelle indifféremment.

La navigation fut heureuſe juſqu'à l'iſle de Cerigo, qui appartient aux Venitiens, appellée *Porphyris* par les anciens, à cauſe de ſes riches carrieres de

porphyre. Elle fut aussi nommée *Cithera*, du nom de la ville, où la poésie fabuleuse a fait naître Venus. Un certain auteur l'appelle assez plaisamment la lanterne de l'Archipel, parce que du haut du rocher, où la ville est bâtie, on peut observer les mouvemens & la manœuvre des Turcs, sur cette mer à laquelle on a donné plusieurs noms, entre lesquels l'Archipel est le plus commun; & c'est celui qui se donne communément aux mers qui sont parsemées de quantité d'isles, voisines les unes des autres, comme l'Archipel, ou l'Archipélague de Saint-Lazare (1), qui termine notre hémisphère vers l'orient; l'Archipel des Maldives, où l'on comprend plus de six mille petites isles, qui sont si près les unes des autres qu'elles semblent se toucher, dans la mer des Indes en deçà du Gange; l'Archipel du Mexique dans le nouveau monde.

L'Archipel dont on parle ici a été appellé par les anciens, mer Egée, mer Ionienne, parce qu'Egée, Roi d'Athène, & Io fille d'Inaque, Roi des Argiens, s'y précipiterent. Les modernes lui donnent

(1) Magellan en abordant aux Philippines en 1521, leur avoit donné le nom d'Archipel-*Saint-Lazare*.

encore aujourd'hui le nom de mer blanche, & les Turcs l'appellent *akden-yz*, qui signifie la même chose : ce n'est pas cependant que les eaux en soient plus blanches que dans les autres parties de la méditerranée, mais elle est ainsi nommée, soit à cause du grand nombre d'isles & de rochers dont elle est couverte, soit par opposition à cette autre mer qui est au septentrion de Constantinople, & que les Turcs appellent *caradenyz*, c'est-à-dire mer noire.

Quoi qu'il en soit, ayant mouillé pour quelques heures à la rade de Smyrne, on eut le tems de visiter les ruines de cette ville infortunée qui venoit d'être renversée de fond en comble par un des plus furieux tremblemens de terre qui fût jamais, & sur laquelle, pour comble de désolation, le feu du Ciel étant tombé, avoit réduit en cendre le peu de maisons qui restoient. On y comptoit encore quinze mille Turcs, dix mille Grecs, deux mille Juifs, deux cens Arméniens, & autant de Francs.

Dès que l'on se fut rembarqué, un vent frais qui s'éleva porta bien-tôt le vaisseau à la hauteur de Tenedos. Cette isle, si vantée par Virgile, & la derniere de

l'Archipel, est à trois ou quatre lieues de l'ancienne Troye ; elle a tout au plus neuf à dix lieues de tour, & n'est guères célébre aujourd'hui que par son excellent vin muscat. Les Vénitiens la prirent en 1659, & les Turcs ne tarderent guères à la reprendre.

Après avoir passé Tenedos, on entra dans le fameux Détroit de Gallipoli ou des Dardanelles : c'est là que la mer se rétrecissant entre l'Europe & l'Asie, forme une espece de riviere, dont le courant est si rapide du nord au sud, que sans un vent du midi, il seroit impossible aux vaisseaux de le remonter.

Vers le milieu de ce Détroit, on trouve les deux forts ou châteaux, qu'on appelle Dardanelles, & qui lui ont donné leur nom ; l'un est de Sestos en Europe, l'autre d'Abidos en Asie : il y en a encore deux autres à la sortie du Détroit, celui de *Lampsaco* en Asie, & celui de *Gallipoli* en Europe.

Comme les vaisseaux ennemis de l'Empire Ottoman ne pourroient en tems de guerre passer le Détroit pour s'avancer vers Constantinople, sans essuyer la décharge d'un grand nombre de canons d'une grosseur énorme, dont les châteaux

ſont munis, & dont les plus gros tirent à fleur d'eau, les Turcs les regardent comme autant de boulevars inſurmontables qui rendent inacceſſible de ce côté-là, leur ville de Conſtantinople. On donne encore à ce célébre Détroit le nom de bras ou de manche de S. George : les ancient l'ont appellé *Helleſpont*, c'eſt-à-dire, mer de Hellé, du nom de Hellé, fille d'Athamas Roi des Thébains, qui s'y noya.

A la ſortie du Détroit des Dardannelles, on entre dans la mer de Marmora, que les anciens appelloient *Propontide*, comme qui diroit la premiere mer qu'il faut traverſer pour paſſer ou de l'Archipel à Conſtantinople, ou de Conſtantinople à l'Archipel. C'eſt du côté de la mer de Marmora que Conſtantinople offre un des plus beaux ſpectacles qu'on puiſſe voir : comme elle eſt ſituée ſur une hauteur & bâtie en forme d'amphitéâtre, elle préſente aux yeux une foule de magnifiques bâtimens ſurmontés par une longue ſuite des plus belles moſquées de la ville, de ſorte que le point de vue en eſt charmant.

Pendant trois ſemaines que notre Miſſionnaire ſéjourna à Conſtantinople, il

y fit quelques remarques intéressantes qui valent bien la peine d'être raportées.

La premiere est sur les mosquées ; elles sont isolées & renfermées dans des cours spacieuses, ornées d'arbres & de fontaines : un Sultan, selon la Loi, n'en peut faire bâtir aucune qu'il n'ait fait quelque conquête considérable. Leur nombre est prodigieux ; la plupart sont magnifiquement bâties en rotonde & couvertes de plomb ; mais entre toutes les autres, la plus célébre est celle de Ste-Sopie, ainsi appellée, parce que le grand Constantin la fit construire en l'honneur de la Sagesse éternelle, comme les Grecs la nomment encore aujourd'hui *agia Sophia* A la vérité ce ne fut guères de son tems qu'un ouvrage ébauché : celui qui la fit construire dans la magnificence où nous la voyons aujourd'hui, est l'Empereur Justinien.

Le dôme, qui sert de nef, a dix-huit toises en œuvre, & s'appuie sur quatre pilliers épais de huit toises ; il a vingt-quatre fenêtres en sa circonférence. Au pied du dôme, règne une colonade de cent sept colonnes de marbre qui soutiennent une galerie de cinq toises de largeur ; c'est la mosquée du Grand Sei-

gneur, peu éloignée de ſon palais. Mais elle n'a plus rien des pompeux ornemens dont l'avoient décorée les Empereurs chrétiens ; elle eſt en cela aſſez ſemblable aux autres moſquées, qui ſont auſſi nues que les Temples des Proteſtans : on y voit ſeulement une multitude de lampes, que les Turcs allument dans le tems de leurs prieres. Il reſte cependant dans Ste-Sophie une piece fort curieuſe ; c'eſt un grand bénitier de marbre, ſur la circonférence duquel ſont encore gravés ces mots en caracteres Grecs : *Nipſon anomimata, mi mo nan opſin*, c'eſt-à-dire, *Lavez vos péchés, & non pas ſeulement votre viſage.* Au reſte, le merveilleux de cette ſentence, c'eſt qu'en la prenant à rebours, ſi l'on joint les lettres en remontant de la derniere à la premiere, on trouve le même ſens & les mêmes mots.

Le palais ou ſerail du Grand Seigneur eſt d'une vaſte étendue, & compoſé de mille morceaux d'une grande beauté, mais mal aſſortis, ſans ordre & ſans ſymmétrie ; il s'avance juſque ſur le bord de la mer, où il forme une pointe ou une eſpece de petit cap, qu'il faut doubler pour entrer dans le port : c'eſt à cette

pointe du Sérail que la mer a tant de profondeur qu'on n'a jamais pu en trouver le fond avec la sonde. Je crois cependant que cela vient moins de la profondeur de la mer que de la rapidité du courant qui entraîne la sonde, & l'empêche d'aller à plomb au fond de l'eau.

C'est à la place du Sérail qu'étoit autrefois l'ancienne Bizance : le croissant est le symbole de la ville, depuis qu'à la faveur de la Lune les habitans découvrirent les mines que Philippe de Macédoine, pere d'Alexandre, faisoit de nuit pour prendre la ville. Le Sérail, bâtit par Mahomet II, a trois milles de tour ; l'entrée est un gros pavillon, dont la porte est ceintrée en demi-cercle, & c'est ce qui a donné le nom de la Porte à l'Empire Ottoman.

La troisieme remarque est sur le port, dont on peut dire, sans exagération, que c'est un des plus beaux, des plus vastes & des plus tranquilles que l'on connoisse. Il a cinq quarts de lieues d'enfoncement d'orient en occident, ayant dans cette étendue la ville de Constantinople au midi. Au septentrion, les faubourgs de Galata, Pera & Too-hana, qui s'élevant peu-à-peu en amphitéâtre, à droite

& à gauche du port, le mettent à couvert de tous les vents, en sorte que la mer y est toujours dans un grand calme. Il n'a guères plus d'un mille dans sa plus grande largeur; presque par-tout il a tant de profondeur que la proue des plus gros bâtimens peut toucher à bord quand ils sont à l'ancre, de sorte qu'on peut se passer de chaloupe pour aller à terre. Le trajet des faubourgs à la ville se fait par le moyen des gondoles, & on en compte bien huit à dix mille qui ne font que passer & repasser d'un bord à l'autre.

La quatrieme remarque du Missionnaire est sur l'étendue de Constantinople & sur sa population. En n'y comprenant ni les trois fauxbourgs dont on a parlé, & qui sont en Europe, ni celui de Scutaret en Asie, qui tous pourroient passer pour autant de grandes villes, Constantinople peut avoir environ quatre lieues de circuit, à cause de ses trois côtés qui lui donnent une figure à peu près triangulaire.

Le nombre des habitans de cette fameuse ville peut être environ de six cens mille, parmi lesquels il n'y a guères moins de Chrétiens que de Mahométans; mais il est certain que Constantinople

ſeroit bien plus peuplée, ſi la peſte n'y faiſoit toutes les années de grands ravages; les Turcs n'apportant nulle précaution pour l'éviter, parce que par les principes de leur Théologie, ils croyent que ce qui eſt écrit dans les décrets de Dieu, doit néceſſairement arriver; & que s'il a promis que je doive mourir, la mort m'eſt inévitable, quoique je faſſe: c'eſt ce même principe qui les fait riſquer tout dans les combats, ſe perſuadant que ſi Dieu a prévu qu'ils n'y mourront pas, ils n'ont rien à craindre, & qu'ils peuvent impunément ſe jettter au travers des plus affreux dangers.

Tournefort eſt plus libéral en faveur de Conſtantinople, à laquelle il donne & plus d'étendue & plus d'habitans; car il veut qu'elle ait vingt-trois mille de tour & autant de monde que Paris. C'eſt ce qui fit dire un bon mot aſſez plaiſant à un Seigneur Turc qui revenoit de France, où il étoit allé en qualité d'Envoyé de la Porte: le Grand Viſir lui ayant demandé ce qu'il penſoit de Paris, par comparaiſon à Conſtantinople; mettez, lui répondit-il, un autre Conſtantinople ſur celui-ci, un troiſieme ſur le ſecond, un quatrieme ſur le troiſieme, voilà Pa-

ris ; voulant dire que Paris étoit trois fois plus grand & plus peuplé que Constantinople, à cause de la hauteur de ses bâtimens.

Notre Missionnaire dit ensuite avoir trouvé la langue Turque douce, énergique, & plus facile à apprendre qu'aucune autre des langues d'Europe, dont les difficultés, souvent assez bizares, ne se rencontrent point dans celle-ci, laquelle, à proprement parler, n'a pour les noms qu'une déclinaison, & qu'une conjugaison pour tous les verbes. Elle n'a non plus, ni différence de genre, ni diversité d'articles, ni l'embarras d'acoorder l'adjectif avec le substantif en genre, en nombre & en cas ; de sorte que l'adjectif chez les Turcs se trouve toujours le même, de quelque genre, nombre & cas que soit le substantif ; malgré cela on s'y exprime clairement & sans équivoque ; l'élégance de cette langue se fait sur-tout sentir dans les proverbes que les Turcs mêlent volontiers à leur discours ; ce sont comme des sentences courtes, vives & d'ordinaire allégoriques, & figurées selon le style & la maniere de parler des Orientaux. Par exemple, ils disent :

Ghiundé bir kerpitk ducher, um rumun

sarayendan : il tombe tous les jours une brique du palais de mon âge ; pour exprimer que nous approchons tous les jours du tombeau.

Arslan kodjaian kupeghum maskarasi dur : un vieux lion devient le jouet d'un chien, pour dire qu'un mérite qui vieillit est méprisé.

Mais aussi la langue Turque a un défaut que n'ont pas la plupart des nôtres, c'est qu'elle n'est pas riche, & qu'elle manque de quantité de mots qui regardent surtout les arts & les sciences, la religion & la morale, & que les Turcs sont obligés d'emprunter ou de la langue des Arabes ou de celle des Arméniens & des Grecs habitans de leur pays.

La langue Turque se lit, non pas comme la nôtre de gauche à droite, mais de droite à gauche : & dans les livres Turcs le premier feuillet par où l'on commence de lire, seroit le dernier dans nos livres. Une autre difficulté, c'est que dans l'ecriture Turque on n'écrit que les consonnes, & l'on supprime ordinairement les voyelles, que le lecteur doit deviner pour former le mot : quand on veut cependant écrire d'une maniere plus lisible, en faveur des commençans, on supplée aux

voyelles par des accens & des points ; qu'on marque tantôt deſſus, tantôt deſſous la conſonne, & qui ont la force de l'une des voyelles, ſelon qu'ils ſont ou en haut ou en bas de la conſonne ; le nombre même des points, comme leur ſituation, fait varier la voyelle ; tout cela fait que peu de Turcs ſçavent bien lire leur langue.

Notre Miſſionnaire raporte qu'il aprit la Langue d'un Moulla ou prêtre Turc, qui lui mit entre les mains un livre de Théologie Muſulmane, diviſé comme le nôtre en traités différens de Dieu, des anges, des actes humains, &c.

On va juger par l'exemple ſuivant, ſi un livre de cette nature ne figureroit pas avec avantage dans une bibliothèque de Curieux. Dans le premier traité, ſur Dieu, l'auteur, qui étoit regardé comme un ſaint Thomas ; pour faire comprendre comment Dieu voit & entend tout, s'exprime ainſi : Quand dans la nuit la plus noire, une fourmi noire marcheroit ſur un marbre noir, Dieu la verroit & entendroit le bruit de ſes pattes.

Pour aller de Conſtantinople en Arménie, il y a deux routes : la premiere, la moins dangereuſe mais la plus longue,

eſt de paſſer ce petit eſpace de mer qui ſépare Conſtantinople de Scutaret en Aſie, & de continuer ſon chemin par l'Aſie mineure ou la Natolie, que les Turcs appellent *Anadola*, qui ſignifie mere pleine, mere fertile : en effet, on ne trouve par cette route que de très beaux pays. La ſeconde, plus dangereuſe & plus courte, eſt celle de la Mer-noire, par Trébizonde ; le trajet eſt de trois cens lieues, mais il ſe fait en moins de dix jours. Malgré le danger, notre Miſſionnaire ſe détermina pour la derniere, par la Mer-noire, dont le nom ſeul effrayoit alors les Européens. Mais avant de le ſuivre dans ſon voyage, laiſſons-le parler encore des Turcs, ſur leſquels il fait quelques obſervations.

§ II.

DÉTAILS de quelques uſages religieux & civils des Turcs.

MAHOMET paroît avoir tiré différentes cérémonies de ſa religion de la loi judaïque & de la loi chrétienne. Telles ſont la Circonciſion, l'abſtinence de la viande de pourceau, & les fréquentes ablutions : les Turcs cependant ne ſont

pas tellement attachés à la Circoncision ; qu'ils la croient nécessaire au salut ; de sorte que si un enfant meurt sans être circoncis, ils ne laissent pas de croire qu'il est sauvé ; ce qui arrive chez eux très-souvent, parce qu'on n'y circoncit les enfans qu'à l'âge de douze à quatorze ans. Pour les ablutions, le fréquent usage qu'ils en font vient de ce qu'ils pensent, que ce qui lave ou salit le corps, purifie de même, ou souille l'ame.

La priere, le jeûne, l'aumône & les prieres pour les morts paroissent avoir été empruntés des Chrétiens. La priere se fait chez eux cinq fois le jour : la premiere entre la pointe du jour & le lever du soleil ; la seconde à midi ; la troisieme entre midi & le coucher du soleil ; la quatrieme au coucher de cet astre ; la cinquieme une heure & demie après son coucher. Le Dimanche ils prient pour la conversion des Chrétiens ; le mercredi pour les morts ; & ils se feroient un scrupule de passer le vendredi sans se réconcilier avec leurs ennemis, croyant que Dieu n'écouteroit pas leurs prieres s'ils étoient encore en querelle avec quelqu'un. Pour l'aumône, c'est chez eux un précepte indispensable, aussi ne trouve-

t-on parmi eux ni gueux ni mendiant : ils jeûnent avec une ſévérité incroyable pendant leur Ramazan, ou Carême.

L'année eſt en Turquie de trois cent cinquante-quatre jours partagés en douze lunes ou douze mois, qui ſont alternativement de trente & trente-un jours ; ainſi les années ont onze jours moins que les nôtres, ce qui fait que leur Ramazan remonte tous les ans d'autant de jours, & parcoure ainſi toutes les ſaiſons.

Le mariage eſt chez les Turcs un contrat civil, que les parties peuvent rompre pour de bonnes raiſons. Ils ont des femmes de trois ſortes : les légitimes, qu'on épouſe, les ſecondes qu'on loue, & les troiſiemes qu'on achete.

Les premieres contractent mariage en préſence du Cadi & de deux témoins ; c'eſt le mari qui dote celle qu'il épouſe pour le reſte de ſes jours : elle n'apporte qu'un trouſſeau de ſes hardes, & à la mort du mari elle prend ſon douaire, & rien de plus.

Pour les ſecondes, quand le pere ou la mere ont conſenti à louer leur fille, on en paſſe un écrit devant le Cadi : le mari eſt chargé de ſon entretien & de celui de ſes enfans ; mais il la renvoye quand

il veut, en lui payant la ſomme convenue ; ſelon le tems qu'ils auront été enſemble.

Le mari ſe ſert des troiſiemes comme de ſes eſclaves : enfin l'adultère d'une épouſe donne droit ſur ſa vie à ſon époux, & ces ſortes de femmes infidelles pour l'ordinaire ſont enfermées dans un ſac, & on les noie.

Rien de plus ſévère que la police qui s'obſerve en Turquie, & de plus ſingulier que les peines auxquelles on condamne ceux qui y contreviennent. Si un Boulanger, par exemple, vend du pain à faux poids, on le tient pendant vingt-quatre heures cloué par une oreille à la porte de ſa boutique ; & pour un oignon de moins qu'aura manqué de livrer un Jardinier, on lui fait donner cinquante coups de bâton.

La raiſon pourquoi la queue de cheval eſt dans l'Empire Ottoman le ſignal de la guerre, n'eſt autre choſe, ſuivant notre Miſſionnaire, que parce qu'un Général Turc ne ſçachant comment rallier ſes troupes, qui avoient perdu tous leurs drapeaux, s'aviſa de couper la queue d'un cheval, qu'il mit au bout d'une lance ; à ce ſignal ſes ſoldats ſe réunirent, reprirent courage, & remporterent la victoire.

§ III.

DESCRIPTION du Ramazan, ou Carême Turc.

LA fête solemnelle chez les Turcs, est celle qu'on appelle *Boeyram*, c'est-à-dire, fête par excellence; elle répond en célébrité dans leur secte, à la Pâque des Chrétiens; elle est mobile, ainsi que la fête Paschale, avec cette difference, que celle-ci ne peut circuler que depuis le 22 de Mars jusqu'au 25 d'Avril; au lieu que le Boeyram des Turcs circule, & tombe successivement dans tous les mois de l'année : le troisieme jour du Boeyram, les femmes peuvent sortir; le premier jour on chante dans les Mosquées : *Salut & bénédiction sur toi, Mahomet, ami de Dieu; Salut & bénédiction sur toi, Jesus-Christ, souffle de Dieu*, ainsi sur *Moyse, David, Salomon, Noé* & *Adam*. Mais comme le démon, dans les sectes prophanes, *dit notre homme Apostolique*, est le singe de Dieu dans la religion; par imitation du jeûne établi dans l'église avant la fête de Pâque, il fait aussi jeûner les Turcs les jours qui précédent le Boeyram; & le jeûne, qu'ils ap-

pellent le Ramazan, dure un mois lunaire entier; & il eſt obſervé ſi rigoureuſement parmi eux, qu'il ne leur eſt pas permis de manger ni de boire depuis le lever du ſoleil juſqu'à ſon coucher; mais auſſi dès qu'il eſt couché, ils peuvent prendre toutes ſortes de nourriture juſqu'au retour du ſoleil ſur l'horiſon.

On auroit peine à croire avec quelle exactitude ce jeûne s'obſerve par ces peuples; ils ne s'en diſpenſent jamais ſous aucun prétexte, ni de voyage, ni de travail, quelques longs que ſoient les jours en quelque ſaiſon que ce ſoit. Au Ramazan dont parle notre voyageur, les jours étoient preſque de ſeize heures de ſoleil: il obſerva les Turcs avec leſquels il étoit en voyage, & il ne les vit jamais pendant ces ſeize heures prendre quoique ce ſoit, ni viande, ni bouillon quelconque, ni même fumer une ſeule pipe de tabac, eux qui en tout autre tems ont toujours le caffé, & la pipe à la bouche.

Conſtantinople fut cette année, en 1695, extraordinairement attaquée d'une peſte très-violente qui cauſa de terribles ravages dans la ville & dans les fauxbourgs de Péra & de Galata; elle s'alluma ſurtout dans le Bagne du Grand-Seigneur,

ſitué vers le fond du port & à l'extrêmité de Galata.

Ce Bagne eſt une grande & vaſte priſon ſouterraine qui ne reçoit de jour que par de petites ouvertures ou lucarnes, pratiquées de diſtance en diſtance dans une eſpece de voûte qui ſert de couverture à cet affreux cachot. Les eſclaves du Sultan y ſont renfermés au nombre de près de mille, traînant tous à leurs pieds de groſſes chaînes de fer, dont la vue & le bruit font horreur. Ils ne ſortent de cette priſon que pour aller travailler aux chantiers où l'on conſtruit les vaiſſeaux & les galeres du Grand-Seigneur. Le vendredi, qui eſt aux Mahométans ce que le Dimanche eſt aux Chrétiens, c'eſt-à-dire, jour de repos, ces malheureux reſtent dans le Bagne ; & moyennant quelque choſe qu'on donne au portier, il eſt permis, même aux Chrétiens, d'y entrer, de les voir, de leur parler, de les conſoler, de leur diſtribuer des aumônes, & même de leur porter quelques rafraîchiſſemens, ce que font ſouvent des perſonnes de piété, à qui la charité donne du courage pour pénétrer dans ce lieu de miſere. L'obſcurité, l'infection & la puanteur y ſont encore moins inſupportables que la fumée noire & épaiſ-

ſe, cauſée par le feu qu'on y allume, ſurtout en hyver, & qui ne trouvant preſque aucune iſſue pour ſe diſſiper, remplit tellement cette triſte demeure, que ceux qui y viennent de dehors ſeroient en danger d'y perdre les yeux s'ils y reſtoient long-tems.

Comme il ſe trouve parmi ces eſclaves bon nombre de Catholiques de toutes les nations de l'Europe, il leur eſt permis d'avoir une Chapelle, où l'exercice de la religion leur eſt libre. Les Jéſuites la deſſervent, & y envoyent deux Prêtres tous les ſamedis l'après-midi, qui y paſſent le reſte du jour occupés à adminiſtrer des ſecours ſpirituels aux pauvres eſclaves chrétiens juſqu'à la pointe du jour du Dimanche, qu'on tire ces miſérables du Bagne pour les conduire au travail.

§ IV.

VOYAGE de Conſtantinople en Perſe; par les iſles de Scio, de Rhodes, de Chypre, par les villes de Laodicée & d'Alep, & par les déſerts de l'Arabie.

LE 31 de Janvier, qui fut le jour de l'embarquement du voyageur, le vaiſſeau qu'il monta ne fit que ſortir du port & côtoyer

côtoyer le Sérail du Grand-Seigneur, & cette partie de Constantinople, qui fait face au midi jusqu'au château des sept tours, où il resta à l'ancre.

Le premier de Février on mit à la voile vers les six heures du soir; & après avoir traversé la mer de Marmora, on jetta l'ancre à la plus avancée des isles de cette mer vers le détroit de Gallipoli, appellé par les Turcs, *Ekin-adasi*, c'est-à-dire, *isle de la Semaille*, parce que la terre y est fertile, & qu'on y récueille de bons grains; elle est à cent trente mille, ou quarante-quatre lieues de Constantinople.

Le 3, vers les six heures du matin, on passa à la hauteur de Gallipoli, & après avoir descendu la moitié du détroit des Dardannelles, on mouilla vers les cinq heures du soir à *Abidos* en Asie, où la nation Françoise a un Consul. Le 5 on déboucha du Détroit; & après avoir côtoyé l'isle de *Metelin*, on touchoit presque l'isle de *Scio*, lorsque le vent obligea de relâcher à *Portosigre*; de sorte qu'on ne pût arriver que le 7 à *Scio*, nommée par les anciens, *Chius* & *Chios*. Le Turcs appellent la ville de Scio, *la petite Rome*. C'est la plus riante & la mieux bâtie de tout le levant; & elle est célébre pour

avoir donné naiſſance au Prince des poëtes Grecs. Elle a appartenu ſucceſſivement aux Turcs, aux Vénitiens, ſur qui les premiers l'ont repriſe, & ils la poſſédent aujourd'hui. On y compte environ 100 mille ames.

Le 9 on parcourut la côte occidentale de l'iſle de Pathmos, appellée aujourd'hui Patino, célébre par l'exil de ſaint Jean l'Evangéliſte, où il écrivit ſon livre de l'Apocalypſe : on côtoya enſuite l'iſle de Co, appellée de S. Ancheu, où il y a un Général des galiotes du Grand-Seigneur. Le 10 enfin on mouilla au port de Rhodes.

La ville de Rhodes eſt ſituée ſur le bord de la mer, à fort peu de diſtance des côtes de la Natolie, ſur le penchant aiſé d'une colline, avec trois fauxbourgs qui font comme l'enceinte de la ville, qui d'elle-même eſt petite : on y voit trois ports qui ſe ſuivent de près, n'étant ſéparés l'un de l'autre que par des amas & des levées de pierres en forme de digues.

Le premier eſt celui des galeres, les Turcs y en ont ordinairement trois ; le ſecond eſt pour les autres bâtimens ; le troiſieme a peu d'eau, & il eſt preſque entierement comblé.

Le ſecond, qui eſt entre les deux au-

tres, eſt le plus beau des trois, & s'étend en figure de croiſſant; à l'une de ſes pointes eſt bâtie ſur le roc la belle & groſſe tour qu'on appelle encore aujourd'hui la tour du Grand-Maître; à l'autre pointe eſt une autre tour bâtie de même ſur le roc, & c'eſt par ces deux tours que l'entrée du port eſt défendue.

Sur ces deux rocs étoit élevé le prodigieux Coloſſe qui a paſſé pour une des ſept merveilles du monde : c'étoit une ſtatue de bronze repréſentant Appollon, & qui avoit coûté à *Chares* douze ans de travail; elle avoit ſoixante-dix coudées de hauteur au-deſſus du roc, qui lui ſervoit de baze; ſon pouce étoit ſi gros qu'un homme auroit eu peine à l'embraſſer; ſes deux pieds étoient poſés ſur les deux rocs, à cinq cens pas de diſtance l'un de l'autre, de ſorte que les plus gros vaiſſeaux pouvoient aiſément paſſer à voile déployée entre les jambes du Coloſſe pour entrer dans le port. Cinquante-ſix ans après qu'il eut été élevé, il fut renverſé par un tremblement de terre, & briſé en tant de morceaux, qu'un Roi d'Egypte en chargea neuf cens chameaux : on voit encore aujourd'hui une grande

chaîne, qu'on tend d'une tour à l'autre quand on veut fermer le port.

La ville de Rhodes a trois enceintes de murailles, toutes de pierres de taille très-belles & très-fortes ; chaque enceinte a son fossé extraordinairement profond, avec des contre-escarpes revêtues de même de pierres ; & quoique la place ne soit pas si régulierement fortifiée de bastions, elle a cependant des tours & des angles saillans qui en font comme la forme, à quoi il faut ajouter qu'elle a une artillerie de bronze la plus nombreuse & la plus belle qui soit dans l'Empire Ottoman.

Le palais du Grand-Maître, quoique ruiné en partie, est encore fort vaste & très-habitable Un Kan des Tartares, déposé & relégué à Rhodes, y logeoit avec le Pacha de la ville ; la rue des Chevaliers est belle, & l'on y voit encore de côté & d'autre un grands nombre d'hôtels qui valent bien des palais, aux frontispices desquels sont encore gravés les armes des Chevaliers de toutes les Langues.

A l'une des portes de la ville, on fit voir à notre Voyageur la côte d'un dragon qui devoit avoir été monstrueux ;

car quoiqu'elle fut courbée, elle avoit bien en longueur une aulne de Paris, ou trois piés huit pouces.

L'hiſtoire porte qu'un Chevalier voyant ce dragon qui déſoloit toute l'iſle, & dévoroit tout ce qu'il trouvoit d'hommes & d'animaux dans la campagne, réſolut de l'attaquer & d'en délivrer le pays. Pour en venir à bout, il fit faire un dragon de carton de la grandeur & de la forme de celui qu'il vouloit combattre; & après s'être exercé lui-même, & avoir accoutumé ſes chiens à attaquer le monſtre, il alla bien monté & armé d'une lance à l'endroit où il faiſoit d'ordinaire ſa retraite; le dragon en ſortit bien-tôt pour venir fondre ſur ſa proie; le Chevalier va hardiment à lui, & lui porta au défaut des écailles un grand coup de ſa lance avec tant d'adreſſe & de force, qu'il l'étendit roide mort ſur la place.

Les jardins au dedans & au dehors de la ville ſont charmans; les arbres dont ils ſont pleins ſont chargés les uns de fleurs odoriférantes, les autres de fruits délicieux. Les orangers & les citronniers y ſont ſi communs, que notre voyageur étant entré dans un de ces jardins, qu'il trouva ouvert, y vit la terre toute cou-

verte de citrons & d'oranges, sans qu'on daignât les ramasser.

Le 18 de Février de l'an 1696, il partit de *Rhodes*, & le 21 il arriva à *Castel Rosso*, ou Château-rouge, qui a un port très-commode: on montra aux passagers sur leur route l'endroit où étoit autrefois la ville de *Cacamo*, qui est aujourd'hui entierement ensevelie dans les eaux. On côtoya ensuite l'isle de Chypres; & après avoir doublé le cap de la Gatte, on vint mouiller le 26 au port de *Limasso*, qui est *l'Amathus* des anciens: Comme on y arriva bien avant dans la nuit, on fut pris pour des Corsaires, & on essuya quelques volées de canon à boulets, dont personne ne fut ni tué ni blessé; on en fut quitte pour la peur.

Dès le matin, on mit à la voile pour avancer vers l'orient jusqu'à *Lernica*. A peine avoit on fait dix ou douze milles, qu'on apperçut un convoi Anglois de quatre vaisseaux marchands escortés de deux vaisseaux armés en guerre, qui venoient à toutes voiles contre le bâtiment: le parti que prit le Pilote, fut de revirer de bord, & de rebrousser chemin vers *Limasso*; ce qui se fit avec assez de dili-

gence pour gagner le port avant que d'être atteint par les Anglois.

Cet incident fut cause que notre Missionaire vit à son aise l'isle de Chypre, qui mérite bien d'être vue; elle a plus de deux cens lieues de tour : elle abonde en grain, en cotton, en fruits & en vins excellens, sur-tout aux environs de *Famagoste.* On prétend que c'est pour être maître de ces précieux vignobles que Selim II, Empereur des Turcs, entreprit, & fit la conquête de l'isle. Les Grecs l'avoient appellée *Makaria*, c'est-à-dire, heureuse, à cause de sa fertilité & du trésor de ses mines : on l'appella depuis Chypre, non par raison des cyprès qu'on y voit en plus grand nombre qu'ailleurs, mais à cause des mines de cuivre & d'airain. Les Poëtes en ont fait le pays de Vénus, ne croyant pas qu'il y en eût un ni plus beau ni plus délicieux, & c'est au milieu de cette isle qu'ils ont mis les monts, *Olympus* & *Idalius.*

Cette isle, qui avec ses environs formoit un Royaume, passa de la domination des Romains à celle des Grecs, qui en furent les maîtres depuis le tems de Constantin, jusqu'à ce que, les habitans s'étant révoltés, le Royaume tomba en-

tre les mains d'un certain *Isaac Commene*, qui ne le garda pas long-tems ; car Richard, Roi d'Angleterre, le lui enleva en 1191, en allant dans une croisade à la conquête de la Terre-Sainte, & le donna à Gui de Lusignan. Ses descendans le possédèrent jusqu'en 1475, que Jacques, surnommé l'Enfant, épousa Catherine, fille de Marc Cornaro, Vénitien. Catherine remit le Royaume à la République de Venise, à laquelle il appartint pendant cent ans ; enfin Selim II, ainsi qu'on l'a dit plus haut, le conquit en 1551. Mastapha, son Général, mit près d'un an au siége de Famagoste, qui est la *Salamis* des anciens, & la prise lui coûta près de quatre-vingts mille hommes ; ce qui irrita si fort ce barbare, qu'il eut l'horrible cruauté de faire écorcher vif Marc-Antoine Brigadin, qui avoit défendu la place avec une bravoure qui méritoit un meilleur sort, & qu'il auroit eu sans doute d'un vainqueur moins féroce.

Notre Voyayeur arriva à *Lernica* le premier de Mars : c'est le port où les Marchands Européans font leur commerce, & d'où ils se rendent à Tripoli, & dans les autres villes de Syrie : les Fran-

çois y ont un Consul, qui, en tems de paix, fait le même office pour les Hollandois & les Anglois; les Grecs y ont une Eglise, & les Peres Cordeliers un Couvent, en qualité de Peres de la Terre-Sainte. La Chapelle du Consul est desservie par des Capucins François.

Le 6 Mars il arriva à Tripoli de Syrie; c'est ainsi qu'on l'appelle, pour le distinguer de Tripoli en Barbarie, & d'un autre Tripoli en Natolie, sur les côtes de la Mer-noire. Tripoli, dont il est question ici, étoit autrefois une grande ville qui s'étendoit jusqu'à la mer; elle en est aujourd'hui éloignée d'une bonne demi-lieue. Les François y ont un Consul.

On voit distinctement de Tripoli, quoiqu'à deux jours de distance, le fameux Mont-Liban, habité par la nation Maronite: de-là il ne faut de même que deux jours pour aller à Jérusalem.

Le 12 le Missionaire s'embarqua pour Alep, & il mouilla le même jour au port de Laodicée, appellée par les Turcs, *Latichya.* Cette ville est célébre dans l'Histoire sacrée & profane; on y trouve encore de fort beaux morceaux d'antiquités, & l'on y découvre, à dix piés de

profondeur, des restes d'anciens édifices, d'où l'on tire des pierres bien taillées, que les ouvriers n'ont qu'à appliquer dans les nouveaux bâtimens qu'ils construisent.

C'est sur-tout aux environs de Laodicée qu'il croît une grande quantité de cet excellent tabac, qu'on nomme *Tabac du Levant, Tabac d'Alep.* Les Marchands François qui s'en chargent, donnent à la Douane six écus par quintal.

Le 8 il partit de Laodicée en caravane pour Alep, & le 21 il y arriva. Quelques-uns la prennent pour l'ancienne *Hierapolis ;* mais, suivant l'opinion la plus commune, c'est la *Beræa* d'autrefois.

Quoi qu'il en soit, du nom qu'elle a eu dans l'antiquité, c'est aujourd'hui la capitale de toute la Syrie; & après Constantinople & le Grand-Caire, c'est sans contredit la ville la plus grande, la plus peuplée, la mieux bâtie, la plus marchande & la plus riche de l'Empire Ottoman; elle a plus d'une demi-lieue de tour, & près de trois cens mille ames, parmi lesquelles on compte bien soixante mille Chrétiens Grecs, Arméniens, Maronites, Syriens, ou Jacobites, sans parler des Européens, que le commerce y attire de toutes parts.

Les François, les Anglois, les Hollandois y ont leurs Consuls : la Chapelle du Consul François est desservie par les Jésuites. Comme Alep par sa situation est le centre de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, le commerce y est presque infini par le concours des Marchands de toutes les nations de ces trois parties du monde, qui y transportent par terre & par mer ce qu'il y a de plus rare & de plus précieux dans leurs pays.

On y trouve en abondance, comme dans une foire générale de l'univers, tout ce qu'on peut souhaiter, ou dans les Caravanserais, dans lesquels on ne débite guères les marchandises qu'en gros, ou dans les Bazards, qui occupent une grande partie de la ville, & qui sont comme autant de rues marchandes, où l'on voit étaler dans les boutiques, rangées de côté & d'autre, ce que l'orient & l'occident ont de plus curieux & de plus riche.

Les Turcs, persuadés que les Européens sont tous chargés d'or & d'argent, leur vendent les marchandises au plus haut prix qu'ils peuvent ; au lieu qu'ils les donnent à un prix bien plus bas à ceux du pays : c'est ce qui fait que nos Marchands ne font guères leur emplette par

eux-mêmes. Ils se servent pour cela d'un Grec, d'un Arménien, ou même d'un Juif, qui achete pour le compte du Marchand dont il n'est que le courtier.

Il y a dans Alep un nombre prodigieux de Caravanserais pour contenir toutes sortes de marchandises, & loger les Marchands qui s'y rassemblent : un des plus beaux, des plus étendus, est celui des François. Il est si vaste, que, sans parler d'une mosquée qui renferme les deux Communautés des Carmes déchaux & des Jésuites, les Consuls de France, d'Angleterre & de Hollande, y ont des logemens fort commodes.

Enfin il ne manque à Alep, pour être la ville du monde la plus riche & la plus fréquentée, que d'être un port de mer; mais elle est éloignée de la méditerranée d'environ cinquante milles, qui font trois journées de Caravane. Alexandrette, que les Turcs appellent *Scandaronne*, ne laisse pas de s'appeller le port d'Alep : c'est là où les Européans débarquent les marchandises qu'ils apportent d'Europe pour le compte des Marchands d'Alep, où de même, on transporte d'Alep ce qu'on envoie en Europe.

On conçoit aisément qu'un Marchand

d'Alep ne laissera ses étoffes d'or & de soie, par exemple, qu'à un prix fort haut, tandis qu'il n'aura pas d'avis qu'il en soit arrivé d'Europe à Scandarone ; au lieu qu'il s'en défera à un bien moindre prix, quand il sçaura l'arrivée des vaisseaux qui sont chargés de pareilles marchandises. Toute la difficulté & toute l'adresse consistent à être promptement avertis de l'arrivée des vaisseaux, & de quoi est composée leur charge.

C'est pour cette raison qu'on se sert de pigeons, qu'on nomme *Pigeons-messagers* : Le Consul François qui est à Scandarone en entretient un certain nombre, qui sont instruits à voler de Scandarone à Alep, & d'Alep à Scandarone : Au moment qu'un bâtiment d'Europe est arrivé au port, il écrit un billet, où il marque qu'à tel jour, à telle heure un tel vaisseau chargé de telles & telles marchandises a débarqué au port ; il attache le billet sous l'aîle du pigeon, qu'il lance en l'air du plus haut de la maison vers Alep : Le messager volant arrive en quatre ou cinq heures, & va se poser chez le Marchand où il est accoutumé d'aller. Celui-ci, qui visite de tems en tems l'endroit ordinaire où se reposent les pigeons-messagers,

prend le billet, & en même tems s'arrange pour le débit de ses marchandises.

On dit que le Marchand d'Alep se sert encore d'une autre invention; il fait porter le pigeon à Scandarone, lorsque ses petits sont dans le colombier d'Alep, & c'est ce qui l'attire, & le détermine à prendre son essor vers Alep, & d'y faire distinction de son logis. Quoi qu'il en soit, de la façon dont on instruit ces pigeons, il est d'expérience qu'on s'en est servi souvent avec avantage. On lit en différentes histoires, que cet artifice s'est pratiqué pendant des siéges, & l'on s'en sert, à ce qu'on dit, encore dans l'Empire du Grand-Mogol, pour envoyer des lettres d'un bout du Royaume à l'autre, lorsque les affaires demandent une extrême diligence.

Maimbourg, au Livre II de son histoire des Croisades, rapporte que ce fut par le moyen d'un pigeon, que le fameux Godefroi de Bouillon étant en marche pour aller faire le siége de Jérusalem, découvrit l'intelligence que l'Emir de Ptolemaïs avoit avec celui de Césarée en Palestine : Un oiseau de proie effrayé du bruit que faisoit l'armée Chrétienne, lâcha un pigeon qu'il avoit entre ses serres, qui tomba demi mort aux pieds des sol-

dats ; on le prit, & on lui trouva ſous la queue un petit rouleau de papier, par lequel l'Emir de Ptolemaïs engageoit celui de Céſarée à faire tout le mal qu'il pourroit à l'armée Chrétienne, & à donner avis par la même voie aux villes voiſines d'agir de la même maniere.

A la ſortie d'Alep notre Voyageur, qui devoit ſe rendre en Perſe, ne voulut point ſe ſervir des Caravannes qui vont d'Alep à Mouſol, qui eſt l'ancienne Ninive ; mais il préfera la route la plus courte, quoique la plus difficile : Il traverſa l'affreux déſert d'Arabie, qui s'étend depuis Alep juſqu'à Bagdat, ou Babylone, dans l'eſpace de plus de cent ſoixante-dix lieues ; il abrégeoit par là ſon chemin de plus de deux mois, mais il s'expoſoit à des dangers & des fatigues incroyables.

Le premier gîte de notre Voyageur fut auprès du Grand-Etang ſalé : le chemin qu'il fit ce jour-là s'appelloit autrefois *Strata Regia*, parce que c'étoit une belle & grande levée de pierres, dont il ne reſte plus aucun veſtige. Le 12 ayant quitté l'étang dès la pointe du jour, il commença à s'enfoncer dans le déſert : Ce déſert au reſte n'eſt pas tel qu'on pour-

roit se l'imaginer, un pays plein de montagnes, de précipices, de rochers escarpés, de forêts entrecoupées de ruisseaux; un désert de cette nature loin d'être effrayant paroîtroit délicieux. Dans toute son étendue de plus de 150 lieues, c'est un terrain plat & uni comme la surface de la mer quand elle est calme, de maniere qu'on peut dire que c'est un occéan de sable.

Il n'y a ni arbres, ni bois, ni colline, ni hauteur qui bornent la vue; c'est une plaine immense qui n'est arrosée ni de rivieres ni de fontaines; le froid des nuits y est très-piquant, & le jour on y est brûlé par l'ardeur du soleil, sans qu'on y trouve une goute d'eau pour étancher sa soif: le ciel y paroît d'airain; & il n'en tombe que très-rarement quelques goutes de pluie ou de rosée; la terre couverte d'un sable brûlant, toujours séche & aride, ne produit que de petits chardons & quelques brins d'herbe à demi brûlée, qui ne laisse pas de servir de pâturage aux troupeaux que les Arabes y élevent en certains endroits. Ils portent avec eux des outres remplies de petit lait dont ils font leur boisson, & même leur nourriture, & ils

ſe retirent la nuit avec leur bêtail dans des creux qu'ils trouvent, ou qu'ils font ſous la terre.

On ne trouve au reſte dans le déſert, ni ſentier frayé, ni chemin battu, ſoit parce que cette route eſt peu fréquentée, ſoit parce que les ſables emportés par les vents ont bien-tôt couvert les traces des chevaux, des mulets & des hommes. Ce qui güide le voyageur, c'eſt d'aller droit à l'orient; il n'y a point d'autre bouſſole.

Ce qu'on vient de dire de la ſécheresſe & de l'aridité de ce déſert brûlé des ardeurs du ſoleil, feroit croire que les chevaux & les hommes ne peuvent manquer d'y mourir de ſoif, parce que les proviſions qu'on a faites d'eau ſont bien-tôt épuiſées; mais on a ſuplée à ce beſoin en creuſant des puits de gîte en gîte; & pour tirer l'eau de ces puits, on a ſoin de ſe munir d'un ſceau & d'une corde.

Les trois premiers puits qu'on trouve en partant d'Alep, s'appellent *Nemrodhouy*, c'eſt-à-dire, *les puits de Nemrod;* comme la Tour de Babel eſt nommée *Nemrod-tepeſi*, qui ſignifie la Tour de Nemrod. Cette dénomination eſt fondée ſur une tradition vulgaire dans tout le pays, qu'après la confuſion des Lan-

gues, qui fit abandonner aux enfans de Noé la construction de la Tour de Babel, & qui les disperſa en diverſes régions; Nemrod, qui avoit préſidé à l'exécution de cette entrepriſe téméraire, ſe répandit avec ſes gens dans cette partie de l'Arabie déſerte, & qu'il les employa à creuſer ſur la route les puits dont il eſt queſtion.

L'eau de ces trois puits eſt tellement ſouffrée & ſalée, qu'il ſeroit impoſſible d'en faire uſage, s'il y avoit un milieu entre en boire ou mourir. Ces puits ſont revêtus de pierres juſqu'à l'eau, c'eſt-à-dire, juſqu'à quinze ou vingt braſſes de profondeur. L'ouverture du puits eſt tellement au niveau de la terre, qu'il faut preſque être deſſus pour le voir : auſſi arrive-t-il aſſez ſouvent aux voyageurs de le perdre, & d'être obligé de tourner à droite & à gauche pour le trouver. Il ſeroit cependant aiſé d'en marquer l'endroit, ou par quelques monceaux de pierre, ou par un poteau qu'on planteroit au bord du puits. Quand on en quitte un, on a la précaution de ſe fournir d'eau pour le landemain dans des outres ou matras de cuir bouilli pendus à l'arçon de la ſelle; & de peur qu'elle ne

ſoit pas ſuffiſante pour tout le jour, on n'en boit que très-ſobrement & par meſure : ſouvent même on ſe contente d'en prendre de tems en tems quelques gorgées, ou d'y tremper ſon mouchoir pour rafraîchir ſes lèvres dans les plus grandes ardeurs du ſoleil.

Le 13, vers les deux heures après midi, on arriva au troiſieme puits de Nemrod, où l'on ſe rafraîchit à l'ordinaire ; on s'avança d'une bonne lieue juſqu'à un endroit tout couvert de pierre de marbre, dont la plupart ne paroiſſoient que de la moitié hors de terre : le guide dit qu'il y avoit eu autrefois en cet endroit une grande ville bâtie par les Francs, & ruinée par les Arabes : c'étoit probablement l'ancienne Palmyra, que les Géographes placent à peu près dans ce lieu-là : notre Miſſionaire y prit quelques heures de repos à l'*ordinaire ſur la plate-terre*, où ces reſtes de marbre lui ſervirent de chevet.

Le 16 il arriva à *Déer*, méchant village ſur l'Euphrate. Ce village appartient à un Begh Arabe, qui dépend du Grand-Seigneur, & qui eſt Gouverneur de *Hyt*, de *Déer*, d'*Anna*, & des bords du fleuve juſques vers Bagdat. Les Chrétiens qui paſſent ſur ces terres payent un ſekin, ou ducat d'or.

Le 21 on arriva à *Ana*. Les avenues de cette ville font remplies de palmiers, d'abricotiers & de grenadiers : Ana n'a qu'une rue, mais elle s'étend presque d'une demi lieue le long des bords de l'Euphrate; ayant à droite & à gauche des maisons qui ne sont séparées les unes des autres que par de beaux jardins, faisant un point de vue admirable. Ce qui entretient les jardins dans leur fraîcheur, c'est que les bords de l'Euphrate prennent au-dessus d'Ana une pente douce & insensible, qui les rend au niveau de la campagne vis-à-vis de la ville, & qui donnent aux habitans l'avantage de pouvoir aisément arroser les jardins & les terres. La ville est presque toute composée d'Arabes, à qui les agrémens du terroir semblent avoir communiqué un air plus gracieux que dans tout le reste de l'Arabie.

Il faut qu'Ana ait été autrefois une ville considérable & la résidence d'un Roi. Ce qu'on peut juger par ces paroles qu'on trouve dans le Prophête Isaïe : *Où est le Roi de la ville Sepharoaim, Ana & Ava.* Il partit d'Ana le 26 d'Avril; il y passa l'Euphrate, & entra dans la Mésopotamie en côtoyant le fleuve. Il prit

cette route comme étant beaucoup moins affreuſe que celle qui eſt au-delà de ce fleuve ; car on y trouve des villages, des arbres, des buiſſons, & de quoi s'y défendre des ardeurs du ſoleil.

Notre Miſſionaire après avoir été dépouillé, ainſi que ſon compagnon, juſqu'à la chemiſe par des voleurs qui n'avoient pas plus épargné leurs chevaux, arriva le 30, ſur le ſoir, à un bourg de Bagdat, ou Babylone, ſitué ſur la rive occidentale du Tigre, qui le ſépare de la ville, & dans l'endroit où étoit autrefois l'ancienne Seleucie.

Bagdat ou Babylone d'aujourd'hui, eſt bâtie ſur la rive orientale du Tigre, dans l'endroit où étoit la *Créſiphon* des Parthes : c'eſt la capitale de la province de Turquie, la plus reculée vers l'orient, & que les Turcs appellent *Irak-arabi.* Comme cette ville eſt celle de l'Empire Ottoman, qui s'avance le plus vers les frontieres de Perſe, les Turcs la regardent comme une de leurs plus importantes places.

Les Perſans la prirent en 1624, les Turcs la reprirent en 1638, & depuis ce tems-là ils en ont toujours été les maîtres : elle eſt environnée de bonnes mu-

railles avec des tours à une diſtance l'une de l'autre ; & il n'en faut pas davantage parmi les orientaux, pour que cette place ſoit eſtimée imprenable : On y comprend environ dix mille maiſons bâties de petites briques quarrées, qu'on tire de l'endroit où, ſelon quelques uns, étoit autrefois l'ancienne Babylone, à trois lieues de la nouvelle, ou de Bagdat, vers l'occident : Les Turcs y trouvent ces briques à deux ou trois piés de profondeur ; s'ils avoient le courage ou la curioſité de creuſer plus avant, ils découvriroient infailliblement des morceaux rares & précieux d'une ville qui a été non ſeulement une des plus anciennes, mais une des plus grandes & des plus ſuperbes villes du monde.

La ſituation de Bagdat ſeroit très-commode pour le commerce avec la Turquie & l'Arménie, en remontant le Tigre, & avec les Indes, en deſcendant ce fleuve juſqu'à ſon embouchure dans le Golphe Perſique, un peu au-deſſous de Baſſora, ſi la nature ne lui avoit refuſé ce qui auroit pû contribuer à l'entretien d'un commerce avec les Provinces voiſines. Elle eſt dans un déſert qu'on ne peut paſſer qu'en cinq ou ſix jours : le ter-

rein y eſt ſec, & ne produit ni grains, ni fruits, ni autre choſe néceſſaire à la vie; de ſorte qu'on peut dire que Bagdat a beſoin de tout, & qu'elle n'a rien à donner à ſes voiſins.

C'eſt de *Diarbekir* & de *Mouſol*, qui eſt l'ancienne Ninive, qu'elle tire ſes proviſions; & celle de vin eſt ſi peu abondante, que notre Voyageur aſſure qu'il n'en goûta qu'une fois pendant ſon ſéjour dans cette ville, qui fut de 25 jours.



CHAPITRE II.

VOYAGE DE PERSE.

§ I.

Remarques ſur la Ville de Babylone ; & ſur ſa ſituation.

L'AN du monde 1657, les eaux du Déluge s'étant retirées, Noé ſortit de l'Arche, & deſcendit avec ſa famille dans cette belle & vaſte campagne, qui eſt arroſée par l'Araxe, & qui s'étend du midi au ſeptentrion, depuis le pied du Mont-Ararat, où l'on prétend que l'Arche s'étoit arrêtée, juſqu'à l'endroit où Noé bâtit la ville d'Erivan. Ce pays, qui fait partie de la Haute-Arménie, fut donc le premier du monde habité après le Déluge.

Dans la ſuite des tems, les enfans de Noé ſe multiplierent tellement, que l'Arménie n'étant plus capable de les contenir, ils ſe répandirent dans les provinces voiſines, ſous la conduite de Nemrod, ou Belus, arriere-petit-fils de Noé. Nemrod étant entré dans cette province, qui eſt entre le Tigre & l'Euphrate, connue ſous le nom de *Méſopotamie*, s'avança entre ces deux rivieres, juſqu'à l'endroit

où

où elles se rapprochent à 10 ou 12 lieues l'une de l'autre, aux environs de Bagdat d'aujourd'hui; & s'étant arrêté dans cette plaine, que l'Ecriture appelle de Sennaar, & qu'on nomma depuis Caldée, ou Babylonie, il y jetta vers l'an du monde 1909 les fondemens de la ville de Babylone & de l'Empire des Assyriens, dont il étendit beaucoup les bornes pendant les soixante-cinq ans qu'il régna.

Pour ce qui est de sçavoir en quel endroit Belus bâtit Babylone, ou si Bagdat d'aujourd'hui est la Babylone d'autrefois, bâtie par Belus, l'opinion affirmative a ses probabilités; mais pour des certitudes, il seroit inutile d'en chercher sur des faits presque aussi anciens que le monde, & sur lesquels l'Ecriture ne s'explique pas assez pour lever tous les doutes.

C'est la tradition commune de tout l'Orient, que Bagdat d'aujourd'hui est la Babylone d'autrefois, quoiqu'il ne soit pas bâti précisement dans le même endroit. Ceux qui sont de ce sentiment placent l'ancienne Babylone à l'occident de Bagdat, entre le Tigre & l'Euphrate, dans cet endroit du désert, où l'on voit encore aujourd'hui les restes de la Tour de Babel, & c'est cet endroit, selon eux,

que l'Ecriture appelle, la Campagne de Sennaar.

Depuis cet endroit Babylone s'étendoit l'espace de trois lieues vers l'orient, jusqu'au lieu où est à présent le fauxbourg de Bagdat sur le Tigre; de sorte que Bagdat d'aujourd'hui, qui est bâti à l'autre bord de ce fleuve, ne pourroit être proprement que l'extrêmité orientale de l'ancienne Babylone, séparée par le Tigre du reste de cette grande ville; ce qui n'empêche pas que Bagdat ne soit appellée Babylone, de même qu'on appelle Rome, le quartier où est l'église de saint Pierre, le Vatican, le Château-Saint-Ange, &c. quoiqu'il soit séparé par le Tibre de la plus grande partie de l'ancienne Rome. Suivant ce systême, Babylone avoit au moins trois lieues de diamètre, & neuf ou dix lieues de circonférence.

Depuis la Tour de Babel, telle qu'elle se voit aujourd'hui à trois lieues de Bagdat vers l'occident, on commence à trouver les ruines de l'anciene Babylone; non pas cependant des ruines hors de terre, mais couvertes d'une terre remuée, qu'on a creusée pour en tirer les briques dont on a parlé; & ce travail se continue jusqu'à

Bagdat : On ne peut donc guères mieux placer une ville ancienne dont on cherche la ſituation, que ſur les ruines qui en ſont reſtées.

Cette haute Tour & cette prodigieuſe maſſe qu'on trouve trois lieues avant que d'arriver à Bagdat, qui, malgré les tremblemens de terre, & la longue ſuite de ſiécles écoulés depuis le Déluge, ſubſiſte encore; cette maſſe, que tous les Orientaux appellent *Nemrod-Tepeli*, c'eſt-à-dire, *Tour de Nemrod*, *Tour de Belus*, *Tour de Babel*, *Tour de Babylone*, ne peut être ainſi nommée que pour avoir été bâtie par Belus, ou fort près de Babylone, ou dans Babylone même : c'eſt donc dans cet endroit du déſert, où ſe voit encore cette Tour, qu'on doit fixer la ſituation de l'ancienne Babylone.

Enfin il paroît que les Européens-mêmes conviennent avec les Orientaux, que Bagdat d'aujourd'hui eſt la Babylone d'autrefois, puiſqu'il eſt certain que c'eſt l'Evêque de Bagdat, qu'on appelle en Italie, en France & ailleurs, Evêque de Babylone; ce qui marque aſſez que Bagdat & Babylone ſont la même choſe.

Ceux qui ſont d'un ſentiment contraire, diſent : 1°. Qu'il n'y a pas d'appa-

rence que Nemrod eût voulu bâtir dans un affreux désert la capitale de son Empire.

2°. Que les Historiens & les Géographes anciens & modernes, s'accordent tous à mettre Babylone sur l'Euphrate, & non sur le Tigre.

3°. Que la Caldée n'a été appellée Babylonie, que parce que la ville de Babylone y étoit située comme capitale de la province : or Bagdat n'est point dans la Caldée, mais dans l'Assyrie.

4°. Quand on conviendroit que cette prodigieuse masse de terre qu'on voit à trois lieues de Bagdat, est véritablement la Tour de Babel, il ne s'ensuivroit pas que Babylone ait été dans l'endroit où est cette Tour, & qu'on ne pourroit en tirer d'autre conséquence, sinon que cette Tour ayant été bâtie par Belus, ainsi que Babylone, elle a retenu, comme Babylone, le nom de ce Prince.

5°. Que ces ruines, qu'on prétend être de l'ancienne Babylone, peuvent être également les ruines de quelqu'autre ville bâtie par Belus ou par ses successeurs.

Mais ces objections ne sont pas sans replique, & on répond d'abord que ce qui est désert aujourd'hui pouvoit ne

l'être pas alors; que la terre, devenue si séche & si stérile dans la suite des tems par la disette d'eau, étoit autrefois arrosée partie par des rivieres, & des fontaines qui se sont perdues en terre dans l'espace de tant de siécles, partie par des canaux & des fossés en grand nombre, dont on voit encore les vestiges, & qui communiquoient avec le Tigre & l'Euphrate, comme il est marqué dans les Cartes Géographiques; qu'ainsi ce qui est aujourd'hui désert affreux & stérile, étoit autrefois une agréable & fertile campagne.

Si les Historiens & les Géographes mettent Babylone sur l'Euphrate, ils n'ont prétendu faire entendre autre chose, sinon qu'elle étoit dans le voisinage & aux environs de ce fleuve, comme on dit tous les jours de certaines villes qu'elles sont sur la mer, quoiqu'elles en soient éloignées de quelques lieues.

Quand même la Caldée eût été véritablement la Babylonie, proprement dite, il ne s'ensuivroit pas qu'on ne pût appeller Babylonie les provinces éloignées de la Caldée, qui faisoient partie de l'Empire des Babyloniens, comme on appelle Moscovie, les provinces soumises au Czar,

quoiqu'elles soient éloignées de ce qui est proprement la Moscovie : au surplus, les Géographes ne s'accordent pas sur l'étendue de la Caldée. Quelques-uns prétendent qu'elle faisoit partie de l'Assyrie entre le Tigre, l'Euphrate & le Golfe Persique ; ce qui est très-favorable au sentiment de ceux qui veulent que Bagdat soit l'ancienne Babilone.

On convient que ce n'est pas par rapport à Belus que la Tour fut appellée Tour de Babel, mais que ce nom lui fut donné par rapport à la confusion des Langues, qui arriva dans la construction de cette orgueilleuse masse ; car Babel est un mot *Caldaïque*, qui signifie *confusion :* aussi n'est-ce pas sur cela qu'est fondée l'opinion qui fait de Bagdat & de l'ancienne Babylone la même ville.

On n'a rien à répondre à la cinquieme objection, sinon que ces restes, qui peuvent être ceux de quelqu'autre ville, peuvent être encore plus probablement ceux de l'ancienne Babylone, non seulement pour les raisons qu'on a alléguées, mais encore, parce qu'il n'est fait nulle part mention qu'une autre ville ait existé en cet endroit.

Au reste, Babylone ne fut pas l'ouvrage

du seul Nemrod : si elle lui doit ses commencemens, elle est redevable de ses accroissemens à Ninus, fils & successeur de Nemrod ; & c'est à Semiramis, femme de Ninus, qu'elle doit sa vaste grandeur & ses pompeux ornemens, qui en ont fait une des plus grandes & des plus superbes villes de l'univers. Cette Reine, qui après la mort de Ninus, gouverna l'Empire des Assyriens pendant la minorité de son fils Ninias, fit à sa capitale une enceinte de murs si épais, que quatre chariots auroient pû à l'aise y passer de front ; & sur les terrasses, qui étoient comme des plates-formes élévées sur les corps-de-logis de son palais, elle fit dresser des jardins, qui ont passés pour une des sept merveilles du monde.

Après la décadence de l'Empire des Assyriens, qui arriva quand Ninus eut bâti Ninive, & qu'il en eut fait la capitale de ses Etats, Babylone devint la capitale de la Monarchie des Caldéens, ou Babyloniens, dès les premieres années du régne de Ninias.

Nabuchodonosor, second du nom, qui en fut le cinquieme Empereur, & dont il est si fort parlé dans l'Ecriture, augmenta de beaucoup cette ville, sur-

tout lorsqu'il se fut rendu maître de Jérusalem & de toute la Judée, sous les Rois *Joachim*, *Jeconias* & *Sédécias* : Nabuchodonosor dépouilla le Temple de ses plus riches ornemens, & emmena captifs à Babylone les Rois Jéconias & Sedécias, avec une partie du Peuple-Juif, & subjugua ensuite toute l'Asie : De si vastes conquêtes lui enflerent tellement le cœur, qu'ayant fait ériger cette fameuse statue d'or, dont parle le Prophète Daniel, il voulut se faire adorer comme une divinité.

Cyrus assiégea Babylone, & la prit l'an du monde 3516, après avoir mis à sec le lit de l'Euphrate par le moyen des canaux qu'il fit creuser pour en faire écouler les eaux : depuis ce tems là cette ville superbe, qui avoit été la capitale de deux puissantes Monarchies pendant seize cens sept ans, déchut entierement de cette grandeur & de cette magnificence qui en avoient fait une des premieres & des plus considérables villes du monde ; & elle est tellement tombée en décadence, qu'à peine peut-on sçavoir aujourd'hui l'endroit où elle étoit située : Exemple frappant, que tout ce qui est sorti du néant par la création, y rentre nécessairement par la destruction.

§ II.

TOUR DE BABEL, OU DE BABYLONE.

CE ne fut pas pour se mettre à l'abri d'un second Déluge, comme quelques écrivains l'ont dit, que Belus & les descendans de Noé entreprirent la construction de cette Tour; ils n'ignoroient pas que Dieu avoit promis à Noé de ne plus ensevelir le monde dans les eaux d'un autre Deluge, & d'ailleurs la tradition leur avoit assez appris, que dans le premier Déluge les eaux étoient élevées de vingt coudées au-dessus du sommet des plus hautes montagnes: il n'est donc nullement croyable qu'ils aient eu cette prétention. L'Ecriture leur en attribue une autre qui est plus probable, quand elle dit que les descendans de Noé entreprirent de bâtir cette Tour pour éterniser leur mémoire, & rendre leur nom célébre à leur postérité: *Celebremus nomen nostrum*, dit la Genese. Ces téméraires architectes, pendant deux années de travail, avoient déja élevé leur Tour, selon S. Jerôme, à quatre mille pas de hauteur, lorsque le desordre & la confusion se ré-

pandirent parmi eux ; ce qui les fit désister de leur folle entreprise.

Ils étoient partagés en soixante-douze familles, suivant l'Historien sacré, & elles parloient toutes la même langue, qui, selon l'opinion la plus commune, étoit la langue hébraïque, laquelle, après la punition divine, resta à la seule famille d'Héber ; toutes les autres familles en perdirent absolument l'idée, & le Tout-puissant leur en infusa d'autres toutes différentes ; de sorte que chaque famille eut la sienne, qui n'étoit commune qu'à elle seule : C'est ainsi que la diversité des Langues s'est introduite apparemment dans le monde, & que par la corruption de ces soixante-douze Langues, il s'est formé dans la suite des tems ces différens langages, qui rendent si difficile le commerce & la société des nations entr'elles.

Pour revenir à la Tour de Babel, notre Voyageur, trois heures avant que d'arriver à Bagdat, en étant à cinquante pas, s'y arrêta quelque tems pour l'examiner à son aise : sa hauteur, autant qu'il en put juger, étoit au moins de deux cens piés, & pour sa circonférence, il compta deux cens pas.

Dans le corps de la Tour, on ne voit,

à ce qu'il dit, ni jour, ni portes, ni fenêtres : c'eſt une maſſe de terre informe, bâtie de briques, au moins paroît-il qu'elle en étoit incruſtée; car à ſa baſe on y en voit des monceaux. On a de la peine à concevoir qu'un édifice, où il ne paroît ni fer, ni chaux, ni ciment, élevé au milieu d'un déſert, malgré les injures de l'air & la furie des vents, ait pu ſubſiſter depuis plus de quatre mille ans.

§ III.

SUITE du Voyage de Perſe.

ON partit de Bagdat le 25 Mai, & l'on campa avec une nombreuſe caravane dans le déſert, où l'on eſſuya des chaleurs inſupportables : Ce jour-là une bouffée d'un vent extraordinairement brûlant manqua de faire périr tous les gens de la caravane.

Ce vent s'appelle dans le pays *Badiſamour* (1); il vient de la partie méridionale de l'Arabie déſerte : il eſt ſi chaud & ſi étouffant, qu'il ſemble ſortir immédiatement d'une fournaiſe ardente, & il

(1) Chardin apelle ce vent, *Samiel*, ou *Babſumoum*, ce qui ſignifie vent de poiſon, & rapporte pluſieurs exemples terribles de ſes mauvaiſes qualités. *Voy.* le Tome IV. pag. 42 de l'édition *in-12* de ſes Voyages.

eſt fort heureux qu'il ne dure pas longtems, car il eſt mortel : quoiqu'il ſe leve bruſquement & ſans aucun indice qui le précéde, cependant les conducteurs des caravanes ne laiſſent pas d'en avoir quelques preſſentimens.

Deux jeunes François firent la funeſte expérience des effets dangereux de ce vent, à ce que rapporte notre Voyageur : l'un s'appelloit Alexandre de l'Étoile, Agent pour la Compagnie Royale de France aux Indes, dans Iſpahan ; & l'autre étoit le ſieur Baſtard de Génève, Horloger au ſervice du Roi de Perſe, tous deux à la fleur de leur âge, très-habiles gens & pleins d'eſprits. Ils étoient partis, l'un & l'autre, au tems des plus grandes chaleurs, de Bender-Abaſſi, fameux port ſur le Golfe Perſique, pour revenir à Iſpahan. Au lieu de marcher à la fraîcheur de la nuit pour éviter les ardeurs du jour & le danger du Badiſamour, ils s'amuſerent à faire des adieux aux Marchands d'Angleterre & de Hollande, de ſorte que la chaleur commençoit à être inſupportable quand ils ſortirent de Bender-Abaſſi : après quelques heures de marche, le Badiſamour ſe fit ſentir, & les frappa ; mais comme ils étoient jeunes &

vigoureux, qu'une petite pointe d'un vin excellent ſoutenoit leur gaîté & leur vivacité naturelle, ils continuerent leur route, ſans s'appercevoir du poiſon mortel qu'ils portoient dans leur ſein juſqu'à leur arrivée au gîte : à peine étoient-ils deſcendus du cheval, que le mal ſe déclara d'une maniere ſi bruſque & ſi violente, qu'en moins d'une heure Alexandre en fut étouffé, & Baſtard, plus jeune & plus robuſte, ſoutint quelques tems la violence du mal; mais enfin il ſuccomba, & eut le ſort de ſon compagnon de voyage. Ils furent regrettés l'un & l'autre pour leurs belles qualités ; & l'*on peut dire qu'ils étoient la fleur des François qui faiſoient à Iſpahan le commerce & les affaires.*

Rien n'eſt plus étrange que les funeſtes effets de ce vent meurtrier : on aſſure comme une choſe certaine & confirmée par l'expérience, qu'il n'étouffe pas ſeulement celui qui le reſpire, mais même qu'il en corrompt, & qu'il en diſſout tellement toutes les parties du corps, que ſi l'on tire un peu le pied ou quelqu'autre membre d'un homme qui en eſt frappé, ce pied ou ce membre ſe détache comme de lui-même, & reſte entre les mains,

ſéparé du reſte du corps. Ce qui a quelque rapport, à ce qu'on dit, de la foudre, qu'il arrive quelquefois que celui qui en eſt frappé reſte dans ſa même ſituation; mais que ſi on le touche ſeulement du coude ou de la main, toute la machine du corps tombe en pouſſiere ou en petites parcelles comme de la charpie.

Le vingt-ſept on décampa à deux heures après minuit; & après une marche de quatre heures, on arriva ſur le bord d'une petite riviere, appellée Dgialé. Le 28 & 29 on gîta dans des villages, on fit peu de chemin à cauſe des chaleurs exceſſives.

Le 30 la marche ne fut que de deux heures, & l'on campa près d'*Arouniche*, autrefois riche, & grand village, dont les environs étoient fort agréables par pluſieurs jardins remplis d'orangers, de grenadiers, & ſur tout de mûriers blancs, qui rendoient ce lieu conſidérable par le commerce des ſoies; mais aujourd'hui que ces jardins ſont abandonnés & ſans culture, ce village eſt peu de choſe: les ſauterelles du déſert s'y étant jettées, & les Arabes y faiſant de fréquentes excurſions, les habitans en ont délogé pour chercher ailleurs une demeure plus tranquille. Il fallut ce jour-là paſſer une pe-

tite riviere, dont le pont se trouvant rompu, on déchargea les montures, & chacun mit la main à l'œuvre pour le rétablir.

Le 31 on campa près de *Kiesel-Rabat*, dont les environs sont bien cultivés, & qui se trouve encore sur les terres de Turquie; ce qui fut cause que les Collecteurs du Caratch l'exigerent de la caravane.

Le premier Juin on arriva tranquillement à *Kanaki*, encore en Turquie: c'est un gros village arrosé d'une riviere, sur laquelle il y avoit un pont, que les Turcs avoient rompu dans la derniere guerre qu'ils avoient eu avec les Persans.

Le 4 de Juin, après une marche de huit heures, on s'arrêta à *Hazyrchirin*: c'est un caravansarai & une forteresse ruinée, qui défendoit autrefois les frontieres de Turquie de ce côté-là; car dès qu'on a passé ce fort, on entre dans le Laurestan, qui est la province de Perse la plus occidentale, & qui faisoit autrefois partie de la *Médie* des anciens.

Dès qu'on fut arrivé sur les terres de Perse, on commença, dit le Voyageur, à respirer un air plus doux; on passa par de beaux & d'agréables valons à perte de vue, bordés à droite & à gauche de mon-

tagnes revêtues & couvertes de forêts, qui en font comme le couronnement, ce qui n'eſt pas commun dans tout le reſte de la Perſe : auſſi eſt-ce le Laureſtan qui fournit à la capitale tout le bois qui lui eſt néceſſaire ; on ne ſe trouva point non-plus expoſé à être inquiété comme en Turquie : la caravane campa à *Adgem-Kanaki*, c'eſt à-dire, à *Kanaki* de Perſe, pour le diſtinguer de celui de Turquie, dont on venoit de ſortir.

Le 6 on partit à minuit, & on traverſa une montagne, où l'on fit remarquer au Miſſionaire une choſe curieuſe. C'étoit un édifice bâti de groſſes pierres, qui lui parurent d'un marbre bien poli : il étoit terminé par une eſpece de divan, ou ſalon ouvert de toute part. Ce ſalon s'appelle *Takt Ghierahi*, c'eſt-à-dire, le ſiége ou le thrône d'*Abdal-Ghierahi* : C'étoit un eſpece d'Hermite ou Réligieux Mahométan, Arabe de nation, qui ayant renoncé au monde, faiſoit profeſſion d'une vie pauvre & ſolitaire, ne poſſédoit rien en propre, & ne vivoit que d'aumônes ; ce qui lui avoit attiré un grand nombre de diſciples, qui le regardoient comme leur ſupérieur, & qu'il aſſembloit ſouvent à l'endroit de la mon-

tagne qui porte son nom. Il n'est pas rare de trouver parmi les Mahométans de ces sortes de Solitaires ou de Réligieux, qui s'appellent *Abdal* en Arabe, & *Derviche* en Turquie : leur habit est assez semblable à celui des Capucins. Aussi ces Peres n'ont-ils pas besoin de se déguiser dans ces contrées, parce que la conformité de leurs habits avec ceux des Abdals & des Derviches leur attire l'estime & le respect du peuple.

Il y a à Constantinople une Communauté de ces Derviches : ils ont une espece d'Abbé ou Supérieur, qui les entretient souvent dans une maison située à l'entrée de Pera, & dans une sale où il y a une Chaire élevée comme est celle de nos Prédicateurs : le Supérieur y étant monté, fait à ses Réligieux un assez long discours en langue Arabe : tous les Derviches debout, tandis qu'il parle, sont rangés le long des murailles de la sale, attentifs, immobiles, les yeux baissés, & dans une modestie qui fait honte à l'air dissipé que les Chrétiens ont dans leurs Eglises. A un signal que donne le Prédicateur, en frappant de la main sur sa Chaire, les Derviches se mirent à pirouetter tous ensemble sur leurs talons

avec tant de vîteſſe & de rapidité, qu'il n'étoit pas poſſible de diſtinguer leur viſage; à un ſecond ſignal, ils s'arrêterent tout-à-coup : Je ne ſçais, obſerve le Miſſionaire, qui fut témoin de cette ſcène religieuſe, ce qu'ils entendent de myſterieux dans ces mouvemens ſi rapides & ſi ridicules ; mais il eſt certain que c'eſt chez eux un grand acte de Religion.

Le 7, le 8 & le 9 on marcha, comme dans le jour précédent, par des bois, des montagnes, qui venant à s'ouvrir de côté & d'autre, ſe terminoient à un beau vallon; on le ſuivit le 10, & l'on entra le 11 dans une vaſte pleine, où l'on trouvé quantité de villages, & ſur tout un magnifique Caravanſarai, appellé *Arnoa.*

On avança le 12 par un chemin partie de montagnes, partie d'agréables vallons, & l'on campa le 13 & le 14 près de la riviere de *Caramantcha*, ainſi appellée du nom de la ville qu'elle arroſe : la commodité de l'eau & la bonté du pâturage donnerent envie d'y ſéjourner.

Le 15 on tomba heureuſement dans un très-beau Caravanſarai, appellé *Briſpai :* il eſt bâti au pied d'un affreux rocher, ſi haut, ſi droit & ſi eſcarpé, qu'on ne peut du bas en meſurer la hauteur,

ſans fatiguer ſa vue : de la patrie la plus baſſe coule une ſource ſi abondante, qu'elle pourroit faire aller deux ou trois moulins.

Mais ce qui ſurprend le plus, c'eſt de voir, vers le milieu de la hauteur du rocher, une eſpece de terraſſe conſidérable, plate, & unie comme celle d'un marbre le plus poli, chargée de dix ou douze figures humaines, & une croix taillée dans le roc: On ne conçoit pas comment on peut avoir dreſſé des échelles & des échafauds aſſez élevés pour arriver à un endroit ſi haut, & y travailler à des reliefs & à des ouvrages de ſculpture ſi difficiles : c'eſt peut-être une des plus curieuſes antiquités qu'on puiſſe voir.

Le 16 on arriva à Sahana, Bourg ſi grand & ſi peuplé, qu'il mériteroit bien le nom de ville; mais comme c'eſt un lieu de taxe & d'avanies, on ne s'y arrêta pas.

Le 17 on campa dans un autre bourg, dont les environs ſont charmans, & les jardins chargés de fleurs & de fruits. Notre Voyageur vit près du bourg pluſieurs colonnes de marbre, dont quelques-unes étoient poſées ſur leur baze, & couronnées de leur chapiteau; les autres étoient

couchées par terre : c'étoit les restes d'une superbe mosquée qu'un Roi de Perse avoit fait bâtir.

Il y avoit encore quinze jours de marche pour se rendre à Ispahan ; c'est ce qui fit desirer au Missionaire d'aller à Hamadan, dont on n'étoit qu'à une demi-lieue ; mais il ne put obtenir cette facilité des conducteurs de la caravane : ils lui accorderent seulement de séjourner le 18 & le 19 dans l'endroit où l'on étoit, qui n'étoit éloigné que d'une heure de *Kengahar*.

Le 20 & 21, après avoir marché dans des chemins assez agréables, on entra dans une plaine, qui l'auroit encore été davantage, si l'on n'y avoit pas trouvé quantité de serpents & de couleuvres, qui lui font donner le nom d'*Ilanter k urok*

Enfin, après dix jours de marche, on arriva à Ispahan, & notre Missionaire & son compagnon se rendirent le 3 Juillet à la maison des Jésuites, située à Julfa, un des faubourgs de cette capitale.

Notre Missionaire parle ensuite de quelques ouvrages curieux, apportés à Ispahan par deux Jésuites Allemands : le détail est assez intéressant pour amuser un moment.

Parmi cent beaux ouvrages d'ivoire,

travaillés au tour, on voyoit un chameau avec le chamelier sur sa bosse, passer à l'aise par le trou d'une aiguille ordinaire ; des grains de poivre vuidés, qui se fermoient en forme de boîtes, & contenoient au moins une cinquantaine de petits calices d'ivoire, faits au tour avec tant d'adresse, qu'avec un microscope on y distinguoit le pied, la tige & la coupe. On n'ouvroit jamais ces grains de poivre qu'il ne tombât à terre quelques uns des calices, & on ne pouvoit les retrouver qu'à l'aide du microscope.

Avec de la pierre infernale, que les Missionaires faisoient eux-mêmes, ils produisoient divers effets qui n'attiroient pas moins l'admiration de toute la ville d'Ispahan, que les curiosités artificielles dont on vient de parler ; on en met, un petit morceau au bout d'une plume, ou de quelqu'autre chose comme on fait le craion : On tient ce petit morceau dans une phiole remplie d'eau ; si avec cette pierre, qu'on a tiré de la phiole, on frotte un habit, ou quelqu'autre chose semblable, ce qui en est frotté paroît d'abord enflâmé, sans en être cependant endommagé ; mais si l'on tire la pierre de la phiole, quand il n'y a plus d'eau, où elle

puiſſe tremper, ce qu'on en frotte alors prend feu & s'allume, de ſorte qu'on n'éteint ce feu qu'avec peine. L'expérience s'en fit ſur un tapis de Perſe, qui en fut brûlé; un jeune François qui voulut la faire ſur ſa main, en eut les doigts ſi grillés, qu'il fut beaucoup de tems ſans pouvoir s'en ſervir.

La ſerpentine, ainſi nommée, parce qu'elle ſe trouve dans la tête de certains ſerpens, leur fit faire des cures qui attirerent la ſurpriſe. La vertu de cette pierre eſt ſouveraine contre les piqûres & les morſûres de toutes ſortes de bêtes vénimeuſes : Si la partie offenſée ne jette point de ſang, il faut la faire ſaigner, ou en la piquant, ou en y faiſant quelque légere inciſion; on y applique alors la pierre, qui s'y attache fortement, & qui attire le venin; lorſqu'elle en eſt imbue, elle ſe détache d'elle-même; on la lave enſuite, & l'on applique de nouveau une ſeconde & une troiſieme fois, juſqu'à ce qu'elle ne s'y attache plus, & c'eſt la marque qu'il n'y a plus de venin, & que la partie malade eſt parfaitement guérie.

Notre Miſſionaire, après avoir parlé d'un portrait du célébre Boſſuet, Evêque

de Meaux, qu'il conſervoit précieuſement, & dont il fit préſent au Peintre du Roi de Perſe, raconte de la maniere ſuivante comment il avoit eu ce portrait d'un Prince qu'*il ne pouvoit ni aſſez aimer ni aſſez eſtimer*. Ce récit va former un épiſode aſſez intéreſſant pour trouver place ici.

Au ſeptentrion de la Chine, s'étend un vaſte pays, connu, dans l'ancienne Géographie, ſous le nom *d'Iſſedones Seres*, ou *Serica Regio*, que les Géographes modernes appellent Royaume des Tartares Kaimakites. Il a l'océan au nord, la Chine au midi, la Grande-Tartarie à l'occident, un bras de mer le ſépare à l'orient du continent de l'Amérique ſeptentrionale ; ſi ce n'eſt qu'on aime mieux dire, avec quelques Géographes, que l'Amérique eſt jointe de ce côté-là à la Tartarie, & ne faſſe avec elle que le même continent. Le nom de Kaimakites vient de Kaimak, capitale du Royaume, & que l'on croit être la *Sera* des anciens.

Le Prince qui regnoit dans ce pays là en 1670, avoit deux fils, dont l'aîné, que j'appellerai déſormais Dom Carlos, pour la raiſon qu'on verra dans la ſuite,

n'ayant à peine que douze ans, se sentit déja une forte passion de voyager en Europe, dont il avoit quelque connoissance par le moyen du commerce, qui est entre les Tartares Kaimakites & les Chinois, leurs voisins. Le Roi, qui regardoit le jeune Prince comme l'héritier de sa couronne, & qui voyoit briller en lui, dès son bas âge, toutes les belles qualités qui devoient en faire un Monarque parfait, s'opposa fortement à cette inclination, qui lui paroissoit prématurée, & fit tout ce qu'il put pour la lui faire perdre : Mais enfin, vaincu par les instances réitérées d'un fils auquel il ne pouvoit rien refuser, il consentit à son voyage, & lui donna pour gouverneur l'homme le plus habile & le plus sage qu'il put trouver dans ses Etats. Le jeune Prince, sur qui la Providence avoit des desseins qui lui étoient inconnus, partit donc de Kaimak ; & après avoir traversé la Tartarie, les Indes, le Mogol, la Perse & la Turquie, il arriva enfin en Europe.

Son gouverneur, pour le mieux former & lui donner une éducation digne de sa naissance, lui fit voir les principales Cours de cette belle partie du monde : celle de Rome fut sa premiere école ; il vit

vit enſuite les Cours de l'Empereur de France & d'Eſpagne; & ce fut dans celle-ci qu'ayant été inſtruit de notre Religion, il reçut le Baptême, & en même tems le nom de Charles : raiſon pour laquelle il fut toujours appellé depuis le Prince Dom Carlos.

Dans toutes les Cours qu'il viſita ; Dom Carlos fut reconnu, traité & honoré, comme fils de Roi ; & par-tout ſon air noble, ſes manieres douces & gracieuſes, ſa politeſſe & ſa piété, le rendirent très-aimable. De la Cour de Madrid, il paſſa en celle de France dans un tems où il eut pour précepteur un des plus grands Evêques du Royaume, le célébre Boſſuet. Formé de la main d'un ſi excellent maître, & ayant d'ailleurs les plus heureuſes diſpoſitions de la nature, il devint bientôt un Prince accompli : Comme il étoit ſincerement pénétré des vérités de notre Religion, il ne penſoit jamais au malheur des Kaimakires ſes ſujets, d'être privés de la connoiſſance du vrai Dieu, qu'il n'en ſentît une très-vive douleur, & il réſolut de devenir l'Apôtre de ſon peuple avant que d'en être le Roi. Il prit donc congé de la Cour de France, & alla à Vienne pour ſe ren-

dre de-là dans ses Etats, par la même route à peu près qu'il avoit tenue en arrivant en Europe. Il craignoit que devant passer par la Perse pour entrer dans la Tartarie, les Persans, qui le connoîtroient pour ce qu'il étoit, ne fissent difficulté d'accorder au fils d'un grand Roi la liberté du passage de Perse en Tartarie, par des déserts affreux & des pays barbares, où il y avoit un danger évident d'y périr de misere ou d'être assassiné par des voleurs, à moins qu'on ne lui donnât, comme sa qualité le demandoit, une escorte capable de le mettre en état de ne rien craindre, & des provisions suffisantes à lui & à ses gens, pour aller au moins, jusqu'aux frontieres de la Chine; & il appréhendoit, avec raison, que la Cour de Perse ne pût lui accorder tout cela.

Dans cet embarras, on tint à Vienne plusieurs Conseils, où il fut enfin résolu que le Prince Dom Carlos lui-même, iroit *incognito* à la Cour de Perse; qu'il y prendroit, non pas la qualité de Prince des Kaimakites, mais celle d'Ambassadeur au Roi de Perse, pour sçavoir si, au cas qu'il s'avançât jusqu'à Ispahan, Sa Majesté Persienne lui accorderoit le

passage de Perse en Tartarie, & qu'il paroitroit attendre à Vienne le retour de son Envoyé, pour sçavoir quelles seroient sur cela les dispositions de la Cour de Perse, & s'y rendre incessamment, si les réponses étoient favorables.

Les mesures étant ainsi prises, Dom Carlos, sous le nom d'Ambassadeur de Dom Carlos lui-même, partit de Vienne avec des lettres de l'Empereur & du Prince des Kaimakites pour le Roi de Perse & les principaux Ministres de sa Cour. Il traversa la Turquie en homme particulier, sans train, sans équipage, pour ne pas donner ombrage aux Turcs, qui n'aiment pas à voir passer chez eux des Ambassadeurs des Princes Européans pour la Cour de Perse, à l'égard de laquelle la Porte est toujours en garde & en jalousie; mais dès qu'il eut mis le pied en Perse, il forma son équipage, & se déclara Ambassadeur du Prince, fils aîné du Roi des Tartares Kaimakites, & le Gouverneur de la premiere ville frontiere en donna promptement avis à la Cour.

Une nouvelle, à laquelle on s'attendoit si peu à Ispahan, y causa d'abord de la surprise; mais après quelques

réflexions, on ſe rappella qu'un Prince de ce nom étoit effectivement paſſé, il y avoit quelques années, par Iſpahan, pour aller en Europe. Le Roi témoigna qu'il verroit volontiers le nouvel Ambaſſadeur, & donna ſes ordres aux Gouverneurs des frontieres, de ne mettre nul obſtacle à ſon paſſage, & de pourvoir abondamment à tout ce qui pourroit lui être néceſſaire ſur ſa route.

Dès que Dom Carlos ſe fut rendu au faubourg d'Iſpahan, il envoya un de ſes gens à Julfa, avec une lettre au Supérieur des Jéſuites, par laquelle il lui faiſoit part de ſon arrivée, & le prioit de venir le trouver pour conférer enſemble de quelques affaires de la derniere importance : notre Miſſionaire, qui avoit le gouvernement de la maiſon, y alla dès le matin du lendemain. Il rapporte qu'au premier moment qu'il aborda l'Ambaſſadeur, il ſentit pour lui l'attachement le plus tendre & le plus reſpectueux; il vit dans ſon air, dans ſes yeux, dans les traits de ſon viſage, tant de grâce, tant de politeſſe & de douceur, qu'il en fut enchanté : il lui parut avoir toute la dignité & tous les agrémens d'un Prince, ou né, ou élevé dans la Cour la plus

brillante & la plus polie de l'Europe.

Notre Missionaire ne l'admira pas moins dans l'entretien qu'il eut avec lui, sur la fin, le motif, & tout le mystere de son Ambassade ; & après lui avoir fait une entiere confidence de ses desseins, il lui fit voir des lettres qu'il avoit reçues dans sa route ; sur tout de la Cour de France, & en particulier de M. l'Evêque de Meaux, où il étoit traité de Prince & de Sérénissime fils de Roi. Il lui en fit voir ensuite du P. Thyrse-Gonzales, Général de la Société, qui lui marquoit que les deux Missionaires de la province d'Autriche, qu'il lui avoit destinés, étant occupés ailleurs pour des raisons de conséquence, il ne manqueroit pas de lui en envoyer d'autres, qui pourroient le joindre à Ispahan avant la fin de son Ambassade ; mais qu'en attendant, il lui donnoit un plein pouvoir, en quelque lieu que ce fût, de Turquie, de Perse, ou des Indes, où il trouveroit des Missionaires Jésuites, de prendre ceux qu'il trouveroit les plus capables de l'aider à faire réussir les grandes vues qu'il avoit pour la conversion de ses sujets. J'espere, dit-il au Missionaire, que vous connoissez la main de votre Supérieur,

& que vous voudrez bien me dispenser de chercher ailleurs un secours que je trouve ici tout prêt : Mon Prince, lui dit alors notre Missionaire, l'affaire est de conséquence, elle mérite bien quelques réflexions; mais je pressens à quoi elles doivent aboutir: contre une pareille attaque, il est difficile de se défendre.

Peu de jours après, le Prince travesti en Ambassadeur fit à Ispahan son entrée de cérémonie, qui fut des plus magnifiques. Le Roi voulut qu'on rendît à l'Ambassadeur les mêmes honneurs qui étoient dus au Prince son maître.

Pendant les cinq ou six mois que dura l'Ambassade, notre Missionaire eut tout le loisir de faire ses réflexions sur le parti qu'il avoit à prendre, ou de suivre le Prince en Tartarie, en cas que les Persans lui accordassent le passage, ou de se fixer à ses premiers missions.

Enfin, après s'être décidé d'accompagner le Prince Dom Carlos dans ses Etats, & avoir choisi un compagnon parmi ses Freres, notre Missionaire s'appliqua sérieusement à la connoissance des routes qu'il y auroit à prendre pour aller, par terre, d'Ispahan à la Chine. Il s'adressa pour cela aux Marchands Arméniens,

& ſur tout à Meſſieurs les *Cherimanis*, ſes intimes amis, dont le prodigieux commerce embraſſoit toute l'Aſie : il profita parfaitement de leurs lumieres, & il dreſſa deux différentes routes, également fidéles, d'Iſpahan à la Chine, & une troiſieme, de Moſcou à la Chine par la Sibérie : on les trouvera avec pluſieurs autres itinéraires à la fin de cet article.

Tandis qu'il s'occupoit des idées intéreſſantes du voyage des Kaimakites, le tems de l'Ambaſſade de Dom Carlos tendoit à ſa fin : dans l'impatience où ils étoient l'un & l'autre, de ſçavoir qu'elles étoient enfin lès réſolutions de la Cour de Perſe ſur le paſſage du Prince Tartare, l'Ambaſſadeur demanda ſon audience de congé; mais les Perſans la différoient dans l'embarras où le jettoit la fâcheuſe alternative; ou de refuſer à l'Empereur ce qu'il demandoit pour le Prince, & au Prince-même, le libre paſſage en Tartarie, qu'il ſollicitoit; ou de ſe charger de pourvoir à ſa ſûreté, au cas que ce paſſage lui fût accordé. Après bien des délibérations, on prit enfin le parti de s'excuſer le plus honnêtement qu'on put, de donner cette permiſſion.

Les lettres du Roi à l'Empereur & au

Prince Kaimakite, qu'on ſuppoſoit être à Vienne, furent remiſes au prétendu Ambaſſadeur : elles portoient en ſubſtance ce que le Prince lui-même avoit déja prévu ; que depuis les frontieres de Perſe juſqu'à celles de la Chine, il trouveroit ſur la route des déſerts affreux, des chemins impraticables, des terres ſtériles & ſans culture, des peuples barbares, dont on ſçavoit à peine le nom ; qu'entreprendre de traverſer ces vaſtes pays, c'étoit s'expoſer à périr de faim & de miſere, peut-être même à être dépouillé & aſſaſiné par des gens qui ne vivoient que de meurtres & de brigandages ; que l'honneur du Sophi & la conſidération qu'il avoit pour le Roi des Tartares Kaimakites, ne lui permettoit pas d'expoſer ſon fils au danger inévitable de périr miſérablement, s'il lui accordoit le paſſage qu'il demandoit ; qu'au cas qu'il l'accordât, il étoit engagé d'honneur, pour conſerver la vie du Prince, à lui donner pour eſcorte une armée entiere, entretenue de vivres & de proviſions pour un voyage de près de deux mille lieues, ce que l'Empereur & le Prince même jugeroient ſans doute ne pouvoir être pratiqué ; mais qu'au reſte, le Prince pouvoit,

venir, quand il lui plairoit, à la Cour de Perse; qu'il y seroit reçu comme le fils d'un grand Roi, & qu'on n'épargneroit rien pour lui en rendre le séjour agréable.

Dom Carlos, qui n'avoit jamais guères esperé d'obtenir ce qu'il étoit venu demander, chargé de ces réponses, prit congé du Roi, & se mit en chemin pour retourner à la Cour de Vienne : les Persans n'ont jamais sçu qu'il fût lui-même le Prince Tartare, dont il s'étoit dit l'Ambassadeur.

§ II.

Du Royaume de Perse.

LE Royaume, ou l'Empire des Persans, suivant le P. Lamare, se divise en 16 grands Gouvernemens, qui ont chacun leur Kan, ou Vice-Roi, avec des sous-gouverneurs sous eux, qui s'apellent Sultans, du nom de Sultanie, qu'on donne à leur district.

Le district de *Bacu*, dans l'ancien Royaume d'Albanie, aujourd'hui la province de Chirvan, est une de ces Sultanies. Elle ne contient que 34 villages; mais le pays est très fertile en grains, en coton, en safran & en toutes sortes d'excellens fruits.

La plante du coton eſt un petit arbriſſeau de la hauteur d'environ deux piés, qui s'élargit en montant en forme de buiſſon; il pouſſe pluſieurs branches, qui portent une eſpece de noix, dans leſquelles eſt le coton.

Celle de ſafran eſt de deux ſortes; la domeſtique & la ſauvage. La premiere, dont le ſafran eſt le plus eſtimé, eſt une plante bulbeuſe, qui s'éleve peu, & qui ſortant de terre, pouſſe ſa fleur avant ſes feuilles; la fleur eſt rougeâtre, & fait voir en s'ouvrant trois ou quatre filamens de couleur de feu; ce ſont ces filamens qu'on appelle le vrai ſafran: on va tous les matins le récueillir, & c'eſt beaucoup d'en amaſſer chaque jour quelques pincées dans un aſſez grand eſpace de terre. La ſeconde, dont le ſafran n'eſt pas ſi recherché, n'a qu'un pié & demi de hauteur; elle porte ſur ſes branches, des têtes épineuſes comme de petites noix, qui s'ouvrent en forme d'étoiles, & dont on tire un ſafran beaucoup inférieur au ſafran domeſtique: on en voit des campagnes toutes couvertes, comme en Languedoc & en Provence. Les haies & les buiſſons ſe trouvent chargés d'oranges & de citrons ſauvages, dont le goût eſt,

ſans comparaiſon, moins agréable que les mêmes fruits qu'on cultive dans les jardins & dans les caiſſes.

On tire encore de la Sultanie de Bacu, une grande quantité de fer & de naphte; le ſel ſe fait de l'eau ſalée d'un lac, comme il ſe fait de celle de la mer en France. Le naphte eſt une ſorte de bitume, ou huile noire, que l'on trouve dans un puits, ou ſource ſouterraine: il s'enflâme comme l'eau-de-vie, & brûle ce qu'il touche, de maniere qu'on a de la peine à l'éteindre.

Les habitans de Chirvan s'en ſervent pour leurs lampes, ce qui cauſe chez eux une odeur fort deſagréable. Près du puits, on voit un Volcan qui vomit du feu par huit ou dix bouches différentes: les Guebres, ou Parſis, qui ſont adorateurs du feu, appellent ce lieu l'*Atech-Ghia*, qui veut dire *demeure du feu*. Il eſt encore aujourd'hui en vénération aux Indiens & aux Gaures, qui ſont les reſtes de ces anciens Parſis: ils y viennent en pélérinage de divers endroits, & ils y jettent, par une ſuperſtitieuſe dévotion, des pieces d'or & d'argent; ils y entretiennent même toujours deux Derviches, ou Reli-

gieux de leur ſecte, pour la garde de ce feu ſacré.

Le pays eſt plein de ſerpents d'une longueur extraordinaire : celui qui en eſt mordu, applique à la partie bleſſée un cataplâme de lait caillé & aigri ; ce lait perd ſa blancheur, & devient jaunâtre, à meſure qu'il tire le venin, alors on y en met du nouveau ; & quand il ne change plus de couleur, on eſt parfaitement guéri.

On y voit encore des ſerpens d'une autre eſpece, qui ont des cornes à la tête ; & ces cornes, miſes en poudre, ſont un reméde ſouverain, non ſeulement contre les morſures de ces reptiles, mais encore contre toutes ſortes de venin.

§ III.

Animaux de la Perſe.

LES forêts étant généralement aſſez rares dans ce beau Royaume, ainſi que les buiſſons & les boccages, ſur-tout aux environs d'Iſpahan, le gibier de terre n'y eſt pas commun ; cependant on y voit des perdrix & des tourterelles, qui ſont ſi familieres, qu'elles ſe promenent dans les

jardins, viennent dans les chambres, & même dans les rues, sans s'épouvanter du grand monde qui y passe.

Mais le gibier le plus commun en Perse, est celui des oiseaux d'eau. Comme les terres y sont entrecoupées de canaux, qui forment de petits étangs en plusieurs endroits, tout y est plein de grues, de vanneaux, de morelles, de poules d'eau, de beccasses, & sur-tout de canards de plusieurs especes, qu'on ne voit point en France.

Pour ce qui est des animaux domestiques, ou qui servent à la nourriture des hommes, ils sont en Perse les mêmes qu'en Europe, à l'exception des cochons, qu'on y voit rarement, parce que c'est un animal immonde pour les Arméniens, comme pour les Mahométans.

Les moutons y sont d'une grosseur & d'une graisse extraordinaire, qui les rend beaucoup moins bons que les moutons de l'Europe. Ils ont la queue toute ronde, & de la grandeur d'un chapeau; elle a deux bons pouces d'épaisseur, & ne forme qu'un morceau de graisse. Il y a de ces queues qui pesent vingt-cinq & trente livres: elles sont si gênantes pour l'animal, qu'il a peine à marcher, si la queue n'est

point sur un petit chariot fait exprès, qu'il tire après lui : les agneaux y sont forts délicats, & on en a tous les mois de l'année.

Les chats de Perse sont fort estimés, tant à cause de leur beauté, que par la finesse de leur poil.

Les chevres qu'on nourrit en Perse, sont beaucoup plus grosses que les nôtres : on en tire deux sortes de poil; celui de dessus est si long, qu'il traine jusqu'à terre, & sert à faire quantité de belles étoffes; celui de dessous est moins long, mais aussi fin que de la soie. Les Anglois en chargent des caravanes entieres, & ils en font des chapeaux aussi fins que des castors.

Dans les provinces où il y a des forêts, elles nourrissent des lions, des tigres, des ours, des léopards & des sangliers : on y trouve aussi des cerfs, des chevreuils, des daims, des onces, animal assez ressemblant au léopard, avec lequel on l'a souvent confondu mal à propos, mais d'un naturel bien moins féroce; & des gazelles, espece de daim appellé Antilope, & qui donne le musc.

On voit quelquefois dans les plaines des troupeaux nombreux de ces animaux,

qui s'enfuient dès qu'ils voient quelqu'un: rien de plus vîte & de plus léger que leur course. Les Persans chassent ordinairement les gazelles avec le faucon, & à cheval. Le chasseur porte à sa gauche une petite cymbale, attachée à l'arçon de sa selle, & dès qu'il apperçoit la gazelle, il donne quelques coups de baguette sur la cymbale, & lâche en même tems le faucon: l'oiseau animé par le son de la cymbale & par la vue de sa proie, fond sur elle, & l'atteint bientôt par la rapidité de son vol. Il se place d'abord sur le derriere de la gazelle, delà sur son dos, auquel il s'attache si fort avec ses griffes, que la gazelle, avec tous ses mouvemens, ne peut le faire quitter prise; il s'avance ensuite à la tête, & à coups de bec il lui créve & lui arrache les yeux; c'est ainsi que la gazelle devient la proie du chasseur. Cette chasse n'est permise qu'aux nobles Persans, qui seuls ont droit de porter la petite cymbale, suspendue à la selle de leurs chevaux, comme la marque de leur privilége. Les Persans se servent encore de l'once pour la même chasse: l'once est un animal doux & privé, de la grosseur d'un chien-couchant, tâcheté comme le léopard: on le dresse à cette

chaſſe ; & comme il bondit, & court auſſi vîte que la gazelle au premier ſon de cymbale, il part, la pourſuit, l'atteint, lui ſaute à la gorge, & l'étrangle : mais ce qui eſt aſſez particulier, c'eſt que ſi la gazelle échape à l'once, il demeure ſur la place, ſi confus d'avoir manqué ſon coup, qu'un enfant pourroit le prendre, le frapper, le tuer, ſans qu'il ſe défende.

La Sultanie de Bacu étoit autrefois peuplée d'Améniens, que le Grand-Cha-Abas, Roi de Perſe, y avoit envoyés de divers quartiers d'Arménie : la plûpart des Chrétiens deſtitués de Prêtres & d'inſtructions, s'y ſont faits Mahométans ; & ceux qui ont conſervé leur Religion n'ont ni Meſſes, ni Egliſes, ni prieres publiques. Le Sultan de Bacu eſt obligé d'envoyer tous les ans au tréſor du Roi, ſept mille tomans, qui font quatre cens vingt mille livres de notre monnoie : il lui eſt bien aiſé de payer cette ſomme, Bacu faiſant des profits extraordinaires que lui produit la proximité de la mer Caſpienne. Cette mer a quelque choſe de ſi extraordinaire, que ce ſeroit une négligence impardonnable que de n'en pas parler.

§ IV.

De la Mer Caſpienne.

CETTE mer peut aſſurement paſſer pour une des merveilles du monde ; & ce qui en fait le merveilleux, c'eſt que n'ayant aucune communication ſenſible avec toute autre mer, & recevant dans ſon lit un grand nombre de rivieres très-conſidérables, elle ne ſort cependant jamais de ſes bornes. Du nombre de ces fleuves, ſont principalement le Kour & l'Araxe, joints enſemble, à l'occident, le Sihun, qui eſt le Jaxartes des anciens, & le Gihun, qu'ils appelloient Oxus à l'orient, le Volga au ſeptentrion.

Ce fleuve, connu autrefois ſous le nom de Rha, appellé par les gens du pays, *Adil*, ou *Adel*, eſt le plus grand fleuve de l'Europe : il a tout ſon cours en Ruſſie, où, après avoir arroſé plus de ſept cens lieues de pays, il va ſe jetter à Aſtracan, dans la mer dont nous parlons, & paroît lui-même une mer à ſon embouchure.

Depuis le tems qu'elle reçoit les eaux de tant de fleuves, il eſt évident qu'elle auroit dû inonder non ſeulement le

Royaume de Perse, mais encore toute l'Asie, si elle ne se déchargeoit par des canaux souterains, à mesure qu'elle grossit, par le concours des rivieres qui se rassemblent dans son sein; c'est de quoi on ne peut disconvenir. La difficulté est de sçavoir sous quel pays de l'Asie elle se vuide, & avec quelle mer elle communique par-dessous terre : il n'y a là-dessus que deux opinions, qui méritent d'être examinées.

La premiere, tient que cette décharge est sous la Géorgie dans la mer noire : ceux qui sont de ce sentiment, le fondent sur deux choses qui lui donnent quelque vraisemblance. 1°. C'est le peu de distance qu'il y a d'une mer à l'autre; distance qui n'est environ que de quatre-vingt lieues. 2°. Ce sont ces courants qu'on trouve sur la mer-noire, & qui sont poussés d'orient en occident, & surtout ce courant rapide du Détroit de Constantinople. La mer-noire enflée par cette prodigieuse quantité d'eau, que la mer Caspienne lui envoie sous terre, est elle-même obligée de se décharger par le canal de Constantinople dans la mer de Marmora : ce systême d'ailleurs aide à expliquer pourquoi dans la mer-noire les

agitations ſont plus continuelles, & le mouvement des flots eſt plus violent que dans toute autre mer.

La ſeçonde opinion pour laquelle ſe déclare notre Voyageur, eſt que la mer Caſpienne ſe décharge & ſe vuide ſous la Perſe, & va, par un chemin de quatre cens lieues ſous terre, communiquer avec l'océan des Indes, vers Ormus dans le Golphe Perſique. Voici les raiſons qu'il en a fondées ſur ce qu'il a vu, & expérimenté lui-même : Sa premiere raiſon eſt que par toute la Perſe, où il pleut plus rarement, à ce qu'il dit, qu'en aucun autre pays du monde, & où il y a très-peu de rivieres, pour peu que l'on creuſe en terre, on trouve l'eau.

La ſeconde, c'eſt que ces eaux, qu'on trouve, ſont par-tout un peu ſalées; on en boit cependant, & on s'y accoutume bientôt. Outre cette raiſon, c'eſt qu'en pluſieurs endroits de la Perſe, il eſt aſſez ordinaire de voir la terre couverte & blanche de ſalpêtre; le ſel y eſt de même ſi commun, qu'on le donne preſque pour rien.

La troiſieme, c'eſt que dans la Perſe, il y a des campagnes déſertes & ſans cul-

ture, parce qu'elles ont toujours un pié d'eau ; ce qui ne peut venir que deſſous la terre, n'y ayant ni ruiſſeau, ni fontaine, ni ſource dans le voiſinage, & les pluies, ainſi qu'on l'a dit, y étant très-rares.

La quatrieme, c'eſt que ces eaux ſouterraines minent en différens endroits les fondemens des maiſons, qui ne ſont que de terre, & les font tomber en ruines : c'eſt ce qu'on voit ſur-tout dans les villes de *Com* & de *Chiras*.

La cinquieme, eſt qu'on trouve des poiſſons dans les puits, ou keriſes, dès qu'on les a creuſés juſqu'à l'eau : or ces poiſſons paroiſſent évidemment avoir été amenés par les décharges ſouterraines d'une mer qui ne peut être que la mer Caſpienne, n'y ayant au voiſinage ni ruiſſeau ni rivieres, ainſi qu'on l'a déja remarqué. C'eſt une induſtrie particuliere des Perſans de conſtruire ces puits, ou ces keriſes, pour ſuppléer au défaut des pluies qui ſont rares en Perſe, ſur-tout depuis le mois d'Avril juſqu'en novembre.

Au penchant d'une colline, ils creuſent, & trouvent bientôt l'eau ; c'eſt le premier keriſe : ils en creuſent un ſecond

à vingt pas plus bas ; & ayant vuidé la terre qui eſt entre les deux, ils en font la communication, & cela leur donne déja un canal : un troiſieme puits, qu'ils creuſent encore au-deſſous, à même diſtance, & dont ils font de même l'union par l'enlevement des terres, groſſit le canal : ils continuent, en ſuivant toujours le penchant du terrain, juſqu'à ce que le dernier puits, étant preſque au niveau de la campagne, forme un grand ruiſſeau, qui a encore aſſez de pente pour s'écouler ſur leurs terres, & pour y être conduit par un canal, ou le lit qu'ils lui ont fait avec quelques coups de bêches : c'eſt ainſi qu'ils arroſent leurs campagnes, qui ſeroient arides & deſſéchées pendant les chaleurs exceſſives, s'ils ne faiſoient ſuppléer l'art & le travail au défaut de la nature : mais ce qui confirme la ſeconde opinion, c'eſt qu'à peine ont-ils creuſé ces puits, ou ces keriſes, qu'en regardant par la bouche, ou l'ouverture, on y voit au fond une quantité de poiſſons d'une groſſeur médiocre, mais fades & inſipides par le long ſéjour qu'ils ont fait ſous la terre, où il eſt probable qu'ils ſont entraînés par les décharges de la mer Caſpienne.

On donne différens noms à la mer Caſpienne : on l'appelle mer de *Bacu*, du nom de cette ville ; mer de *Sala*, du nom d'une autre ville, qui eſt ſur ſes côtes ; mer de *Tabareſtan*, ou *Tabriſtan*, du nom d'une province de Perſe, qui eſt ſur les côtes méridionales de cette mer ; mer de *Ghilan*, d'une autre province de ce Royaume, la plus petite des ſeize, mais la plus fertile, & l'une des plus riches par le grand commerce de ſes ſoies, qui paſſent pour les plus belles de toute l'Aſie.

Enfin les anciens l'ont appellée mer d'*Hyrcanie*, qui faiſoit une partie du royaume des Parthes, & qui répondoit au Tabriſtan & au Choraſan d'aujourd'hui. Ceux qui auront la curioſité d'apprendre d'autres particularités de la mer Caſpienne, peuvent conſulter la belle & ſçavante Carte marine, qui a été faite, par les ordres de Sa Majeſté Czarienne, en 1719, 1720 & 1721, par Svanwerden, réduite au méridien de Paris par M. de l'Iſle, premier Géographe du Roi & de l'Académie Royale des Sciences : on voit marqué ſur cette Carte les différentes variations de l'aiguille tout le long

des côtes de la mer Caſpienne, à l'occident & au midi (1).

Nous allons faire connoître, d'après notre Miſſionaire, quelques villes de Perſe, en commençant par Iſpahan.

§ IV.

De la ville d'Iſpahan, & de ce qu'elle renferme de curieux.

LA ville d'Iſpahan eſt la capitale du royaume de Perſe, & le lieu de la réſidence de ſes Rois : elle eſt connue, chez quelques anciens Géographes ſous le nom d'*Aſpadana*, & chez d'autres, ſous celui d'*Hécatompyle*, à cauſe de cent portes qu'on comptoit, dans le circuit de ſon enceinte, ainſi que dans celle de Thébes, qui a porté le même nom. La ville d'Iſpahan eſt ſituée dans une grande & vaſte

(1) Il faut conſulter auſſi les Voyages du P. Avril en divers Etats de l'Europe & d'Aſie, *in* 4°. Le Récueil des Voyages au nord, par Bernard, *Tome VII.* Les Tranſactions Philoſophiques de l'année 1687. Les Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année 1720. L'Hiſtoire Généalogique des Tatars, & l'Hiſtoire de l'Empire de Ruſſie, par Stralenberg : on trouve dans ces deux derniers Ouvrages, qu'il y a un abyme ſous le 42e degré de latitude, que les Tatars appellent *Carabougas*, & par lequel la mer Caſpienne ſe décharge ſous terre.

nant les fauxbourgs, elle a au moins onze lieues de tour; & c'est ce qui rend croyable ce qu'on vient de dire, des cent portes qu'elle avoit autrefois : il faut cependant ajouter deux choses, qui font aisément concevoir la prodigieuse étendue d'Ispahan. Premierement, c'est que les maisons n'y ont qu'un étage, ainsi que dans toutes les autres villes d'orient; en sorte que ce qu'elles ont en longueur, les villes de l'Europe l'ont en hauteur, comme on le voit manifestement à Paris. Secondement, on trouve à Ispahan de grands jardins presque dans toutes les maisons, sans compter un grand nombre d'autres, détachés des bâtimens dans les divers quartiers de la ville : à la vérité, elle en est plus agréable; car ces jardins & ces vergers, semblables à peu près à ce qui a le nom de vignes dans Rome, étant remplis de fleurs & de fruits dans toutes les saisons, présentent aux yeux la scène la plus riante. D'ailleurs dans les plus spacieuses & les plus larges rues de la ville, il y a de grandes allées de peupliers, appellés *tchinars*, presque aussi hauts & aussi droits que nos sapins, sur lesquels ils ont cet avantage, que de leur tronc, ils jettent quantité de branches, par les-

quelles on pourroit monter, comme par autant d'échellons, du pied de l'arbre, jusqu'à sa cîme. Ces branches, dont ils sont revêtus jusqu'au bas, se coupent environ de cinq en cinq ans, & suppléent en partie à la disette de bois, qui est très-rare dans la plupart des provinces de Perse. Notre Voyageur dit qu'il a vu de ces tchinars, si gros, si hauts & si droits, qu'on donnoit six tomans, c'est-à-dire, trois cens soixante livres de chaque arbre : ce qui en fait la cherté, c'est qu'outre la grande quantité des branches qu'on en tire pour le chauffage, le gros bois, qui sert aux ouvrages de ménuiserie, est d'une très-grande beauté, aussi ondé & aussi plein de veines que les noyers.

Ces deux causes de l'étendue d'Ispahan, font assez comprendre qu'en approchant de la ville, on n'en découvre presque aucun édifice, & qu'on la prendroit plutôt pour une vaste forêt, que pour une ville.

On n'y compte pas plus de quatre cens mille ames, si l'on n'y comprend pas les Etrangers, qui en grossissent beaucoup le nombre, y étant attirés de toutes parts par le commerce, qui en fait une des plus marchandes & des plus riches ville du monde.

Bazard est un mot turc, qui signifie marché, & par où nous exprimons le lieu où se font les ventes & les achats des marchandises de toutes les façons : c'est un lieu où l'on tient comme des foires perpétuelles. Ces Bazards sont de grandes & belles rues couvertes d'une voûte, dans laquelle on a pratiqué des jours ; de sorte qu'on n'a pas à y souffrir des mauvais tems de l'hiver, ni des ardeurs du soleil en été. Ces bazards n'étant point pavés, & regorgeant tous les jours d'une foule d'acheteurs & de vendeurs, on y seroit fort incommodé de la poussiere, s'il n'y avoit pas des hommes gagés pour arroser ces endroits deux ou trois fois le jour ; ce qui en outre a l'avantage d'y entretenir une agréable fraîcheur.

Parmi cette affluence de monde, il n'y paroît ni filles, ni femmes, non plus que dans les autres rues ; tout se vend, tout s'achete ; tout le commerce se fait par les hommes, qui sont dans ces riches boutiques, rangés régulierement les uns après les autres, sans aucune interruption, d'un bout du bazard à l'autre : il y a de ces bazards à Ispahan qui ont bien une lieue de longueur.

A l'occasion de ce qu'on vient de dire,

qu'il n'y paroît nulle femme, non plus que dans les autres rues; il faut sçavoir qu'à Ispahan, les femmes ne sortent presque jamais de la maison, pas même pour aller aux mosquées faire leurs prieres: s'il leur arrive quelquefois de se rendre quelques visites entr'elles, c'est sur le soir, & toujours dans des especes de litieres, si bien fermées, qu'elles ne peuvent ni voir ni, être vues.

Pour ce qui est des femmes Arméniennes de Julfa, leur sujettion est beaucoup moindre; elles sortent de jour, vont par les rues, mais toujours couvertes d'un voile de fine mousseline, qui les cache depuis la tête jusqu'aux pieds, en sorte qu'elles n'ont que les yeux libres pour se conduire sous ces voiles; cependant elles ne laissent pas d'être richement habillées, d'être chargées de chaînes d'or, qui leur descendent du cou jusqu'à la ceinture, à laquelle pendent quantité de médailles d'or au coin, de différens Princes de l'Europe. Ce qu'il y a encore de bien particulier, c'est qu'enveloppées de leurs voiles, elles ne font rien voir de ces riches ornemens, ni dans les rues, ni dans les Eglises; ce n'est que dans leurs maisons, où, dès qu'elles rentrent, elles se dévoilent,

& paroiſſent avec leur éclat, pour marquer qu'elles ne cherchent à plaire qu'à leurs maris, en quoi elles donnent une belle leçon à nos Dames de l'Europe.

Iſpahan eſt ſéparé du faubourg de Julfa par une riviere, qui s'appelle le *Zenderou ;* quoiqu'elle ait peu de cours, elle ne laiſſe pas d'avoir beaucoup d'eau; elle diſparoît, & ſe perd à quelques journées d'Iſpahan : on la ſaigne en tant d'endroits, & on en fait tant de canaux pour arroſer les rues & les jardins d'Iſpahan, qu'en été, on peut la paſſer ſur des pierres à pieds ſecs.

Sur cette riviere eſt bati un pont fort extraordinaire, qui ſert à la communication d'Iſpahan & de Julfa : ce pont eſt fait de briques & de pierres de taille, mais l'art y ſurpaſſe beaucoup la matiere ; ſa largeur eſt diviſée en trois parties, qui ſont comme trois ponts paralelles l'un à l'autre.

La partie du milieu eſt la plus large, & il y peut paſſer aiſément trois caroſſes de front. Les deux autres, à droite & à gauche, ſont plus étroites ; ces deux parties ſont ſéparées de celle du milieu, par une muraille de huit ou dix piés de hauteur, en ſorte que trois perſonnes pour-

roient paſſer le pont ſans ſe voir ; il y a cependant dans cette muraille de ſéparation, des ouvertures en forme de porte de diſtance en diſtance, de maniere qu'on peut paſſer, quand on veut, des ponts collateraux, ſur celui du milieu, ou du pont du milieu ſur les ponts collateraux, qui étant voûtés & couverts par le haut, mettent les paſſans à l'abri de la pluie & des ardeurs du ſoleil. On paſſe encore le Zenderou ſous la voûte du pont, par le moyen de quantité de groſſes pierres à peu près pareilles aux bornes qu'on voit dans nos champs, mais avec cette différence, que nos pierres de bornes n'ont nul rapport entre elles, au lieu que celles du Zenderou ſont ſi régulierement diſtantes l'une de l'autre, qu'on peut mettre le pied de l'une à l'autre fort aiſément, dans tout cet eſpace ; quelques pas plus hauts & plus bas que le pont, le fond de la riviere eſt d'un beau pavé.

La Tour des cornes eſt une des choſes les plus rares qui ſe voient à Iſpahan ; elle eſt fort haute, & reſſemble aſſez aux fléches de nos Egliſes : on l'appelle Tour des cornes, parce que dans ſa conſtruction il n'y eſt entré ni bois, ni briques, ni pierres ; elle n'eſt bâtie qne des oſſe-

mens & des têtes de gazelles & autres bêtes sauvages, que l'on prit dans une seule chasse que fit faire un Roi de Perse, où il se trouva cent mille chasseurs. Les têtes de gazelles y sont si bien arrangées, que depuis le bas de la Tour jusqu'à la pointe, on la voit toute hérissée de cornes, qui sont en saillie hors du corps de la Tour.

§ III.

Du Tchar-Bagh.

TCHAR en Perse veut dire quatre, & *Bagh* veut dire jardin; ainsi *Tchar-Bagh* signifie les quatre jardins. C'est un cours ou une allée de plus d'une lieue de longueur, aux côtés duquel il y a quatre jardins du Roi, d'une prodigieuse étendue. Ce cours, qui est sans contredit un des plus beaux du monde, est coupé par le Zenderou en deux parties égales, qui se rejoignent par le pont magnifique dont on vient de parler. Dès qu'on a passé le pont, on entre dans cette partie du cours, qui conduit à Ispahan : cette allée, qui est de près d'une demi-lieue, est bordée, à droite & à gauche, d'un rang de cette espece de peupliers, appellés *tchinars*, d'une hauteur & d'une grosseur extraor-

dinaire, & à une diſtance égale les uns des autres. Afin que ces arbres, ainſi allignés, ſe trouvaſſent parfaitement égaux dans toutes leurs dimenſions, le Grand Cha-Abas, fameux Roi de Perſe, les fit planter tous en même tems au bruit d'un coup de canon, qui fut le ſignal à tous les ouvriers pour les mettre au même inſtant, dans des foſſes également larges & profondes, qui étoient toutes préparées pour cela.

Quoique le cours ſoit d'une largeur à y paſſer cent hommes de front, les branches des tchinars s'étendent tellement ſur l'allée de part & d'autre, que celles de la droite s'uniſſant preſque à celles qui leur ſont oppoſées ſur la gauche, forment une eſpece de grand berceau, où les paſſans ne ſouffrent rien des ardeurs du ſoleil. La largeur de l'allée eſt partagée en trois parties, dont celle du milieu n'eſt point pavée pour la commodité des perſonnes qui s'y promenent à cheval, comme font en caroſſe au Cours-la-Reine à Paris, une foule de gens de qualité.

Dans cette allée du milieu, on trouve deux grands & magnifiques baſſins, toujours pleins d'eau, dont le premier eſt d'un artifice merveilleux, & comme ſuſ-

pendu entre deux airs, ayant pour fond une voûte, sous laquelle passe un large canal, qui sortant de cette voûte, arrose plusieurs rues de la ville, & qui a le long de ses deux bords deux grands chemins en forme de quais, ombragés par ces grands arbres dont on vient de parler.

Les deux autres parties, de la largeur du cours, sont plus étroites, mais aussi plus élevées, & très-bien pavées; cinq hommes de pied y peuvent passer sans être incommodés, ni de la boue dans les mauvais tems, ni des chaleurs dans les belles saisons.

Une muraille parallele au cours, le sépare des quatre jardins du Roi, qui n'ont rien de Royal que le nom : ils sont, à la vérité, d'une vaste étendue; mais il n'y a ni dessein, ni ordre, ni embellissement, ni aucune des beautés qu'on admire dans les jardins des Maisons Royales. Ceux du Roi de Perse sont moins des jardins que des vergers, remplis au hazard d'arbres en plein vent, pêchers, figuiers, grenadiers, abricotiers, mûriers blancs, dont les fruits, sans contredit, sont exquis, & plus délicieux que ceux de l'Europe.

Le Persans appellent meydan ce que nous appellent places dans nos villes : le

grand meydan d'Iſpahan eſt au moins une des plus belles, des plus vaſtes & des plus régulieres qu'on puiſſe voir : elle eſt parfaitement quarrée ; & toutes les maiſons, qui régnent des quatre côtés, ſont tirées au cordeau, de deux étages ſeulement, d'une architecture uniforme, & qui, dans une longueur de plus de quatre cens pas, & dans une largeur d'environ deux cens, préſentent à la vue une preſpective très-agréable.

A l'entrée du meydan, qui regarde le midi, on voit la moſquée Royale, qui, toute magnifique qu'elle eſt, n'égale point celle de Conſtantinople : elle a un dôme couvert de thuiles, ou briques de fayence de différentes couleurs, que la réflexion des rayons du ſoleil fait briller d'un éclat qui éblouit la vue. C'eſt ſur la pointe de ce dôme, que le Roi *Cha-Abas* le Grand avoit fait arborer la Croix avec le croiſſant, pour marquer aux Chrétiens que, quoique Mahométan, il étoit leur ami.

A l'autre bout du meydan, oppoſé à la moſquée Royale, on voit une eſpece de théâtre, ou d'orcheſtre fort élevé, qui occupe toute la largeur de la place : c'eſt là que s'aſſemblent tous les ſoirs les trompettes, les cymbales, les tambours & les

autres joueurs d'inſtrumens de la Cour, pour ſouhaiter au Roi une heureuſe nuit. Au haut de cet ouvrage, ſe voit encore la grande horloge & la cloche que les Perſans trouverent à Ormus, quand ils prirent cette ville ſur les Portugais.

A l'autre côté de la place, qui regarde l'occident, eſt le palais du Roi; il n'en paroît que l'entrée, qui n'a rien de magnifique. A droite & à gauche de cette entrée, eſt une grande chaîne tendue; & tout l'eſpace qu'elle renferme, s'appelle en Perſan *Allah Kapi*, & en notre Langue, la porte de Dieu; comme pour dire que le dedans du palais eſt le ſanctuaire de la Majeſté Royale. Cet eſpace eſt auſſi un aſyle pour tous ceux qui s'y retirent; & ils y ſont à couvert de la pourſuite de leurs ennemis, de leurs créanciers, & même de la Juſtice, à peu près comme ſont à Rome les Egliſes, & les quartiers des Ambaſſadeurs.

Au deſſus de la porte, ou de l'entrée du palais, s'éleve ce que les Perſans appellent le *Talar* du Roi; c'eſt une grande ſale où le Roi donne ordinairement audience aux Ambaſſadeurs: elle eſt ouverte de tout côté, & fermée par une baluſtrade à hauteur d'appui, brillante

par-tout de dorures & de peintures; deux degrés, en forme d'estrade, régnent tout au tour; & c'est là où sont assis les Ambassadeurs & les Grands de la Cour dans les jours de cérémonie: au fond est une espece de théâtre de dix ou douze piés de profondeur, & de la hauteur de quatre. Le Roi y est assis sur un tapis magnifique, ayant derriere lui les principaux Officiers de la Couronne. Quand le Roi donne audience, l'Ambassadeur s'avance jusqu'à deux pas du théâtre; & lorsqu'il fait la révérence au Roi, deux Officiers, qui sont à ses côtés, lui font baisser la tête jusqu'à terre par respect.

L'Ambassadeur paroît alors revêtu de sa Calate: c'est un présent d'habit très-riche, que le Roi fait à ceux qu'il veut honorer. La Calate, si elle est complette, consiste en un turban, une veste, un sabre & un cheval, que monte l'Ambassadeur, lorsque de son hôtel il vient au palais; tout ce présent est de la derniere magnificence. Si l'Ambassadeur est Ecclésiastique, on retranche le sabre; si cette Calate n'est pas complette, elle est plus ou moins riche, selon le rang & la qualité des personnes de la suite de l'Ambassadeur à qui le Roi veut bien la faire donner.

§ V.

Ville de Tauris.

TAURIS, connue chez les Anciens ſous le nom d'*Ecbatane*, ſi célèbre dans l'Hiſtoire pour avoir été la capitale de l'Empire des Medes, & dont l'Ecriture-Sainte fait mention en pluſieurs endroits, eſt encore aujourd'hui la capitale de la Province d'Aderbidjan qui répond à l'*Aderbigana* en *Atropacena* de l'antiquité. C'eſt ſans contredit, après Iſpahan, la Ville la plus grande, la plus peuplée, la plus marchande & la plus riche de toute la Perſe : on y compte quinze mille maiſons, & autant de boutiques ou de magaſins ouverts, ſans ce que les Perſans appellent *Bazards*, trois cens caravanſarais, deux cens cinquante Moſquées, & plus de trois cent mille ames. Chardin prétend qu'il y en a cinq cens cinquante mille, & il dit qu'il y a des gens qui pouſſent juſqu'à onze cent mille le nombre des habitans.

Les Bazards ſont comme on l'a dit ci-devant, de grandes rues remplies de boutiques ou l'affluence eſt ſi grande qu'on

peut bien comparer ces endroits à des foires perpétuelles.

Outre ces Bazards, ce qui eſt le plus remarquable, eſt premiérement le grand meydan, ou la grande place, qui a, ſelon le rapport du même Voyageur, trois cens pas en longueur ſur cent cinquante de largeur; elle parut ſans doute beaucoup plus ſpacieuſe a Chardin; car il aſſure que c'eſt la plus grande place de Ville qu'il ait vue au monde, lui qui avoit parcouru bien des contrées, & que les Turcs y ont pluſieurs fois rangé trente mille hommes en bataille. Ce qui attire encore attention, c'eſt un Madraza, ou Collége magnifique pour l'inſtruction de la jeuneſſe : il a ſur le devant une grande place quarrée, pavée de pierre de taille : en y entrant on voit quatre corps-de-logis très-magnifiques, bâtis de briques verniſſées d'un bleu céleſte qui fait plaiſir à la vue; cette diſpoſition fait une cour quarrée, aſſez reſſemblante à un parterre qui laiſſe une allée de la largeur de cinq pieds, laquelle regne tout le long des corps-de-logis.

On ne peut rien de plus agréable que la ſituation, le climat & les dehors de

Tauris; elle eſt au milieu d'une belle & vaſte plaine, qui s'étend à perte de vue de tous côtés, excepté vers l'Orient: les jardins y ſont ſemés de fleurs charmantes, & remplis d'arbres qui donnent des fruits délicieux.

Les melons ſurtout, y ſont d'un goût exquis, & on en trouve dans toutes les ſaiſons de l'année. Le climat y eſt doux & temperé, parce qu'elle eſt au trente-neuvieme degré de latitude, & au ſoixante-ſix de longitude, en quoi Chardin *n'eſt pas tout-à-fait d'accord avec notre Miſſionnaire*, car il met Tauris au trente huitieme degré de latitude, & au quatre-vingt-deuxieme de longitude.

Cette Ville eſt un rendez-vous des marchands qui vont continuellement des Indes & de Perſe en Turquie, & de Turquie aux Indes & en Perſe; auſſi y trouve-t-on des marchands de toutes les Nations, & les marchandiſes les plus rares de l'Europe. Le Gouvernement de Tauris eſt le premier du Royaume de Perſe, & le Kan en rend au Roi, chaque année, trente mille tomans, qui ſont ſix cens mille écus. Il y a près de la Ville une carriere de marbre & une mine d'or; mais l'indolence des Perſans qui eſt égale celle

des Turcs, fait que les uns & les autres profitent peu de ces trésors de la nature.

Cette Ville a été longtems le théâtre de la guerre entre les Persans & les Turcs: *Cha-Ismael* qui prit le premier, le nom de Sophi ou Sefi, l'enleva aux Turcs en 1522. Soliman II, Empereur des Turcs, la reprit sur les Persans, & la pilla en 1535. Thamas, Roi de Perse, l'assiegea dans la suite, & la força; les Turcs à leur tour l'emporterent sous le Regne du Roi *Godabend*, fils de Thamas, & enfin, Cha-Abas le Grand, la reprit en 1603, & depuis ce tems-là les Persans en ont toujours été les maîtres.

La maniere dont ce grand Roi l'enleva aux Turcs, mérite bien d'être rapportée. Il avoit assez peu de monde, mais beaucoup d'adresse & de bravoure, y suppléerent; il distribua ses plus braves soldats en plusieurs pelotons, qui surprirent en même tems les corps-de-garde, que le Gouvernement Turc avoit mis sur les avenues, & qui les égorgerent tous si promptement qu'on n'en eût aucunes nouvelles dans la Ville; ces pelotons étoient suivis d'un gros de cinq cens hommes déguisés en marchands; ils entrerent dans la Ville, en disant qu'ils avoient laissé la caravane

à une journée; on les crut, parce que c'eſt la coutume des marchands qui vont en caravane de prendre les, devants à l'approche des grandes Villes, & qu'on ſuppoſa qu'ils avoient été reconnus par les gardes avancées; dès qu'Abas, qui les ſuivoit de près les vit entrés, il fondit dans la Ville, deux de ſes Généraux firent la même choſe chacun de ſon côté: ce ſtratagême lui réuſſit ſi parfaitement que les Turcs, ſurpris de toutes parts, ſe rendirent, à la ſeule condition qu'on leur ſauveroit la vie.

Ce fut le jour de cette expédition qu'Abas le Grand fit prendre pour la premiere fois des mouſquets à un Régiment qui étoit auprès de ſa perſonne, & qu'en ayant vû de ſes propres yeux le ſurprenant effet, il ordonna à une partie de ſes troupes de ſe ſervir à l'avenir d'armes à feu.

Suivons notre Miſſionnaire qui de Tauris ſe rend à Erivan en Armenie. Il ſe joignit à un Prince Georgien, ainſi qu'un François nommé Sainte-Marie, Gentilhomme de Picardie, qui avoit été Capitaine de vaiſſeau du Roi de Siam. Nos deux Voyageurs avoient cherché l'un & l'autre la compagnie de *Daout Mirza*, Prince

Georgien, pour ſe mettre à couvert des inſultes & des inquiétudes qu'on y ſouffre de la part de certains couriers qu'on appelle *Tchapars*. L'avanture qui leur arriva & qui fait connoître les mœurs de ces contrées, mettra à portée de juger ſi nos François avoient pris le bon parti en accompagnant Dout Mirza. Il faut dire d'abord qu'en Perſe, il n'y a ni poſtes réglées, ni voitures, ni commodités publiques pour entretenir correſpondance d'une ville à l'autre; mais s'il y a quelque ordre à donner dans les provinces, ou quelques lettres de conſéquence à envoyer, on ſe ſert d'un *Tchapar*. Ce courier doit à chaque deux lieues changer de cheval, & comme il n'y a pas de relais établis, s'il rencontre ſur ſa route un cavalier mieux monté que lui, il eſt en droit de prendre ſon cheval, en l'avertiſſant qu'il le laiſſera dans un endroit qu'il lui indique; le cavalier ſuit le Tchapar le mieux qu'il peut, & trouve en effet ſon cheval au lieu déſigné.

Il arrive aſſez ſouvent que le *Tchapar* fait ſemblant de vouloir prendre la monture d'un voyageur pour en tirer de l'argent, moyennant quoi il le laiſſe en repos; mais ſi le cavalier eſt ou ſoutenu,

ou bien armé, il se moque du Tchapar, qui au lieu du cheval qu'il vouloit prendre, ne reçoit quelquefois que des coups de bâton. C'est dans les termes même du Missionnaire que nous donnons le récit de ce voyage. On partit de Tauris le 26 de Janvier, & on se rendit à *Sophiana*, petite Ville, dont les maisons sont séparées réguliérement les unes des autres par de très-beaux jardins : quelques lieues avant que d'y arriver, on apperçut de loin un gros de Cavalerie de soixante ou quatre-vingts hommes; le Prince Georgien ne pouvant démêler ce que ce pouvoit être, s'en informa; on lui dit que c'étoit le fils du Kan d'*Erivan* qui alloit à Ispahan porter au Roi les présens du Kan son pere, & lui faire les complimens de la nouvelle année qui tombe toujours chez les Persans le 21 de Mars, jour de l'Equinoxe du printems.

Ce jour là, tous les Kans & les Grands du Royaume doivent se rendre à la Cour avec de magnifiques Equipages & de riches présens pour le Roi, auquel ils viennent faire les souhaits d'une heureuse année.

Le fils du Kan étoit suivi de plus de deux cens chameaux chargés, partie des

présens de son pere, & partie de son haram, c'est-à-dire d'un bon nombre de ses femmes qui étoient escortées d'une troupe de cavaliers; il fut aisé d'appercevoir quelque inquietude sur le visage de Daout Mirza; c'étoit un jeune Prince fier & plein de feu, d'une qualité fort supérieure à celle du fils du Kan, & le crédit qu'il avoit auprès du Roi de Perse augmentait encore sa fierté. D'un autre côté le fils du Kan étoit sur les terres du gouvernement d'Erivan, ou le Kan son pere, avoit presque une autorité de Souverain. D'ailleurs il portoit au Roi des présens de grand prix, & qui étoient comme les garans du bon accueil qu'il en devoit recevoir & pardessus tout cela ce Kan pouvoit opposer dix cavaliers, à chacun de ceux du Prince Georgien; à quoi il faut ajouter la coutume du pays, surtout parmi les grands, qui est d'avoir des égards infinis pour les harams, & de s'écarter du chemin par respect pour ne pas se trouver avec les femmes. Le jeune Kan se persuada que le Prince Georgien lui feroit honnêteté à son passage, & qu'il n'auroit pas de peine à lui céder le pas: mais Daout Mirza étoit trop fier pour déroger à sa qualité. Les deux troupes

paſſent donc à côté l'une de l'autre, ſans ſe ſaluer & ſe faire aucune démonſtration d'honneur. Le fils du Kan prend cela pour un affront; cependant il le diſſimule, & pourſuit ſon chemin, & le Prince en fait autant: mais à peine eut-on marché un demi-quart d'heure, qu'on vit un cavalier de la ſuite du fils du Kan ſe détacher de ſa troupe & venir à toute bride, ce qui cauſa quelque allarme; il paſſa près de nous ſans dire un ſeul mot, courant toujours ventre à terre juſqu'à ce qu'il eut atteint le haram, qui s'arrêta quelque tems; le cavalier, ainſi qu'on ne le connut que trop dans la ſuite, commanda de la part de ſon maître à ceux qui eſcortoient le haram, lorſqu'il ſeroit près des gens du Prince de les charger bruſquement, & de les contraindre à coups de bâtons de ſe détourner du chemin, de ne pas épargner le Prince même.

Jamais ordre ne fut plus ponctuellement exécuté; dès que le haram ne fut qu'à quelques pas de la troupe du Prince Géorgien, l'eſcorte du haram fond ſur elle, le bâton à la main, criant à perte d'haleine *à chaga*, *à chaga*, c'eſt-à-dire prenez le bas, prenez le bas, & frappant à tour-de-bras ſur tout ce qui ſe preſen-

toit : le Prince qui reconnut trop tard la faute qu'il avoit faite, tout Prince qu'il étoit, essuya les premiers coups : le Missionnaire en eut un pour sa part, & c'est le seul qu'il ait reçu en 20 ans qu'il a passé parmi les infideles. Sainte-Marie qui n'étoit pas accoutumé à de pareilles scenes, & ne sachant pas ce que vouloit dire *à chaga*, crioit comme un perdu au Missionnaire ; que disent ces furieux ; faites comme moi, lui répondit le Pere, je vous le dirai ensuite ; puis il se sauvoit de son mieux, & gagnoit des chemins à l'écart couverts de neige où il pensa 20 fois être culbuté de son cheval, aussi bien que Sainte-Marie qui se détermina à le suivre.

Ce manege dura bien un demi-quart d'heure, après quoi le haram étant passé & déja assez loin, les cavaliers coururent le rejoindre ; on se réunit alors, & le Prince eut beau faire bonne mine, il est certain qu'il crevoit de rage de cet affront.

Nous arrivâmes le 28 à Zonous, ville composée de deux mille maisons, & qui n'est gueres considérable que par la résidence qu'y fait un Sultan ; les honnêtetés qu'il fit au Prince le dédommagerent un peu de la mauvaise journée du 26. Un Mirbachi, c'est-à-dire Commandant de

mille ſoldats, frere du Sultan, accompagné d'un bon nombre de cavaliers, vint juſqu'à trois lieues au-devant de lui, & le conduiſit en ſa propre maiſon, avec tout ce qu'il avoit de perſonnes en ſa Compagnie.

Le premier Février on arriva au Village de Marazar après avoir ſéjourné au miſérable Village de Halandar, dont les maiſons ſont preſque toutes en ruine, Marazar eſt près de l'Araxe & du vieux Julfa, c'étoit l'*Ariamene* des Anciens, Ville d'un très-grand commerce, habitée par les Arméniens les plus riches de la nation, avant que *Cha-Abas* en tranſportât les Colonies ailleurs, & la ruinat auſſi bien que le pays d'alentour, afin d'empêcher les Turc d'y revenir. Avant cette tranſmigrations, c'étoit une Ville de trois mille maiſons, rangées en amphitéâtre, & en forme de croiſſant le long des bords de l'Araxe, avec un fort château ſur un roc eſcarpé, & un beau pont ſur le fleuve, qu'on ne paſſe plus aujourd'hui qu'en bateau à l'endroit où l'on arriva. L'Araxe eſt au moins auſſi large que la Seine l'eſt à Paris, mais beaucoup plus rapide à cauſe des montagnes entre leſquelles il ſe trouve reſſerré de côté & d'autre : ce qui fut

cause qu'il fallut presque tout le jour pour le passer. On arriva à l'entrée de la nuit au Village appellé par les Turcs *Danouls-peigamber*, & par les Arméniens *Stepa-noües-Rahangha*, c'est à-dire *premier Martyr, en l'honneur duquel l'Eglise est dédiée.*

Le Prince Georgien s'étoit arrêté à un Village appellé par les Turcs *Dchalana*, & par les Arméniens Tsegna : c'est un fort gros Village habité par plus de trois cens familles Arméniennes ; le Prince Georgien en étoit Seigneur aussi bien que des autres Villages d'alentour ; comme Tsegna n'étoit pas loin du lieu où gîta le voyageur, il alla rendre ses devoirs au Prince, après quoi, il retourna au Village de S. Etienne.

Avant que de sortir de Dchalana ou Tsegna, il y vit une fort belle Eglise, où parmi les curiosités, il observa un grand tableau suspendu à un pilier qui représentoit l'entrevue qui s'étoit faite à Rome de saint Silvestre, avec le Grand Constantin, & de saint Grégoire, surnommé l'Illuminateur premier Patriarche des Arméniens, avec Tiridate, Roi d'Arménie. Ce morceau d'antiquité est un témoignage authentique qui convainc les

les Arméniens Schiſmatiques, qu'ils ſe ſont égarés des voies de leur premier Patriarche, & du plus ſaint de tous les Rois, en rompant le nœud de l'union qui avoit été jurée ſolemnellement entre tous ces grands perſonnages

De Tſegna le Miſſionnaire ſe rendit à Abraner, où il fut fort bien reçu des Dominicains qui ont ſept maiſons dans ce pays. C'eſt ce qu'ils appellent la Province de Naktchivan : elle eſt gouvernées par un Archevêque qui eſt toujours de l'Ordre de ſaint Dominique, & qui fait ſa réſidence à Abraner. Ces Peres y font le ſervice ſelon le Rit Romain, mais en langue Arménienne, par une conceſſion du S. Siége qui leur eſt particuliere; ils prennent en Arménie même des enfans qu'ils cultivent, & qu'ils envoyent à Rome lorſqu'ils ſont en âge de faire leurs études, & quand ils ſont aſſez inſtruits en ſcience & en vertu, ils les reçoivent en leur Ordre pour la province de Naktchivan où ils les font revenir, afin que leur langue naturelle puiſſe leur ſervir à travailler à la propagation de la foi parmi leurs compatriotes. Ces derniers Miſſionnaires ſont toujours regardés comme ſujets du Roi, & ils payent les mêmes

tributs que les autres ; mais tous les Missionnaires Européens sont exempts de toute espece d'imposition.

Le 7, on arriva à Naktchivan, Ville connue aux anciens Persans, sous le nom de *Naxuana.* Elle étoit bien déchue de ce qu'elle avoit été autrefois ; puisqu'on y avoit compté anciennement suivant les gens du pays, jusqu'à quarante mille maisons, on n'en voyoit presque plus alors que les ruines ; les habitans disent que ce fut le Patriarche Noé qui en traça lui-même le plan, aussitôt qu'il fut descendu du Mont-Ararat, sur lequel on prétend que s'arrêta l'Arche, & qu'il la bâtit incontinent après Erivan, ce qui lui fit donner le nom de *Naktchivan*, composé de deux mots Armeniens; de *Tchivan*, qui veut dire endroit, & de *Nak* qui signifie premier, pour marquer qu'après Erivan, c'étoit la premiere Ville du monde renouvellé. Il n'y a point d'Archevêché à Naktchivan, mais à Abraner qui n'en est qu'à trois lieues, à vingtcinq lieues du Mont-Ararat, & non pas à son pied comme le disent quelques Géographes. On ne voit dans cette contrée la plûpart du tems, que des ruines de Villages, de Villes ou d'Eglises anciennes,

& tous ces restes prouvent, qu'elle a été autrefois la puissance, & la Religion des Arméniens du tems de leurs Rois.

Le pays d'Abraner peut être regardé comme le plus fertile, & le plus agréable de toute l'Arménie; il est couvert de vignes, de jardins, & d'une infinité d'arbres, dont les fruits sont d'un goût exquis : l'abricot surtout y est délicieux, aussi l'appelle-t-on en latin *malum Armeniacum*, parce qu'il n'y en croît nulle partni ensi grande quantité, ni d'aussi excellens qu'en Arménie : les abricotiers y sont tous à haut vent, & l'on y en voit plusieurs aussi gros & aussi touffus que les plus gros chênes de nos forêts; ils sont tellement chargés de fruits, qu'au tems de leur maturité on en trouve tous les matins la terre couverte, on les ramasse, on les fait sécher au soleil sur des claies pendant deux ou trois jours; on les garde tout l'hiver & même durant plusieurs années; & en les cuisant doucement dans leur propre suc, ils reviennent à leur grosseur, à leur couleur, & à leur goût naturel, & donnent un syrop qui vaut nos meilleures confitures, sans y mettre ni sucre ni miel.

Les poires de Bergamote n'y sont pas

moins délicieuſes; le fruit eſt vert, rond, plein de ſuc, & fond dans la bouche; ce n'eſt pas de Bergame en Italie que cette poire a tiré ſon nom, elle s'appelle Bergamote par corruption de deux mots Turcs, *Beg*, qui ſignifie Prince, & *Armoud* qui veut dire poire; & *Begarmoud* non pas Bergamote, ſignifie poire de Prince, ou la Princeſſe des poires.

§ VI.

Ville d'Erivan.

LA Ville d'Erivan, connue des Anciens ſous le nom de *Neronia* & *Artaxata*, eſt appellée par les Arméniens *Ardachat.* Tournefort eſt d'un ſentiment différent; il prétend qu'Ardachat n'eſt point Erivan, mais que c'eſt une Ville bâtie entre Erivan & le Mont-Ararat par Artaxes, Roi d'Arménie, dans un contour que l'Araxe fait en forme de peninſule, & qui fut ſelon lui le ſiege des Rois d'Arménie; Pompée obligea le Roi Tigrane de la lui rendre; Tiridate la reprit aux Romains, mais ce Roi étant venu à Rome du tems de Néron, fit la paix avec lui, lui rendit Ardachat, & à ſon retour en Arménie l'appella Neronia: quoiqu'il en ſoit, il eſt

constant qu'Erivan dispute à Erzeron l'honneur d'être la Capitale de la haute Arménie. Elle n'est pas située sur l'Araxe ainsi que le marquent par erreur quelques Géographes ; mais sur la petite riviere de Zingui, qui, sans passer par la Ville, coule au pied de la Forteresse, & va bientôt se jetter dans l'Araxe. Elle n'est ni si grande, ni si peuplée qu'elle étoit avant l'année 1676, qu'un effroyable tremblement de terre en renversa la plûpart des maisons, & ensevelit sous les ruines la moitié des habitans. Elle étoit alors regardée par les Persans comme un boulevard qui les mettoit à couvert de l'invasion des Turcs ; c'est pour cela qu'ils lui donnoient le nom de *Kala*, c'est-à-dire de château & de forteresse par excellence. Comme elle est frontiere des deux Empires, & la Capitale de l'Arménie Persanne, comme Erzeron l'est de l'Arménie Turque, elle a été de tout tems le théâtre de la guerre entre les Persans & les Turcs. En 1582 les Turcs la prirent, & y bâtirent une Citadelle : les Persans la reprirent en 1604, les Turcs l'assiégerent de nouveau en 1615, & après trois mois d'efforts inutiles pour la réduire, ils en leverent le siege. Les Turcs

revinrent à la charge à la mort du Grand Cha-Abas, Roi de Perse, vingt ans après, & ils s'en rendirent maîtres, mais ils ne le furent pas longtems ; car Cha-Sefi, successeur d'Abas, les en chassa, & depuis ce tems, les Persans l'ont conservée, & en ont été les paisibles possesseurs jusqu'à la révolution derniere qui vient d'arriver de nos jours dans la Perse par l'invasion du rebelle Miriveiz. Les Turcs à la faveur des troubles arrivés dans cet Empire, y sont entrés avec une puissante armée, ont repris Erivan, & poussé leurs conquêtes jusqu'à Tauris ; tandis que les Russes de leur côte, sous prétexte de porter du secours au Roi de Perse, contre les rebelles, se rendoient maîtres des plus belles provinces de l'Empire le long des côtes de la mer Caspienne. Cette révolution est un point d'histoire assez important pour mériter une place dans ces mémoires. On s'en occupera ainsi que de la révolution dont Thamas Kouli-Kan a été l'auteur, après avoir suivi notre Missionnaire dans quelques endroits de Perse, & avoir fait connoître les mœurs & les usages de ses habitans.

Il se trouve en Perse ainsi qu'en Arabie, une quantité si prodigieuse de

ſauterelles volantes, qu'elles déſolent & ruinent les campagnes où elles s'arrêtent. Un jour que j'étois à Iſpahan, il en parût du côté du Sud-Oueſt, un tourbillon qui s'avançant à plein vol vers cette Capitale, couvrit bientôt & la Ville & les Fauxbourgs, de ſorte que l'air en fut auſſi obſcurci, que s'il eût été tout-à-fait couvert d'une très-épaiſſe nuée. Dans la crainte qu'ils ne paſſaſſent ſur les jardins de Julfa, où ils n'auroient laiſſé ni fruits, ni feuilles, ni brin d'herbes, on s'aviſat d'un expédient qui réuſſit. On fit ſonner les cloches pour les écarter par le bruit, comme on fait en Europe, pour diſſiper les nuages qui menacent de grêle les biens de la campagne.

Ces ſauterelles ſont de la largeur & de l'épaiſſeur d'un pouce, d'une couleur un peu jaunâtre. M. Furetiere prétend que les Orienteaux en mangent; mais un voyageur très-exact à remarquer ce qu'il y a de curieux dans les divers pays qu'il a parcourus, m'a aſſuré qu'on n'en mange ni en Perſe ni en Arménie, ni dans les Etats du Grand Seigneur; qu'excepté en Arabie, cette nourriture n'eſt en uſage nulle part.

§ VII.

De la Montagne d'Ararat, & du Monastere d'Edchmiadzin, ou des Trois-Eglises.

Le fameux Mont Ararat que les Persans & les Arméniens appellent *Macis*, est au Midi de la Ville d'Erivan, dont il est éloigné de 10 lieues. Cette distance n'empêche pas qu'on ne le voye très-distinctement de tous les endroits de la Ville, comme si l'on étoit au pied de la montagne. Entre la Ville & l'Ararat, s'étend à perte de vue une vaste campagne bien cultivée, pleine de beaux villages, & arrosée par l'Araxe, ce qui fait un point de vue fort agréable.

L'Ararat est une prodigieuse montagne, la plus haute qu'on connoisse, ou du moins une des plus hautes, non seulement par une extrême élévation au dessus de la surface de la terre, & du niveau de la campagne, mais parce qu'elle est située dans la haute Arménie, qui passe pour le pays du monde le plus élevé. Pendant les plus grandes ardeurs de l'été, qui obligent les habitans des villes & des villages de gagner les montagnes voisines: l'Ararat est toujours couvert de neiges,

non ſeulement à ſon ſommet, ce qui lui eſt commun avec beaucoup d'autres montagnes; mais les neiges deſcendent ſi bas, que la partie qu'elles couvrent, ſurpaſſeroit en hauteur nos montagnes les plus hautes.

On trouve au pied de l'Ararat pluſieurs monaſteres de Religieux Arméniens; mais à meſure qu'on veut monter, l'air y eſt ſi vif & ſi ſubtil, qu'on y perd la reſpiration, & les neiges deviennent ſi hautes, que pour peu qu'on voulût s'avancer, on feroit dans un danger évident d'y être enſeveli. Tournefort entreprit d'aller juſqu'au haut de celle-ci, & il y monta en effet, mais il ne put paſſer au-delà des neiges.

Ce fut ſur cette fameuſe montagne, ſelon la tradition de tous les tems & de toutes les nations, que ſe repoſa l'Arche de Noé après le Déluge; tradition d'autant plus certaine, qu'elle eſt fondée ſur ces paroles de la Geneſe: l'*Arche ſe repoſa ſur les montagnes d'Arménie*: ce que les interprêtes de l'Ecriture expliquent du Mont-Ararat, comme du plus haut qui ſoit en Amenie (1). Noé, qui depuis

(1) En ſuppoſant que l'Arche ſe ſoit arrêtée ſur le Mont-Ararat, je ne ſçais, dit Tournefort, où la Co-

qu'il étoit renfermé dans l'Arche, n'avoit vu que le ciel & une mer immense, après avoir donné aux eaux le tems de s'écouler, découvrit du sommet de la montagne, cette vaste & charmante plaine dont on vient de parler; & c'est là qu'on croit qu'il bâtit la ville qu'on appella Erivan, qui veut dire *apparent* en langue Arménienne, pour marquer que cet endroit étoit la premiere terre qu'apperçut ce Patriarche après l'écoulement des eaux.

A la sortie de l'Arche, il descendit dans la plaine, où s'étant avancé jusqu'au lieu où l'on voit aujourd'hui l'Eglise Patriarchale d'*Edchmiadzin;* il y dressa un Autel, sur lequel il offrit à Dieu un sacrifice en action de grace, ainsi qu'il est dit dans la Genese. Ce fut dans cette même plaine que Noé trouva la vigne; & que l'ayant vue, après un certain tems, chargée de raisins, il créa l'art d'en faire du vin, & qu'il en but; comme c'étoit le premier qu'il eût goûté, la force de cette liqueur, dont il n'avoit nulle expérience, le surprit d'abord, & l'étour-

lombe alla chercher un rameau d'olivier; car il n'y en a pas un seul dans toute la Contrée, ou il faut que l'espece s'en soit perdue; & cependant les oliviers sont des arbres immortels, étant sur-tout dans des pays continuellement habités. *Tome III.* pag. 192. *in*-8°.

dit tellement qu'il en fut enivré. Il eſt vrai que le vin d'Erivan eſt encore aujourd'hui le plus excellent de la Perſe, & qu'il eſt ſi violent, qu'il renverſeroit la tête la plus forte, quand on n'en prendroit pas plus qu'on n'en boit dans les repas ordinaires d'Europe. De tout ce que je viens de dire, il s'enſuit qu'Erivan peut ſe vanter d'être la premiere ville du monde, & l'Arménie le premier pays qui ait été habité après le Déluge.

Quant au monaſtere d'Edchmiadzin, ce nom eſt compoſé de trois mots Arméniens, qui ſignifie deſcente du Fils unique, par où ces peuples prétendent marquer que ce fut en ce lieu que J. C. ſe fit voir à S. Gregoire l'Illuminateur, premier Patriarche d'Arménie.

Ce Monaſtere, qui eſt à trois lieues d'Erivan, conſiſte en une grande cour de deux cens pas en quarré, fermée par quatre corps de logis à un étage ſeulement, au centre deſquels eſt l'Egliſe Patriarchale, que les Arméniens regardent comme les Catholiques regardent S. Pierre de Rome. Au milieu, on y voit une grande pierre quarrée, qui marque l'endroit de l'apparition de J.C. à S. Gregoire : auſſi, pour en éterniſer la mémoire, les Arméniens y

ont érigé un magnifique mausolée soutenu par quatre colonnes, avec un Autel à la Romaine.

Dans ce Couvent réside un Patriarche, qui est reconnu pour le Patriarche universel, quoiqu'il y en ait encore d'autres. Il se fait par les suffrages des Archevêques & Evêques; & après son élection, il est obligé d'aller à Ispahan, pour obtenir du Roi de Perse la confirmation de sa place. On compte 80 mille villes ou villages sous la jurisdiction de ce Patriarche, & son revenu est bien de six cens mille écus.

Dans le voyage que notre Missionaire fit d'Erivan à Chamaki, ville de Perse sur la mer Caspienne, il eut beaucoup à souffrir, parce qu'il falut traverser des montagnes d'une hauteur prodigieuse; & ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il se trouve au sommet de l'une de ces montagnes, une petite mer, ou plutôt un grand lac d'eau douce, appellé par les Persans, *Deria-Chirin*, c'est-à-dire, mer douce; & par nos Géographes, lac de *Giacuni*: on marcha presque tout un jour sur le bord du lac, sans en voir le bout. Il renferme une petite isle, dans laquelle il y a un Monastere, où le Patriarche des

trois Eglises rélégue ceux de ses Religieux qu'il veut punir.

Cette petite mer douce est féconde en poissons, & sur-tout en truites, d'une grosseur extraordinaire; quand on en a fait la pêche, on les sale, & les grandes chaleurs étant passées, on les transporte dans les villes de Perse, & jusqu'à Ispahan. De ces montagnes, on descendit dans une plaine remplie de mûriers blancs pour la nourriture des vers à soie; & le 12, on arriva à Gangia, ville considérable par le commerce des soies.

§ VIII.

Ville de Derbend.

LA ville de Derbend, dans la province de Chirvan, est située au pied d'une montagne, à quatre ou cinq cens pas de la mer Caspienne; elle est défendue par un château bâti sur la croupe d'une montagne de la chaîne du Caucase, & deux fortes murailles, paralleles l'une à l'autre, s'étendent depuis la ville jusqu'à la mer, & ferment entierement le passage par lequel on va par terre de Perse en Russie; c'est ce qui a fait donner à la ville le nom de *Derbend*, qui signifie en Persan *barre*,

ou *porte de fer* : les anciens l'appelloient *portæ Caſpiæ*.

§ IX.

Ville de Chamaki.

CHAMAKI eſt la capitale d'une province de Perſe, que les anciens nommoient *Albania*, & que les Perſans appellent Chirvan, c'eſt-à-dire, pays de lait, à cauſe de la douceur de ſon climat & de la fertilité de ſa campagne. Elle s'étend le long des côtes de la mer Caſpienne, dont Chamaki n'eſt éloignée que de deux journées de caravanne. Ces caravannes vont de Chamaki s'embarquer ou à Derbend, ou à Niezova, ou à Bacu; & après une navigation de huit à dix jours ſur la mer Caſpienne, elles arrivent à Aſtracan, capitale du Royaume de même nom, dépendant du Czar de Ruſſie aux embouchures du Volga.

De Chamaki, notre Voyageur retourna à Iſpahan par les provinces ſeptentrionales de Perſe. Ce dernier voyage va nous fournir encore quelques obſervations d'autant plus curieuſes & plus importantes pour la Géographie, qu'elles regardent un pays fort peu connu.

§ X.

Voyage de Perse par la Géorgie.

Le 4 Août 1689, notre Missionaire partit de Chamaki à la suite du Comte de Siry, qui avoit entrepris de chercher une route par terre pour aller d'Europe à la Chine, & qui étoit venu de Moscou en Perse, parce qu'on lui avoit refusé le passage par la Siberie. On s'arrêta quelques tems dans un beau jardin proche de la ville, pour y faire les préparatifs nécessaires au voyage : on eut soin sur-tout de se pourvoir de vivres & d'eau ; car on devoit marcher quatre jours de suite par un désert affreux, où l'on ne trouve à manger que ce qu'on y porte, & où l'eau est si trouble & si mauvaise, qu'on auroit peine à s'en servir pour se laver les mains. Le 25 on ne fit que traverser des montagnes séches & stériles, qui séparent le Gouvernement de Chirvan d'avec celui de l'Aderbidjan : on passa l'Araxe un peu plus pas qu'à l'endroit où il reçoit la riviere de Kour. Ces deux rivieres jointes ensemble forment un fleuve, qui va bientôt après se jettter dans la mer Caspienne, sous le nom d'Aras.

On entra enſuite dans la Sultanie de *Mougan*, qui eſt diviſée en haut & bas Mougan : le bas eſt une vaſte campagne de plus de vingt-cinq lieues d'étendue, où l'on ne trouve ni maiſons, ni villages ; ſans bois, ſans arbres, ſans eaux ; & où la terre eſt ſi aride en été, qu'elle ne produit pas un brin d'herbe. Le haut eſt un pays de montagnes aux environs du Mont-Taurus, ſur lequel les peuples du Bas-Mougan ſe retirent en été avec leurs troupeaux, qu'ils remenent enſuite chez eux, quand les chaleurs ſont paſſées, & que la terre commence à pouſſer quelques herbes.

Ces peuples, qui s'appellent *Elli*, ſont toujours errants, & n'habitent que ſous des tentes, qu'ils allignent en forme de rues dans les lieux où ils trouvent le plus de pâturage ; & quand leurs troupeaux ont mangé tout un canton, ils en vont chercher un autre, emportant ſur des chameaux leurs tentes & tout leur butin.

Le premier de Septembre, après avoir traverſé le Bas-Mougan, qu'on appelle encore Mougan déſert, où l'on ne marchoit que la nuit à cauſe des grandes chaleurs, on entra dans la Sultanie de *Talich*, dont le pays paroît charmant aux Voya-

geurs qui ſortent du déſert de Mougan : on campa dans un village dont les maiſons étoient vuides & abandonnées ; les habitans s'étant retirés avec leurs meubles au bruit de l'arrivée de l'Ambaſſadeur (1), pour éviter de payer le Tayn (2), on en prit quelques-uns, à qui l'Officier Perſan, appellé *Meimandar*, fit donner la baſtonade ; ce qu'on eſt obligé de voir aſſez ſouvent avec chagrin, quand on accompagne un Ambaſſadeur. Comme on étoit campé près d'un autre village, on vint dire au Comte de Siry que quelques-uns de ſes gens étoient aux priſes avec les habitans qui avoient refuſé de leur fournir des vivres ; il y envoya quelques hommes armés, avec menace de réduire leur village en cendre : la crainte fit ceſſer le bruit ; le *Tayn* fut payé, & les vivres furent fournis.

Les trois, quatre & cinquieme jours

(1) Notre Miſſionaire donne au Comte de Siry la qualité d'Ambaſſadeur ; cependant il eſt ſûr qu'il n'étoit chargé d'aucuns pouvoirs, mais ſeulement muni de lettres de recommandation & de crédit.

(2) Pour entendre ce mot, il eſt bon d'obſerver que tous les Ambaſſadeurs ſont défrayés en Perſe dès le moment qu'ils ſont entrés ſur les Terres de l'Empire : on l'envoie recevoir par des Officiers qui levent des taxes ſur les habitans de l'endroit où paſſent les Ambaſſadeurs, & on donne le nom de Tayn à cet impôt.

ſuivans, on toucha à deux ou trois Sultanies, & le ſixieme on campa à une demi-lieue d'Ardeville.

Cette ville eſt ſituée dans une vaſte & agréable plaine, près du Mont Taurus, que les gens du pays appellent *Savalan-daghi :* c'eſt, après l'Ararat, une des plus hautes montagnes qui ſe voie : dans les chaleurs exceſſives qu'il faiſoit alors, elle étoit toute couverte de neiges.

Ardeville a été autrefois le ſéjour des Rois de Perſe, dont on voit encore les ſuperbes tombeaux, ſur-tout celui du Grand-Cha-Abas, le plus fameux conquérant que les Perſans ayent eu depuis pluſieurs ſiécles : il reprit ſur les Turcs plus de cent lieues de pays qu'ils avoient conquis ſur les Perſans. Il étoit ami des Chrétiens, & voulut qu'au plus haut de la moſquée, où étoit le croiſſant, on y arborât auſſi l'étendart de la Croix. On voit encore dans cette ville le tombeau du Roi Pyr, chef de la Famille Royale, qui étoit ſur le Thrône avant la révolution. Pour en entretenir & perpétuer la magnificence, il aſſigna cent villages, qu'il exempta de toutes charges & contributions, à condition de cet entretien. Les Arméniens ont une Egliſe en cette

ville, où ils exercent librement leur Religion, de même que dans toute la Perse.

On passa delà à Chamasque, beau village, & qui pourroit passer pour une ville, sur tout en Perse, où la plupart des villes ne sont point fermées de murailles : les habitans vinrent au-devant de l'Ambadeur & de sa suite, avec des rafraîchissemens, & sur-tout des melons délicieux, qu'ils lui présenterent.

Les melonieres, au reste, chez les Persans, sont des campagnes entieres qui, avec fort peu de culture, donnent des melons d'une grosseur extraordinaire ; il n'est pas rare d'y en voir de vingt-cinq à trente livres pesans, & la plupart sont excellens. Les concombres de même croissent dans les prairies avec peu de travail ; ils ne sont ni si jaunes ni si gros qu'en France, mais ils sont tous brodés, leur écorce est très-déliée ; & immédiatement sous cette écorce, on trouve un grain fin & menu à peu près comme ce-celui de la figue, ce qui le rend très-délicat : le concombre se mange crû, & sans autre assaisonnement que le sel, sans même le peler : on peut en manger beaucoup, sans craindre d'en être incommodé.

Le 12 on arriva à *Yenghitia* : les habi-

tans avoient eu soin de répandre le bruit que la peste étoit dans leur ville, ce qui empêcha l'Ambassadeur d'y entrer; mais leur fourberie ayant été découverte par la difficulté qu'ils firent de payer le Tayn, le Meimandar se saisit des Principaux: les uns eurent la bastonade, les autres furent mis aux fers, & ils furent obligés de payer le Tayn, qui étoit pour eux de cent écus.

Le lendemain, à quelques lieues de-là, il y eut une autre querelle avec des Turcomans, qu'on trouva avec leurs troupeaux sur les montagnes; des gens de l'Ambassadeur leur ayant enlevé un mouton, au lieu de venir s'en plaindre à lui, s'attrouperent, hommes, femmes, enfans, & vinrent trouver la Compagnie, armés de pierres & de bâtons: on en fut d'abord embarrassé, mais ils cédérent à la force, & laisserent beaucoup de leurs gens roués de coups.

Le 14 on arriva à une petite ville demi ruinée, qui s'appelle *Miana*; & comme on y resta quelques jours, il y vint des Marchands Mahométans qui menoient à Ispahan une caravane de jeunes filles, qu'ils avoient achetées en Georgie pour aller les vendre dans la capitale. Ils

s'adresserent à l'Ambassadeur pour sçavoir s'il ne vouloit pas acheter quelques-unes de ces malheureuses Esclaves : ils lui en offrirent cinq ; le Comte ayant jetté les yeux sur une, dans laquelle il entrevit encore plus de chagrin que de beauté, il en eut pitié. Il demanda quel en étoit le prix ; on la lui fit trente tomans, c'est-à-dire, dix-huit cens écus, mais il ne l'acheta pas.

Le sexe en Géorgie ayant plus de beauté qu'en tout autre pays de l'Orient, c'est de-là qu'on tire tous les ans un grand nombre de jeunes filles pour les Sérails des Rois & des Seigneurs Mahométans. Les peres & les meres qui manquent d'argent, ne se font point de scrupule de vendre leurs propres enfans plutôt que de se les laisser enlever de force. Les Marchands Turcs qui exercent ce commerce infame, conduisent à Ispahan des troupes entiéres de ces malheureuses victimes de la brutalité des uns & de l'avarice des autres.

Il se trouve cependant parmi les Géorgiens des peres & des meres qui ont assez d'horreur de cet abus monstrueux, pour aimer mieux souffir les incommodités de la pauvreté, que de les éviter par ce tra-

fic barbare ; mais comme ils font fujets à fe voir fouvent arracher leurs filles par la violence , le moyen qu'ils prennent pour les fauver de la tyrannie , eft encore un autre defordre, mais qui eft moins énorme que le premier , c'eft de les marier dès l'âge de cinq à fix ans ; car dès qu'elles paffent pour être mariées, il eft rare qu'on fonge à les enlever.

Le 17 on partit de Mianâ, & après une heure de chemin , on paffa la riviere de Jermarou fur un fort beau pont de vingt-fix arches de pierre de taille , appellé *Catonu Keuprifi*, qui veut dire le pont de la Courtifane : le Voyageur s'étant informé d'où lui venoit ce nom , on lui en apprit l'origine par cette hiftoire qu'on lui raconta de la maniere fuivante.

Deux fœurs également bien faites & débauchées , avoient amaffé de grandes richeffes par le trafic de leurs faveurs pendant plufieurs années ; mais étant enfuite rentrées en elles-mêmes , elles eurent horreur de leur état , & réfolurent non feulement d'en fortir , mais d'en faire pénitence. Ayant donc penfé à ce qu'elles pourroient faire de plus agréable à Dieu , & de plus propre à réparer leurs defordres paffés , l'aînée s'engagea à aller

à pied en pélerinage à la Mecque, lieu de la naissance de Mahomet, & de-là à Médine, révérer son tombeau. La pénitence étoit rude, car elle avoit plus de quatre cens lieues à faire. La cadete résolut, par un principe de charité, de faire construire sur la riviere de Jermarou un grand pont & commode en faveur des voyageurs, à qui le passage de ce fleuve est souvent difficile, & quelquefois très-dangereux. Toutes deux accomplirent leurs promesses, & chacune se flatta d'avoir fait la meilleure action & la plus agréable. Quoi qu'il en soit de la vérité de cette histoire, c'est à ce pont que finit la Sultanie de Jermarou, & qu'on entre dans celle de *Caplantorii*, c'est-à-dire, poil de tigre. Ce nom lui vient de celui d'une montagne, où l'on voit effectivement quantité de tigres plus redoutables aux Voyageurs, que les bandes de voleurs, à qui elle sert aussi de retraite.

A la descente de la montagne, on entre dans le Gouvernement d'Erax, ou *Irac Adgemi*, c'est-à-dire, Irac de Perse, pour le distinguer de l'Irac Arabi, qui s'étend entre le Tigre & l'Euphrate jusqu'au Golfe Persique, & qui répond à la Babylonie & à la Chaldée des anciens.

L'*Irac Adgemi* eſt le Gouvernement le plus conſidérable & le plus étendu de toute la Perſe ; il comprend la Médie & une portion de l'ancienne Parthie. Outre la capitale, qui en eſt comme le centre, il renferme un grand nombre d'autres villes, dont les plus conſidérables, après Iſpahan, ſont *Casbin*, *Sultania*, *Kachar*, *Com*, *Hamadan* & *Yeſd*. Le climat y eſt doux, fertile & peuplé de beaux villages : les voyageurs y trouvent de magnifiques caravenſerais ſur la route. Le 19 on paſſa par Rangana, réſidence ordinaire du Sultan, ou Gouverneur de Sultania. Le 21 on vint à Sultania, capitale du Gouvernement, qui n'eſt qu'à ſix lieues de Zangana. Deux choſes rendent les voyages peu agréables dans ce pays.

La premiere, c'eſt qu'on marche dans des campagnes raſes & unies, qui s'étendent de tout côté à perte de vue ; de façon qu'en ſortant d'un gîte, on découvre devant ſoi les gîtes ſuivans ; mais de ſi loin, qu'il faut pluſieurs journées de caravane pour y arriver, ce qui fatigue & ennuie extrêmement.

La ſeconde, c'eſt que dans les campagnes où la vue ſe perd, on ne trouve ni bois, ni arbres, ni buiſſons ſi ce n'eſt aux

environs

environs des villes qui sont si rares par rapport à la disette d'eau, qu'on fait souvent quatre & cinq jours de marche sans en trouver aucunes. Il y a à la vérité assez de villages, mais ils ne sont gueres sur les grandes routes des caravanes, pour ne pas être exposés aux avanies des voyageurs mahométans. On est donc dans la nécessité d'essuyer toutes les injures & toutes les incommodités des saisons, sans abri & sans couvert.

Sultania est bien déchue de l'état florissant où elle s'est trouvée dans le tems qu'elle étoit la capitale de l'Empire, & que les Rois y faisoient leur résidence: elle est bâtie sur les ruines de l'ancienne *Tygranocerta*, c'est-à-dire ville de Tygranes, Roi d'Arménie; il y a eu autrefois jusqu'à quatre cens Eglises, & des chrétiens à proportion on n'y voit aujourd'hui ni Eglises, ni chrétiens, mais grand nombre de Mosquées, dont la plus magnifique est abandonnée, & passe chez les Persans pour un lieu profane, parce-qu'elle a été bâtie par un Empereur Turc. On y voit encore de superbes tombeaux, entre lesquels il y en a deux de porphire; & d'autres monumens anciens qui tombent en ruines, par la négligence qu'ont les

Perſans à conſerver ce que les ſiecles paſſés leur avoient laiſſé de rare & de curieux. Les Empereurs Grecs ont été quelques tems les maîtres de Sultania, & il paroît encore des caracteres Grecs à demi effacées dans la principale moſquée; les Dominicains y ont eu autrefois un Couvent, & une fort belle Egliſe qui ſert aujourd'hui d'arcenal.

Le 27, on alla gîter à Dank. C'eſt un vignoble conſidérable d'où l'on tire des vins exquis pour la table du Roi; il eſt vrai que ſelon la loi de Mahomet, l'uſage du vin eſt défendu à tous les Mahométans; mais le Roi de Perſe, ainſi que les autres Souverains, ſe croit au-deſſus de la loi, & il en boit ſans ſcrupule; ſes ſujets n'en ſont point ſcandaliſés; ils croyent que tout eſt permis à leur Roi, & ils raſſurent eux-mêmes leur conſcience ſur ſon exemple; de ſorte que la plûpart ne font point difficulté d'en boire, pourvu que ce ſoit ſecrétement & ſans éclat; comme il n'y mêlent jamais d'eau, & que le vin de Perſe, ainſi qu'on l'a dit plus haut, eſt très-capiteux & fort violent, il eſt rare qu'ils en boivent ſans s'enivrer; mais alors ils ſe tiennent renfermés dans leurs maiſons: ce ſeroit une choſe monſtrueuſe de voir un

homme pris de vin dans les rues. D'ailleurs comme le nombre des chrétiens Arméniens, Grecs, Géorgiens & autres, est si grand dans les deux Empires de Perse & de Turquie, qu'il égale pour le moins celui des Mahométans, & que l'usage du vin leur est permis, on trouve en Perse & en Turquie des vignes en abondance & des vins délicieux.

Le 28, de Dank on fut à Sava, que les habitans avoient désertée pour éviter de payer le tayn; on en partit le premier Octobre, passant au pied d'une montagne qui n'avoit rien d'extraordinaire que son nom, qui est *Ghider Ghielmez*, c'est-à-dire qui y va n'en revient point. Notre Missionnaire eut la curiosité d'y monter, & il en descendit sans éprouver ni mal ni incommodités; mais ce qui l'étonna beaucoup, c'est qu'il vit la terre toute couverte de sel. Après avoir marché toute la nuit, on arriva au point du jour le 2 du mois, à la ville de *Com*, & l'on descendit dans les jardins du Roi qui présentent à la vue un agréable objet; les arbres surtout, les figuiers & les grenadiers y étoient chargés de fruits d'un goût plus exquis que dans tout le reste de la Perse: Com est encore célebre pour ses lames de sabre, son sa-

von & sa poterie blanche vernissée; elle a toujours passé pour une ville considérable; elle le seroit d'avantage si les eaux souterraines dont nous avons parlé n'en sappoient souvent les maisons, dans les fondemens desquels, il n'entre point de pierres, mais seulement de la terre battue mêlée de chaux.

Le 3 on sortit de Com à neuf heures du soir, pour se rendre au plus vîte à Ispahan, parce que c'est la coutume des Ambassadeurs de se presser à mesure qu'ils approchent de la capitale, pour marquer qu'ils ne cherchent point à fouler le peuple par la multiplication des tayns, & qu'ils sont dans l'impatience d'aller rendre leur hommage au Roi.

Le 4 on arriva à Kachan, ville située dans une grande plaine bordée de montagnes en forme de demi-cercle, & dans un éloignement qui en fait un spectacle très-agréable à la vue; on y entre par un meydan ou une grande place qui a bien quatre cens pas de longueur sur cent cinquante de largeur.

La ville est médiocrement grande; mais riche, peuplée & de grand commerce, surtout en toiles & en toutes sortes d'étoffes de soie, d'or & d'argent;

Elle fournit du satin à une grande partie du Royaume, & il y est si commun que c'est l'habillement des domestiques & des valets; il y a surtout à Kachan de riches manufactures de brocards d'or & d'argent; ces précieuses étoffes sont différentes de celles qui se travaillent en Europe, en ce que, si le fond est d'or ou d'argent, les fleurs sont de soie, & si le fond est de soie, les fleurs sont d'or ou d'argent: les nôtres leur paroissent trop pésantes dans un climat aussi chaud qu'est le leur, & comme leur soies y sont d'un vif & d'un brillant que nos ouvriers ne peuvent atteindre, il faut avouer que si les nôtres sont plus riches, celles de Kachan sont infiniment plus belles & font plus de plaisir à l'œil. On ne trouve plus de ville depuis Kachan jusqu'à Ispahan, quoique le chemin soit encore de plus de quarante lieues, & on arriva en cette capitale le 15.

Comme il y avoit eu un commerce établi en 1665, entre la France & la Perse dont le Roi, avoit accordé une franchise sans réserve aux marchands François pour les attirer dans ses Etats, avec la permission de faire 12 mille batte-

mens (1) de vin à Chiraz, qui est le meilleur vignoble de Perse, tandis que les Anglois & les Hollandois ne peuvent en faire que dix mille, la Compagnie des Indes, alors naissante, équipa quelques vaisseaux qui devoient se rendre par l'Océan à Gomrom ou Bender-Abassy, c'est-à dire port du Roi Abas; c'est le meilleur des deux ports qu'ont les Persans dans la mer des Indes. Bender est un endroit très-misérable, à qui les chaleurs excessives & le mauvais air ont fait donner le nom d'Enfer des Indes, & de tombeau des Européans : en effet, il n'y a à Bender ni pain, ni vin, ni autre chose à manger que des dattes, & du poisson de mer : l'eau même est si salée & si mauvaise, que les marchands d'Europe sont obligés d'en faire venir de trois ou quatre lieues.

C'est à cette malignité de l'air & des eaux de Bender que les medecins attribuent un mal presque inévitable aux étrangers qui y séjournent quelques tems : ce mal s'appelle le ver de Bender : il commence par un petit bouton rouge qui paroît ordinairement à la jambe; on le laisse

(1) Le battement est une mesure qui vaut quatre pintes de Paris.

venir à maturité sans y toucher, ni l'irriter en le grattant, quelque vive que soit la démangeaison qu'on y sent; alors il en sort peu à peu un ver presque insensible, & presque aussi délié qu'un cheveu; à mesure qu'il sort, celui qui en est attaqué l'entortille doucement autour d'une plume, & s'il se donne la patience de le laisser sortir de lui-même & de l'entortiller plusieurs jours, comme il a fait la premiere fois, sans le rompre : d'abord qu'il est tout-à-fait sorti, il est hors de danger & n'a rien à craindre; mais si pour en être plutôt quitte, & pour précipiter sa guérison, il le tire, & l'entortille avec quelque violence, le ver se rompt, il se renferme au-dedans, & ne se remontre plus; le malade en demeure ou perclus ou estropié le reste de sa vie.

Notre Missionnaire donne encore la description suivante de la ville d'Hamadan, qu'il alla voir. Cette ville est de la même province qu'Ispahan, & distante de cette derniere de 70 lieues. C'étoit autrefois une des plus considérables de la Médie, & portoit anciennement, selon quelques uns, le nom d'*Arsaica;* elle est encore aujourd'hui une des principales de l'Empire. Sa place est située au pied d'une

petite montagne qui en fait partie & fort différente des autres qui ſont communément en Perſe toutes nues ſans arbres & ſans verdure. La place d'Hamadan, appellée le Mont Cluend, eſt très-délicieuſe & très-agréable, tant parce qu'elle eſt couverte juſqu'au ſommet d'une infinité d'arbres, que parce qu'elle eſt ornée de quantité de jardins fort biencultivés & arroſés par un grand nombre de fontaines qui forment des ruiſſeaux ſerpentans de tous côtés; ce qui fait un des plus rians ſpectacle qu'on puiſſe imaginer.

Ce qu'il y a de plus curieux à Hamadan eſt un reſte de bâtiment antique dans le cimetiere des Juifs.

Au milieu d'une eſpece de ſalle s'éleve un mauſolée que le tems n'a pas encore tout-à-fait ruiné; il eſt de ſept à huit pieds de hauteur, de la figure d'un quarré preſque oblong; ſous la corniche qui termine le haut du mauſolée, regnoit tout-au-tour une inſcription en grands caracteres hébraïques; notre voyageur pria les Juifs, qui étoient préſens, de lui expliquer ce que ſignifioit cette inſcription, ils lui dirent que les caracteres étoient ſi anciens, que leurs prêtres mêmes ne pouvoient les lire. Nous ſçavons cepen-

dant, ajouterent-ils, par une tradition immémoriale, que c'est le tombeau d'Esther & de Mardochée, & nous le conservons comme le monument le plus ancien & le plus sacré qui soit parmi nous.

Notre Missionnaire revint à Ispahan, & raconte qu'il vit un jour dans une rue de cette ville un grand taureau échappé & furieux, qui jettoit l'allarme, & répandoit la terreur dans tout le quartier, abattant & renversant à droite & à gauche tout ce qui se rencontroit en son chemin. Un Turc voyant qu'il venoit fondre sur lui, au lieu de se sauver comme les autres ne bougea pas, & l'attendit de pied ferme; puis se sentant à portée de l'animal, il le saisit par les deux cornes, & l'arrêta tout court; mais à la vérité l'effort qu'il fit fût si violent, qu'il s'en ressentit toujours depuis; cependant la force de son poignet fut toujours la même, & il en fit l'épreuve devant des jeunes gens pour gagner quelque argent.

On lui apporta une grosse pierre la plus ronde & la plus dure qu'on pût trouver; la grosseur & la dureté de la pierre l'embarrasserent moins que la rondeur qui ne lui donnoit aucune prise de quel côté qu'il la tournât. Après l'avoir bien consi-

derée, il enveloppe sa main d'un mauvais linge, & du premier coup de poing qu'il décharge sur la pierre il en fait sauter un éclat, puis redoublant ses coups sur l'endroit de la pierre qu'il avoit entamée, & qui lui donnoit quelque prise il la mit bientôt toute en morceaux, sans que son poing en fut nullement endommagé.

§ XI.

OBSERVATIONS sur le caractere & les mœurs des Persans.

PASSONS avec notre Missionnaire à quelques détails sur les peuples de Perse, sur leurs mœurs & leur génie. Ils doivent être d'autant plus précieux, que ce Jésuite a eu le tems de connoître cette nation en 14 années qu'il a resîdé à Ispahan, & qu'abstraction faite des pieux mensonges qu'il est d'usage parmi les Religieux, de consacrer à la gloire de leur Ordre & de leur ministere, il paroît s'être fort attaché à l'exactitude & à la vérité.

Les Persans sont parmi les orientaux la nation la plus polie; ils sont doux, honnêtes, affables, surtout à l'égard des étrangers; paisibles, ennemis des contestations & des querelles; sobres & tempé-

tans, ne faisant presque jamais d'excès; il seroit monstrueux de voir un ivrogne dans les rues: si contre la défense on boit du vin, pour peu qu'on en soit incommodé, on se tient chez soi, & on se garde bien de se montrer. Ils sont surtout compatissane, pleins d'horreur pour l'effusion du sang humain, lors même qu'il s'agit de punir les plus grands crimes: pendant quatorze ans que notre voyageur a demeuré à Ispahan, on n'y a fait qu'une seule exécution.

Ils ont l'esprit vif, pénétrant, enjoué, curieux des sciences; aimant la poésie, pour laquelle ils ont un génie particulier; aussi sont-ils naturellement éloquens, bons acteurs, se plaisant à représenter à leur maniere, des pieces publiquessur des théâtres qu'ils dressent dans leur Meydams, & quoique ces représentations ne soient pas selon les regles du théâtre, les essais qu'ils en font marquent assez qu'ils seroient capables de mieux faire, s'ils avoient le secours de l'étude, & des livres,comme on l'a en Europe.

L'avarice & la passion d'amasser des richesses est trop universellement répandue dans le monde,& trop commune parmi les Européans pour que les Persans en soient

exempts ; mais il eſt très-rare de voir chez eux des vols, des concuſſions, des injuſtices ; ils donnent peu & aiment à recevoir ; on n'approche jamais des Grands les mains vuides ; mais quelque léger que ſoit le préſent, la maniere dont ils le reçoivent fait toujours ſentir l'eſtime qu'ils en font.

§ XII.

Adminiſtration de la Juſtice.

ELLE s'exerce en Perſe ſans ces fâcheux délais qui font traîner pendant des années entieres des affaires qui pourroient ſe vuider en peu de jours, & qui ſe terminent en effet en Perſe dans une ou deux ſéances. Le *Divan Beghi*, c'eſt-à-dire le Chef de la juſtice, ſe trouve une fois ou deux la ſemaine dans l'endroit où ſe rend la juſtice ; les parties y expoſent ſimplement leurs griefs de part & d'autre : le Juge écoute avec attention & ſans dormir, il prononce enſuite, & l'on s'en tient à ſa déciſion, ſans qu'on puiſſe en appeller à aucun autre Tribunal; Procureurs, Avocats, papier timbré, &c. &c. toutes ces choſes ſont heureuſement inconnues parmi les orientaux.

La police ſe regle de même, ſans embarras, ſurtout dans les villes un peu con-

ſidérables. Les Commiſſaires de police ont chacun leur quartier où ils ſont la ronde, accompagnés de leurs gens à cheval, pour voir ſi tout eſt en ordre, ſi les choſes ſe vendent loyalement, & au prix taxé par les Magiſtrats. L'exemple ſuivant fera juger de l'exactitude de l'adminiſtration.

Un bourgeois retournoit chez lui avec une piece de viande qu'il venoit d'acheter, il rencontra dans une rue le Commiſſaire qui lui demanda ce qu'il portoit, & ſi on le lui avoit livré au poids & au prix conforme à la taxe ; c'eſt de la viande que j'ai achetée, & c'eſt chez un tel boucher, ajouta-t-il, d'un ton qui n'étoit pas content : quoi donc, reprit le Commiſſaire, vous l'a-t-il vendue d'un prix plus haut que la taxe ? Vous avez beau mettre des taxes, repartit le bourgeois, les bouchers s'en mocquent, ils ſe font payer au-deſſus de ce que vous ordonnez, encore ne donnent-ils pas le poids, il manque deux ou trois onces à ce morceau : mene-moi, dit le Commiſſaire, à l'endroit où tu l'as priſe : le Commiſſaire y étant arrivé, il ordonne au boucher de peſer le morceau, & il s'y trouva effectivement quelques onces de

moins : quelle juſtice demandes-tu de cet homme ? dit alors le Commiſſaire au bourgeois ; je demande dit-il, autant d'onces de ſa chair, qu'il en a retranchées du morceau qu'il m'a vendu : tu l'auras, répartit le Commiſſaire, & tu la couperas toi-même ; mais ſi tu en coupes plus ou moins que le poids juſte, tu auras le poing coupé : le bourgeois s'enfuit ſans demander ſon reſte.

§. XIII.

Gouvernement de Perſe.

LE Royaume de Perſe eſt héréditaire, il paſſe du pere aux enfans légitimes, & à leur défaut aux fils naturels, à l'excluſion des autres parens : le gouvernement en eſt ſi fort deſpotique, que la volonté du Souverain ſert de loi : il diſpoſe abſolument des biens & de la vie de ſes ſujets, ils ſe font même plus d'honneur de la qualité de *Cha-Kouli*, c'eſt-à-dire d'eſclave du Roi, que de tous les titres les plus diſtingués. Il n'y a point de nobleſſe en Perſe non plus qu'en Turquie : on n'y reconnoît les grands, ni par l'antiquité de la famille, ni par la livrée, ni par les armoiries, ni par les noms pompeux, de Prince, de Duc, de Marquis, &c. Les charges & les

emplois, dont le Souverain honore, un particulier, font toute sa noblesse & constituent sa puissance.

Le *Latahmia-Doulet*, ou premier Ministtre, est chez les Persans ce qu'est le Grand-Visir chez les Turcs; il a le département des affaires qui regardent la guerre, le *Nazaire* est pour celles qui regardent les finances, il en est le surintendant, & c'est par ces deux Ministres que le Prince gouverne ses Etats.

Les charges du Sérail ou de l'intérieur du Palais du Roi, ne sont confiées qu'aux Eunuques noirs que les sultanes peuvent voir sans danger. Les Eunuques blancs ont pour l'ordinaire les charges du dehors; cette distinction d'Eunuques vient de ce que les blancs sont pour servir le Prince, & les noirs pour être au service de la Sultane & des autres femmes; mais c'est sur ces malheureux esclaves que le Prince répand principalement ses libéralités, parce que comme ils meurent sans enfans, tous leurs biens lui reviennent par leur mort.

Les Kans sont en Perse ce que les Pachas sont en Turquie, & les gouverneurs de province en Europe; & comme leurs gouvernements sont d'ordinaire de grande étendue, ils ont sous eux des

Sultans ou ſous - Gouverneurs, qui ont chacun leur diſtrict particulier : les autres charges de la Couronne ſont à peu près les mêmes que dans les Monarchies Européanes ; par exemple :

Le *Mufti*, pour ce qui concerne la Religion.

Le *Divan - Beghi*, Grand - Chancelier ou chef de la Juſtice.

L'Emir, *Chikiar-Bachi*, Grand - Veneur.

Le *Topithci-Bachi*, Grand-Maître de l'Artillerie.

Le *Chiratgi-Bachi*, Grand-Celerier ou Echanſon du Roi.

Le *Nakach-Bachi*, Grand - Maître de l'Académie de Peintres,

Meymandar-Bachi, Introducteur des Ambaſſadeurs.

Il n'y a ni Grands - Chambellans ni Chambellans ordinaires, parce qu'on ne penetre point dans les appartemens du Prince, les fonctions de ces Officiers regardent les Eunuques.

Si tous les grands Seigneurs ont le malheur de mourir dans la diſgrace de leur maître, toute leur grandeur tombe avec eux, & tous leurs biens ſont pour l'ordinaire confiſqués au profit du tréſor Royal.

§ XIV.

Religion des Perſans.

AINSI que les Turcs, les Perſans ſuivent la Loi de Mahomet, & le regardent comme le grand Prophete envoyé de Dieu. Cette prévention paſſe parmi eux pour une vérité ſi eſſentielle à leur religion, qu'il ne faut que la confeſſer pour être agrégé à la ſecte des Muſulmans ; car dès qu'on a prononcé ces paroles : *Allah el Oullah, Mehmed reſoul Bullah*, c'eſt-à-dire Dieu eſt Dieu, & Mahomet eſt ſon Prophete ; on eſt cenſé Mahometan.

La Circonciſion à la verité, eſt en uſage chez eux, mais elle n'eſt pas de précepte abſolu ; elle n'eſt que de conſeil, c'eſt ce qui fait que dans leur langue elle s'appelle *ſunner*, qui veut dire conſeil.

L'Alcoran compoſé par Mahomet, eſt le même chez tous les Mahométans ; c'eſt chez eux le livre ſacré, le livre divin que Mahomet n'a écrit que comme il lui a été dicté de la part de Dieu par l'Ange Gabriel ; c'eſt la regle de leur foi ; & en bien entendre les myſteres, c'eſt avoir la ſcience la plus profonde.

Outre l'Alcoran, il y a trois livres qu'ils

reçoivent encore comme canoniques; sçavoir le *Terrat* ou Pentateuque qui renferme les cinq livres composés par Moyse, le *Zabout* ou les pseaumes de David, & *l'Intgil*, ou les livres des évangiles. Ces livres cependant sont peu connus parmi eux; ils n'en font aucune étude, & lorsqu'on leur apporte quelque texte de quelques uns de ces livres pour prouver la divinité de J.C. ils prétendent en être quittes en disant, que nous avons corrompu les copies de ces livres, & que Mahomet en a emporté avec lui les vrais originaux.

Ils ne laissent pas d'avoir de l'estime & de la véneration pour J. C. qu'ils étendent même jusqu'à la Sainte Vierge qu'ils regardent comme sa mere. Ils font aussi beaucoup de cas du batême des Chrétiens, au point même que quand un Juif veut se faire Musulman, il faut auparavant qu'il se fasse batiser, comme si c'étoit faire une injure à Mahomet, que de passer immédiatement, du Judaïsme au Mahométisme.

La Loi les oblige à prier cinq fois le jour, soit en chemin, soit dans leurs maisons ou dans les Mosquées; ils sont avertis des tems de la priere, non par le son des cloches, dont on n'a gueres l'usage

en Orient, mais par les cris de leurs Moullahs ou prêtres, qui montent au plus haut des minarets, ou clochers de leurs Mosquées, & se tournant vers les quatre coins du monde, crient à gorge déployée, pour annoncer au peuple qu'il est tems de prier.

Quoique les Persans & les Turcs s'accordent ensemble à regarder Mahomet comme leur grand Prophete, & qu'ils ayent le même Alcoran pour regle de leur créance, ils sont pourtant divisés en deux sectes. Celle des Persans s'appelle Séfis ou Chaïs, c'est-à-dire purs, & c'est de ces deux noms qu'ils ont tiré ceux de Se-Fi & de Cha qu'ils donnent à leurs Rois. Le Chef de cette secte fut Ali gendre de Mahomet dont il avoit épousé la fille Fatmé ou Fatima, de laquelle il eut deux fils Hassan & Hussein. Les Persans ne jurent que par Ali, & les Turcs que par Mahomet & son successeur Omar.

C'est ce qui forme la seconde secte, & ils sont appellés Sunnis, c'est-à-dire Croyans, voulant signifier qu'ils sont les seuls orthodoxes. Omar est leur chef, & ceux qui ne le suivent pas sont regardés chez eux comme hérétiques.

Il faut dire cependant que la haine im-

placable qui exiſte entre les ſectateurs des deux partis ne vient pas tant de la diverſité des opinions, que de la mort que les Sunnis donnerent aux deux fils d'Ali.

Ademan, ſucceſſeur d'Omar & troiſieme Calife, les fit mourir tous deux; & les Perſans les reverent comme martyrs. On en célebre la mémoire tous les ans par une proceſſion ſolemnelle, où ſe trouve une multitude infinie d'hommes armés de bâtons, de flêches, de boucliers & de ſabres. L'opium qu'ils ont pris avant la cérémonie les rend comme ivres & furieux, prêts à inſulter tous ceux qu'ils rencontrent. Malheur au Sunni ou au Turc qu'ils trouveroient en leur chemin.

Il y a d'eſpace en eſpace des ſortes d'oratoires dreſſés, dans leſquels on ne voit que des armes entrelaſſées les unes dans les autres. L'oratoire eſt ſurmonté par une chaire fort élevée, où monte le Moullah, & où il prononce un diſcours pathétique ſur la mort des deux prétendus martyrs; après quoi les auditeurs vivement touchés, non contens de verſer des torrens de larmes, exercent ſur leur propre corps les cruautés qu'ils voudroient alors exercer ſur les Sunnites, en ſe mettant en ſang, par les inciſions qu'ils ſe font aux bras

& au visage à coups de sabre & de poignard. Cette sanglante cérémonie finit enfin par les anathèmes qu'on prononce contre Omar, & cette malédiction se réitere dans toutes les solemnités publiques, où les mêmes imprécations se font contre d'autres Imans que les Sunnis reverent comme des saints.

§ XV.

Maisons des Orientaux, leur ameublement.

CE n'est point par la beauté des édifices que les villes paroissent belles en Orient ; ce que les maisons ont de magnifique n'est point au dehors, si ce n'est à l'entrée qui est d'ordinaire un portique vouté, embelli de dorures & de peintures ; les murailles dont la maison est environnée ne sont que de boue ou tout au plus de briques cuites au soleil, sans fenêtres & sans jour qui donnent sur la rue.

Quand on a passé le portique, on entre dans un jardin qui sépare deux corps-de-logis, dont l'un est pour les hommes, l'autre pour les femmes & les officier de la maison. Si quelqu'un vient voir le maître, on le conduit à l'appartement des

hommes, s'il alloit à celui des femmes, il y seroit fort mal venu.

Les maisons n'ont qu'un étage & sont partout de plein pied, de sorte qu'il n'y a ni à descendre ni à monter, tout y est vouté, & les voutes sont couvertes de terrasses, sur lesquelles on peut se promener & passer la nuit au frais pendant la plus grande partie de l'année.

Les chambres reçoivent l'air & le jour par de grandes ouvertures qui vont presque du bas de la chambre jusqu'à la hauteur de nos croisées; les unes servent de portes & les autres de fenêtres; elles sont travaillées proprement, ou en bois ou en plâtre, avec des volets au-dedans qu'on ferme la nuit.

Les murailles & les voutes des chambres sont enduites de deux ou trois crépis différens, le dernier est d'un plâtre fort fin & blanc comme la neige, où les gens un peu aisés mêlent du talc broyé, ce qui donne aux murailles & aux voutes un lustre & un éclat merveilleux, & les fait paroître comme parsemées d'un nombre infini de petites étoiles. Cette derniere couche des murailles & des voutes est enrichie de dorures & de peintures, qui présentent à la vue un plus bel objet

que nos tapiſſeries & nos lambris dorés.

Le bas de la chambre eſt couvert ou de feutres fins aſſortis de pluſieurs morceaux de couleurs différentes, ou d'un tapis d'une grande beauté. De quelque figure que ſoit la chambre, ronde ou quarrée, on en prend les dimenſions ſi juſtes que le tapis en remplit exactement tout le vuide.

On ne voit dans ces chambres ni tables ni ſieges, ni lit, ni armoires qui en font autant l'embarras, que l'embelliſſement en Europe. Il y a chez les orientaux des eſpeces de matelas en forme de ſopha arrangés autour des murailles, & couverts de riches courte-pointes, travaillées en ſoie, en or, en argent, ſelon la qualité de chacun; c'eſt ſur ces ſophas qu'on s'aſſied pour s'entretenir, pour prendre le caffé ou la pipe, & l'on a le dos appuyé contre de riches couſſins ſuſpendus le long des murs.

Quand on veut ſe coucher, les domeſtiques tirent d'une garde-robe ſéparée de la chambre, ou pratiquée dans l'épaiſſeur de la muraille, tout l'ameublement de nuit, couvertures, couſſins, matelats, qu'on étend ſur le tapis, & tout cela diſparoît le lendemain matin, & ſe ſerre au même endroit.

§ XVI.

Repas des Persans, leurs alimens ordinaires.

Les Persans, &, généralement parlant, tous les Orientaux, sont fort sobres, & mangent peu, à quoi contribue beaucoup la chaleur du climat. Ils ne font guères qu'un repas, qui est le souper, & se contentent de prendre le matin le *cuhwalti;* c'est un déjeûner léger qui consiste en quelques tasses de caffé toujours sans sucre; après quoi ils s'occupent jusqu'au soir à leurs affaires, ou à leur commerce. Leur façon de prendre leurs repas est si différente de la nôtre, qu'on en verra sans doute la description avec plaisir.

On étend à terre sur le tapis de la chambre, une large piece d'indienne, qui sert de nappe, sur le bord de laquelle, pour tout couvert, on range autant de pains qu'il y a de conviés : ces pains tiennent lieu d'assietes; ils sont longs, de forme ovale, minces, & déliés comme un carton. Pour ce qui est de couteaux, de cuillers & de fourchettes, c'est de quoi l'on ne fait point usage en Orient.

Les conviés ayant pris leurs places, assis

assis sur le tapis, & les jambes croisées; on étend devant eux une autre piece d'indienne, qui fait le tour de l'assemblée, & qui sert de serviette à chaque personne; puis on apporte de quoi manger.

Le plat d'honneur & d'inclination est toujours un grand plat de ris, qui est, plus que tout autre mêts, du goût des Persans; mais comme les grains de ris sont secs, sans sauce, sans bouillon, humectés seulement d'un bon beurre tout bouillant, dont on les a arrosés, on les entasse dans le grand plat, qui est fort creux, d'où ils s'élevent en forme piramidale, & c'est ce qu'ils appellent le pilau: on y mêle, pour le rendre meilleur, des amandes, des grains de raisins secs, & de poivre, sans être broyé, du cardamome, & d'autres aromates qui en relevent le goût. Il y a même des festins, où l'on ajoute des morceaux de volaille, ou de viande de boucherie, bouillis, qu'on ensevelit, pour ainsi dire, au fond du plat.

Il est aisé de juger, combien le spectacle est peu ragoûtant, de voir une douzaine de personnes, sans cuillers ni fourchettes, plonger les cinq doigts dans ce grand plat creux, en rapporter du ris, qu'ils portent à leur bouche, & qui ar-

rose leur visage & leur barbe. Si par hazard ils en tirent des cuisses ou des aîles de poulets, ils les déchirent avec les mains & les dents. C'est une inconséquence difficile à concevoir, quand on pense que les Persans, si propres & si polis par-tout ailleurs, sont ainsi sales & dégoûtans dans leurs repas.

Outre ce pilau, qui l'emporte toujours sur tous les autres mêts, on sert encore des ragoûts & du rôti, des poulets, des pigeonneaux, des canards, qu'on déchire, ainsi qu'il vient d'être dit. Si c'est de la viande de boucherie, on la coupe en petits morceaux, qu'on passe dans des petites broches de fer; & on la fait rôtir sur le charbon, avec un gril; car on ne sçait ce que c'est que de se servir de broches. Lorsqu'ils veulent faire cuire une piece considérable de viande, c'est à peu près, comme le peuple de France en use, pour faire cuire de la viande au four.

Les Persans mettent leur grosse piece, dans un vase de terre cuite, qui á la forme d'un tonneau, appellé *Tendour*, & on l'enfonce en terre jusqu'à son ouverture. On le chauffe avec des feuilles d'arbres, des fagots, & d'autres menues matieres combustibles; lorsque le Tendour

eſt bien échauffé, on y met la viande, & on le couvre pour lui faire garder plus long-tems ſa chaleur.

C'eſt dans le Tendour qu'ils font auſſi cuire leur pain. Ils appliquent la pâte à la circonférence intérieure du vaſe, quand il eſt bien chaud : cette pâte, qui n'a que quelques lignes d'épaiſſeur, eſt cuite en un inſtant, de ſorte que ce pain n'a proprement ni croute, ni mie.

Quand on a levé le pilau & les autres plats ; avant de ſervir le fruit, un domeſtique vient préſenter au plus conſidérable des aſſiſtans, un baſſin avec un morceau de ſavon, & lui verſe ſur les mains de l'eau commune, un peu chaude, & mêlée d'eau-roſe, puis il en fait de même à tous les autres. La piece d'indienne, qui paſſe par-devant chacun, leur ſert à eſſuyer leurs mains.

Après cette cérémonie, le maître-d'hôtel apporte le *Ghiuldan*, c'eſt un meuble d'argent très-bien travaillé, de la forme de nos ſucriers, mais beaucoup plus haut ; il eſt plein d'eau-roſe d'une odeur très-agréable : on en arroſe la tête, la barbe & les habits des convives. Le ghiuldan eſt ſuivi du *Bohordan*, c'eſt un autre meuble d'argent, à peu près comme nos caſſo-

lettes, tout fumant de parfums très-exquis, dont on fait passer la vapeur à la ronde, devant tous ceux qui sont du repas.

Toutes ces formalités étant remplies, la table est couverte à l'instant de toutes sortes de fruits selon la saison; & c'est ici qu'on peut dire qu'il n'y a rien de semblable en Europe, où l'on ne peut voir tant d'especes de fruits, & d'un goût si délicieux.

Les liqueurs viennent ensuite; le thé, le caffé, l'eau-de-vie, l'eau-rose, qu'on prend comme le thé, en mettant un peu de sucre-candy dans la bouche. On finit par le *bitmouchk*; c'est une boisson qui leur paroît plus délicieuse que toutes les autres: ce nom de *bitmouchk* signifie saule musqué. C'est une espece de saule qui pousse ses fleurs au mois de Février: on les cueille alors, & on les distille à l'alembic, où elles rendent une liqueur très-agréable.

§ XVI.

Forces, Richesses & Commerce des Persans.

LES Persans font consister leurs forces & la défense de leur pays dans la disette d'eau & dans la stérilité des campagnes,

où il feroit très-difficile à une armée de fubfifter. Cependant on a vu plus d'une fois, que les Armées Ottomanes & des rebelles, ont porté la guerre jufqu'au cœur du Royaume.

On ne voit prefque en Perfe, ni forts ni citadelles; à peine les villes font-elles fermées de murailles. Erivan, que les Perfans appellent *Kala*, c'eft-à-dire, forterefse par excellence, n'a que des murailles de terre, qui ne font foutenues d'aucunes fortifications qui les défendent.

Le Roi de Perfe, en tems de paix, a fort peu de troupes fur pied; mais en cas de guerre, il peut très-aifément lever des armées de 200000 hommes, fur-tout en Cavalerie. Leurs armes font le moufquet, le fabre, l'arc & le dirit; c'eft un javelot armé au bout d'un fer long & pointu, qu'ils lancent avec tant d'adreffe, qu'à une diftance de 40 pas, courant à bride abbatue, ils perceront leur ennemi d'un coup auffi jufte, que s'il étoit fait par une balle.

Les forces des Perfans fur mer, font encore moins confidérables que celles de terre. Le Royaume eft entre deux mers, dont ils occupent les côtes; la mer Cafpienne au nord, & la mer des Indes au

ſud; mais ils n'ont, ni ſur l'une, ni ſur l'autre de ces mers, ni flottes, ni galeres, ni vaiſſeaux de guerre; & s'ils ont enlevé aux Portugais la fameuſe iſle d'Ormus, ils en ſont redevables aux Anglois, qui leur ont donné des ſecours, & auxquels ils ont accordé en reconnoiſſance, une part dans le produit des Douannes de cette iſle.

Le tréſor du Roi, à la vérité, eſt très-conſidérable, parce qu'il y entre tous les ans des ſommes immenſes, & qu'il n'en ſort, par proportion, que très-peu de choſe pour les dépenſes ordinaires.

Il en eſt de même en général de toutes les richeſſes du Royaume. Il y entre une quantité d'or & d'argent, & il n'en ſort preſque rien, quoiqu'il n'y ait, que nous ſachions, point de mine d'or ni d'argent en Perſe, ſinon une mine d'or auprès de Tauris, qu'on n'a pas encore commencé d'exploiter; cependant il eſt certain qu'il y roule plus d'or & plus d'argent que dans la plupart des Etats de l'Europe.

On n'y frappe aucune monnoye d'or: les ducats de Veniſe & de Hongrie, que les Européans y apportent, leur épargnent cette peine. Il n'eſt guères de bonnes Bourgeoiſes dans les villes, qui ne por-

tent ſur le front une eſpece de diadême de ces ducats d'or. Les Perſans frappent toutes les monnoyes d'argent ; mais c'eſt d'un argent qui vient des eſpeces d'Europe, auquel ils donnent le coin du pays. En échange de tout cet or & cet argent d'Europe, ils donnent des marchandiſes de toute façon & de tout prix, qu'ils trouvent & qu'ils fabriquent chez eux.

En un mot, la grande & l'inépuiſable mine des Perſans, c'eſt le commerce : les ſoies qu'ils tirent de la mer Caſpienne, ſont beaucoup plus fines que les nôtres. On les tranſporte à Smyrne, à Alep & dans les autres échelles du levant, où nos Marchands les vont prendre.

Les étoffes de ſoie d'or & d'argent ſe travaillent ſur-tout à Kachan : les mouſſelines les plus belles & les plus fines viennent de Bengale ; mais le dépôt & le débit s'en fait à Iſpahan.

Les indiennes, ſur-tout celles qui ſe font au pinceau, ſont apportées du Mogol ; celles qui ſe façonnent en Perſe ne leur céderoient en rien, ſi les couleurs en étoient auſſi fines.

Quoique les rubis viennent des Indes, & les diamans des Royaumes de Golconde & du Pégu, il s'en fait cependant

un débit incroyable à Iſpahan : les gros Marchands Arméniens, en font une des plus conſidérables parties de leur commerce. Il y a de ces négocians qui chargent des caravanes entieres de balles de ſoie, pour ſervir de leurre aux Douanniers de Perſe & de Turquie. Ceux-ci, contens des droits qu'ils perçoivent ſur la ſoie, ne ſongent guères à inquiéter le propriétaire ſur ce qu'il peut porter ſur lui; & il y a tel Arménien qui paſſe impunément, ayant dans ſa poche des pierreries, pour plus d'un ou deux millions.

Ces tapis ſi beaux, que par erreur on appelle tapis de Turquie, ſont originaires de Perſe, & ſe fabriquent dans la province de Kerman. On peut prendre de là une idée de l'habileté des ouvriers en ce genre. On en fabrique auſſi de laine à ſi bas prix, qu'il faut être fort pauvre pour n'en avoir pas un, au moins de ces derniers, étendu ſur le plancher de ſon logement.

Les autres branches du commerce Perſan, s'étendent ſur des aromates, des drogues & du coton, & ſont très-conſidérables.



§ XVII.

RÉVOLUTIONS arrivées en Perse au commencement de ce siécle.

MIRVEIZ, Gouverneur de la province de Candahar, située sur les frontieres de l'Empire Mogol, étoit parvenu en 1712 à ériger son gouvernement en une principauté indépendante, & à s'y rendre le Souverain. Cette province étoit habitée par les Aghuans, peuples fort remuans, originaires des environs du mont Caucase, qui avoient été arrachés de leur patrie & transplantés dans le Candahar par Tamerlan qui les avoit vaincu plusieurs fois & envain essayé de les contenir dans le devoir. Mirveiz non content du succès de sa révolte & de son indépendance, se proposoit de tourner ses armes contre son Souverain, & de lui ravir son Trône même, lorsque la mort le surprit en 1717. Son fils nommé *Mahmoud Mirveiz*, ayant fait assassiner son oncle, frere de Mirveis, qui lui avoit succedé, fut reconnu unanimement pour Souverain dans le Candahar, & se disposa à suivre les projets ambitieux de son pere. En 1719 il entra dans la pro-

vince de Chirvan, & pilla la capitale, fort renommée par ses manufactures d'étoffes de soie, & ravagea tout le pays. Ce succès l'engagea à pousser plus loin ses conquêtes & jusques dans le centre de l'Empire. Pour mieux réussir dans son dessein, il le couvrit du manteau sacré de la Religion.

Il faut observer que Mahmoud, ainsi que son pere Mirveiz étoit Mahométan de la secte d'Omar, opposée à celle d'Aly que suivent les Persans, qui sont, par cette raison, regardés par les partisans d'Omar comme des hérétiques. Mahmoud fit donc courir le bruit dans toute sa marche qu'il n'avoit armé, que par le zele d'un véritable musulman, qu'il n'en vouloit point à la Couronne de Perse; & qu'il ne prétendoit rien autre chose que d'engager le Sefi à reconnoître lui-même, & à faire abjurer aussi par ses sujets, les erreurs de la secte d'Aly, après quoi il mettroit bas les armes. Rien ne faisant plus d'impression sur l'esprit des peuples, que le motif de cette guerre, dès que c'étoit pour la religion, dont la cause ne paroît devoir souffrir aucune contradiction; à mesure que l'armée de Mahmoud avançoit, elle se grossissoit considérablement par le

concours de différens partis qui venoient la joindre. Il avança ainsi à grandes journées vers la capitale de Perse à la tête de sa puissante armée, & vint camper sans trouver aucune opposition sur les bords du Zenderou qui sépare Ispahan du célebre fauxbourg de Julpha.

Cha-Hussein, alors sur le Trône de Perse, voyant l'ennemi aux portes de sa capitale, & ayant été trahi par un de ses favoris qui avoit passé chez l'ennemi, avec la meilleure partie de ses troupes, ne songea pas à se défendre. Il prit donc la résolution d'aller trouver Mahmoud dans son camp; & en effet par une abdication il alla lui-même lui porter son sceptre & les clefs de sa capitale.

Le chef des Aghuans foulant aux pieds le respect, la considération qu'il devoit à son maître infortuné, abusa de son bonheur, & reçut le Monarque avec une hauteur & une dureté qui choqua également les deux partis: Esreff ou Azraff son cousin, & le principal officier de son armée, osa lui en témoigner de la surprise; il lui dit que toutes les troupes avoient vu avec indignation, la maniere cruelle, dont il avoit reçu un Roi malheureux, qui étoit venu lui remettre sa Cou-

ronne, & lui confeilla pour l'intérêt de fa propre réputation, de réparer par une feconde entrevue plus humaine & plus gracieufe les inconveniens que pouvoit entraîner la premiere. Mahmoud parut entrer dans les confeils d'Azraff, mais l'événement fit voir bientôt, les mauvais effets qu'avoit produit dans fon efprit, la liberté de fon parent.

Cependant il entra comme en triomphe dans Ifpahan, il s'y fit déclarer Roi de Perfe, & laiffant le malheureux Sefi dans un appartement ifolé du Palais, il prit les rênes de l'Empire, & gouverna en defpote abfolu. Il fit d'abord piller tous les Perfans de la fecte d'Aly, & pour commencer l'établiffement de fon tréfor, mit à contribution tous les négocians & marchands libres de différentes nations qui réfidoient à Ifpahan, fous promeffe de les rembourfer lorfqu'il feroit en état de le faire. Il ne tarda pas enfuite, pour s'affurer la Couronne, de fe défaire de ceux qu'il jugeoit capables de la lui difputer ou enlever. Il fe défia même d'Azraff, & fe fouvenant de la remontrance que ce parent lui avoit faite en faveur du Sefi détrôné, & lui attribuant un principe contraire à l'intérêt de fa tranquil-

lité, il le fit renfermer dans une obſcure priſon.

Il ſemble que la providence prend ſoin de venger les héritiers légitimes, de leurs uſurpateurs, en donnant à ces derniers un caractere défiant, ſoupçonneux & inquiet, qui les agitant ſans ceſſe, leur fait ſacrifier ſans pitié, au deſir de ſe guérir, leurs plus proches parens, leurs amis les plus attachés, & leurs ſerviteurs les plus fidèles : c'eſt ce qui arriva à *Mahmoud*. Ses inquiétudes allerent ſi loin, qu'elles commencerent à lui troubler la raiſon. Il tomba dans une noire mélancolie, & s'imagina que tous les Grands du Royaume, en vouloient à ſon ſceptre & à ſa vie. Il en aſſembla un jour dans ſon palais la plus grande partie, ſous prétexte de tenir Conſeil ſur les affaires de l'Empire, & il les fit tous égorger.

Cette barbarie le rendit odieux à tout le monde, & à charge à lui-même. Il tomba dans une eſpece de délire, pendant lequel il lui prit un accès de dévotion auſſi, bizarre que fanatique. Il ſe mit en tête de faire le *Ramazan*, ou Carême, à la maniere des Turcs, & même avec plus de rigueur encore. Dans cette vue, il fit une ſi furieuſe abſtinence, qu'il ſe deſ-

ſécha le cerveau, & ſe dérangea notablement l'eſprit. Les principaux Officiers de la Cour & de l'armée le voyant en cet état, convenant tous qu'il n'étoit plus capable de tenir les rênes de l'Empire, & voyant que le Sefi avoit volontairement abdiqué, ils réſolurent de ſe donner un autre Maître, & ils choiſirent d'abord le frere de l'uſurpateur; puis réflechiſſant qu'il faloit le faire venir du Candahar, éloigné d'Iſpahan de 400 lieues, ils ſentirent, que c'étoit un trop long délai dans une affaire, qui demandoit la plus prompte expédition.

Les plus ſages conſeillerent de d'offrir la Couronne à Azraff, qui étoit couſin de Mahmoud, & détenu en priſon pour avoir marqué de la douceur & de l'humanité : on déféra à leurs avis. Tous les Grands jugerent en effet Azraff digne d'occuper le Trône, & on prit ſur-le-champ toutes les muſures néceſſaires pour l'y placer.

Mahmoud étoit renfermé dans ſon palais : on pouvoit tout entreprendre à ſon inſçu. On choiſit les ſoldats qu'on connoiſſoit attachés à Azraff, qui avoit été leur Général : on alla hautement le tirer de priſon, &, ſans perdre un moment,

on le proclama Roi de Perſe. Il ſignala ſon avénement par l'aſſaſſinat de Mahmoud dans ſon palais, & ce tyran n'excita pas un regret.

Le nouveau Monarque voulant donner des marques de ſon humanité, fit prier Cha-Huſſein de venir au Palais pour avoir une entrevue avec lui. Azraff lui fit l'accueil le plus gracieux ; lui offrit de partager le Trône avec lui, diſant que l'Empire de Perſe étoit aſſez vaſte pour ſuffire à l'un & à l'autre, & de ſe regarder comme maître à Iſpahan autant que lui-même. L'infortuné Cha-Huſſein crut voir reluire des jours ſereins, & qu'il pouvoit oublier ſes malheurs. Cependant il remercia Azraff de ſes offres obligeantes, & le pria de trouver bon qu'il continuât à vivre comme particulier, dans l'état de tranquillité où la fortune l'avoit réduit.

Soit que ces propoſitions fuſſent ſinceres ou ſimulées, elles n'en firent pas moins d'honneur à Azraff ; pour marquer encore mieux la conſidération qu'il avoit pour la famille de Cha-Huſſein, il épouſa une des filles de ce Monarque, & il en eut bientôt un fils qui devint un nouveau lien entre les deux Princes, en aſſurant le Trône à la famille d'Azraff.

Il n'y avoit plus dans la famille Royale que *Cha-Thamas*, fils de *Cha-Hussein*, qui pût le lui disputer; il en étoit l'héritier naturel au défaut de son pere, & en cette qualité il avoit pris le titre de Roi de Perse, & entretenu des liaisons avec le Grand-Seigneur, & avec le *Czar* de Russie; mais ayant vu que ces deux Puissances, avoientplus à cœur, leur intérêt, que le sien, & qu'il n'avoit ni assez de troupes pour tenir la campagne, ni assez de partisans pour lui en ramasser, il s'étoit retiré à la Cour du Grand-Mogol, où il vivoit tranquille comme s'il eût oublié toutes ses prétentions.

Ce fut là qu'Azraff lui dépêcha un courier pour l'inviter à revenir à la Cour de Perse, en l'assurant qu'il y seroit reçu comme sa propre personne; qu'il y auroit la même autorité que lui, & qu'ils y gouverneroient unanimement & de concert

Thamas qui avoit pris le parti d'une vie privée, ou qui ne vouloit pas partager une couronne qui lui appartenoit toute entiere, ou qui se défioit des offres d'un usurpateur, qui peut-être lui tendoit un piége, se contenta de répondre à Azraff avec honnêteté, & l'assura qu'il avoit

déja trop bien goûté le repos à la Cour du Mogol, pour n'en pas préférer les douceurs aux embarras qu'il pouvoit trouver dans celle de Perse. Cependant il travailloit secrettement au rétablissement de ses affaires, & les évenemens subséquens firent voir que la réponse de *Cha-Thamas* n'étoit pas moins insidieuse que l'offre d'Azraff.

Azraff n'ayant plus rien à craindre dans l'intérieur de ses nouveaux Etats, apprit tout d'un coup que le Grand-Seigneur avoit puissamment armé contre lui, sous prétexte de rétablir le Roi détrôné, & qu'*Achmet*, *Pachâ* de *Bagdat* étoit déja sur les frontieres de Perse, à la tête de soixante dix mille hommes. Il ne balança pas un moment sur le parti qu'il avoit à prendre, & pour lui épargner une partie du chemin il alla au-devant de lui avec une armée composée en grande partie de ses braves Aghuans, sur la valeur desquels il comptoit assez pour battre les Turcs, quoiqu'ils lui fussent du double superieurs.

Les deux armées faisant une égale diligence, se trouverent bientôt en présence. Azraff alors aussi politique qu'il étoit brave, ne voulut point engager d'action

ſans tenter les voies de la négociation pour en venir à un accommodement. Il Il envoya donc au Général une ambaſſade des plus extraordinaire, qu'on eût encore vue.

Elle conſiſtoit en quatre Effendis, où Docteurs de la loi Mahométane. Il leur ordonna de s'habiller de blanc, couleur uſitée parmi les Imans, ou prédicateurs des Muſulmans, de prendre des botines noires, & de n'avoir point d'autres armes qu'une eſpece de longs chapelets, dont ils devoient rouler les grains en récitant des prieres. Ce ſpectacle ſi nouveau étonna les deux armées, & ſurtout celle des Turcs. Achmet en fut même embarraſſé; cependant il ne laiſſa pas de recevoir les Ambaſſadeurs avec beaucoup d'honneurs. Le plus vénérable des quatre Effendis lui adreſſa enſuite la parole, dans ces termes: « Azraff Kan, notre Empereur, nous envoye vers toi, pour te dire qu'il n'a » conquis la Perſe que pour y établir la » vraie religion Muſulmane dont il fait » profeſſion. Il a d'autant plus de droit » d'occuper le Trône des Perſans, qu'il » en eſt le maître légitime, étant deſcendu » du fameux Koraix, auquel appartenoit » l'Empire. Il ignore au reſte pour quelle

» raison l'Empereur Ottoman, le traite en
» ennemi, & ce qui eſt encore plus ſcan-
» daleux ſe ligue avec les infideles, les
» Ruſſes, (les Turcs donnent ce nom
» d'infideles à tout ce qui n'eſt pas Ma-
» hométan) pour chaſſer un Muſulman
» à qui la naiſſance, la religion & les
» armes donnent de juſtes droits. Nous
» venons donc ici, pour te prier de ſa
» part, de ne point tirer le ſabre, contre un
» Prince de ta même religion, & de t'en
» retourner à Bagdat avec ton armée;
» laiſſant établir tranquillement dans la
» Perſe, la véritable religion du Tout-
» Puiſſant.

Le Pacha s'apperçut bien que la qualité, la contenance & plus encore le diſcours de l'Ambaſſadeur faiſoient impreſſion ſur l'eſprit de ſes officiers; il ſe hâta de répondre de maniere à en empêcher les mauvais effets.

Il dit donc qu'il venoit en Perſe pour obéir au Grand-Seigneur ſon maître, & pour déclarer que la religion Muſulmane ne pouvoit & ne devoit avoir qu'un chef; qu'il étoit en poſſeſſion de ce titre, & qu'Azraff eût à le reconnoître en cette qualité, c'eſt-à-dire comme le ſeul Empereur ou Chef des Muſulmans, & que

s'il réſiſtoit à une demande ſi juſte, il n'avoit qu'à ſe préparer à éprouver la force du ſabre des Ottomans.

Les Ambaſſadeurs ſur cette déclaration, prirent leur congé & ſe retirerent; un Prince Curde ſe détacha un moment après de l'armée Ottomane, & paſſa avec cinq mille hommes à celle d'Azraff; vingt mille autres de ſa nation ſuivirent ſon exemple, de ſorte qu'Azraff ſe trouva preſque auſſi fort qu'Achmet.

Malgré cette défection, celui-ci ſe détertermina à donner bataille. Le Perſan l'accepta, & après avoir eſſuyé le premier feu des Turcs, il les chargea le ſabre à la main, avec tant de furie, qu'il les culbuta & les mit en déroute, reſtant maître du champ de bataille, du camp ennemi, de ſes bagages & de toutes ſes munitions.

Mais Azraff victorieux, ſoutint toujours le perſonnage d'un homme modéré, généreux & plein de religion. Il envoya de nouveau des Ambaſſadeurs au vaincu, pour lui dire, qu'il pouvoit venir librement reprendre, tout ce que lui & ſes gens avoient abandonné dans le champ de bataille, parce que tout cela appartenant aux vrais Muſulmans, il ne croyoit pas qu'il lui fût permis d'y toucher; & que

d'ailleurs il ne vouloit pas être regardé comme un voleur qui veut enlever le bien d'autrui, mais comme un Monarque qui ſoutient les droits de ſa Couronne.

Azraff après avoir donné au Pacha Achmet, cette marque ſi extraordinaire de déſintereſſement & de généroſité, le ſuivit juſques ſur les frontieres de Bagdat ſans cependant lui faire aucun mal. Il retourna enſuite à Iſpahan, où le peuple ſe joignit à ſon armée, pour lui décerner les honneurs du triomphe.

La ſageſſe & la prudence qu'il mit conſtamment dans ſa conduite, lui firent une réputation qui le fit aimer, & qui contribua beaucoup à affermir ſa domination. Envain le Grand-Seigneur fit encore les deux années ſuivantes, tous ſes efforts pour ébranler le Trône d'Azraff. Les armées Ottomanes furent taillées en pieces, & malgré ſes ſuccès, Azraff toujours modéré & ami de la paix, fut le premier à en faire les avances, & le Traité fut conclut entre les deux Puiſſances.

Il portoit qu'Azraff reſteroit en poſſeſſion du Royaume de Perſe ſous tel titre qu'il jugeroit à propos.

Que les Turcs ne donneroient aucun

ſecours aux ennemis d'Azraff ; que le Grand-Seigneur reconnoîtroit comme légitime, le mariage du Sultan Azraff avec la fille du Sefi de Perſe qui avoit abdiqué, ainſi que le fils qui étoit provenu de ce mariage.

Que la Porte conſerveroit les villes de Teflis, Hamadan, Tauris & autres places conquiſes pendant la guerre.

Qu'Azraff conſentoit que les Turcs, remiſſent ſous leur obéiſſance,le territoire de Houvets qui étoit gouverné par un Prince Arabe, & qu'en cas de beſoin, il joindroit ſes armes à celles des Ottomans, pour les aider à la conquête de ce pays.

Qu'Azraff ſeroit conſidéré à la Porte comme un Muſulman,malgré la différence de ſes opinions,avec celles des Ottomans, relativement aux Prophetes Aly & Mahomet, ſur leſquelles les deux nations ne ſe feroient plus d'affaires, ſe regardant les uns les autres comme de bons freres.

Qu'Azraff rendroit aux Turcs tout le canon & les attirails de guerre qu'il leur avoit enlevé en différentes occaſions.

Que le Grand-Seigneur accorderoit une amniſtie générale au Sultan Dely qui s'étoit déclaré, avec ſes Tartares,en faveur d'Azraff.

Et enfin que les deux Cours nommeroient incessamment des Commissaires pour regler les limites.

Azraff après ce Traité n'ayant plus d'ennemis au dehors de son Royaume, resta paisible possesseur jusqu'en 1728, que les troubles recommencerent, & qu'il s'éleva au-dedans même de ses Etats un orage dont il fut la victime (1).

Les Aghuans, ces troupes victorieuses, s'imaginerent qu'après tous les succès qu'ils avoient eu, nulle puissance au monde n'étoit capable de les abattre. La paix que le Grand-Seigneur venoit de faire avec eux, l'ambassade qu'il leur avoit envoyée pour reconnoître leur chef Azraff comme le légitime Sefi, tous ces évenemens glorieux les avoient tellement enflés d'orgueil, qu'ils s'estimoient invincibles : en sorte qu'ils regardoient le reste des hommes avec mépris, & en particulier Cha-Thamas, dont le pere Cha-Hussein venoit de mourir, comme un ennemi qu'on écraseroit bientôt s'il osoit se montrer, & ils l'appelloient par mé-

(1) Tout ce qui suit est tiré des lettres édifiantes, & se lie naturellement à ce qu'on vient de lire, & qui a été extrait de l'ouvrage intitulé : *Voyage d'un Missionnaire de la Compagnie de Jesus. in-12.*

pris *Sekzadé*, qui veut dire fils de Chien au lieu de *Schazade* qui signifie fils de Roi.

Il est vrai qu'ils furent déconcertés par les manieres brusques des Russes, qui non contens de refuser le titre de Roi à leur Chef, défirent, avec 300 hommes, cinq ou six mille de ces rebelles ; mais le Général qui commandoit dans la province de Ghuilan, leur ayant accordé une espece de treve ; & reglé certaines limites jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres plus précis de sa Cour, ils se rassurerent entiérement de ce côté-là, d'où ils croyoient n'avoir plus rien à craindre ; dès lors Azraff commença à ne plus faire la guerre que par ses Généraux ainsi que les Princes les plus puissans.

C'est ainsi que le Château d'Yest fut soumis après un an & demi de siege. Cette place n'auroit tenu en Europe qu'autant de tems qu'il en auroit falu pour les dispositions de l'attaque ; mais les guerriers de cette contrée n'ont pas encore appris à enlever l'épée à la main le plus petit retranchement. L'Officier qui la défendoit ne se rendit que vaincu par la famine ; & malgré les promesses données par serment, sur l'Alcoran, qu'il ne lui seroit

roit fait aucun mal ni à lui ni aux siens, ce brave Officier fut cruellement mis à mort, & la garnison passée au fil de l'épée.

C'est de la même sorte que ces rebelles s'ouvrirent le chemin depuis Ispahan jusqu'à *Bender-Abassi*, port sur le golfe Arabique, en trompant *Sayer-Ameakan*, qui défendoit la province.

C'étoit un Prince du Sang Royal, du côté des femmes, brave & bienfait, il s'étoit révolté contre Schah-Thamas, dès le commencement des troubles, & avoit pris le titre de Roi, dans le Kirman: son armée n'étant composée que de gens ramassés & sans discipline, il s'en vit abandonné dans les actions décisives, de sorte qu'étant réduit à deux ou trois cens hommes peu capables de le soutenir, il aima mieux se livrer à ces barbares sur leur parole, qu'implorer la clémence de son Roi légitime; aussi eut-il le même sort que les autres, on ne lui garda pas mieux la parole qu'on lui avoit donnée; son infidelité lui coûta la tête. Plusieurs villes sans défense se rendirent en même tems à l'usurpateur, & tout lui fut soumis jusqu'à Bender-Abassi.

Ces prospérités rendirent Azraff plus

fier & plus présomptueux ; il ne daignoit plus paroître en campagne à la tête de ses troupes ; il se livroit à toutes les délices de la capitale, faisoit bâtir des maisons de plaisance, alloit à la chasse avec un pompeux cortege, faisoit de nouveaux Traités avec les Européans, & se comportoit, comme si le Trône sur lequel il s'étoit assis, eût été assez bien affermi pour que nulle puissance ne fût en état de l'ébranler.

Les Seigneurs & les grands officiers de nouvelle création qu'il avoit à sa suite, se furent bientôt formés sur la conduite de leur chef ; on eût dit qu'ils avoient tout à fait oublié le vil emploi de Chameliers ou la condition d'esclaves, dans laquelle ils étoient nés. Les richesses immenses, dont ils avoient dépouillé les Persans, la beauté des filles & des femmes qu'ils leur avoient enlevées, & dont chacun d'eux avoit un grand nombre, les superbes palais qu'ils habitoient, les habits somptueux dont ils se couvroient, la bonne chere à laquelle ils se livroient, tout cela joint ensemble & comparé avec la bassesse & la pauvreté de l'état d'où ils étoient sortis, leur établissoit dans cette vie de leur propre aveu, un paradis tel que Ma-

homet le promet à ses disciples dans l'Alcoran.

Tandis qu'Azraff se livroit, à l'ombre de ses lauriers, à la mollesse d'une nouvelle Capoue; Cha-Thamas tenoit une conduite bien opposée. Pendant que l'usurpateur avoit été occupé contre les Turcs, il avoit quitté la Cour du Mogol, & s'étoit fait reconnoître pour Roi légitime en différentes provinces éloignées d'Ispahan. Elevé comme le sont ordinairement les fils des Rois de Perse, il n'avoit vû jusques-là que la magnificence de la Cour, l'intérieur du Serrail, des femmes, des Eunuques & des flatteurs. Il régnoit un dérangement affreux dans le Royaume; pas un Gouverneur qui eût le nombre de troupes, que sa charge l'obligeoit d'entretenir; les finances épuisées, des ennemis de tous côtés, & une foule d'adulateurs qui l'environnoient, & qui n'avoient en vue que leur intérêt propre, sans s'occuper des besoins de l'Etat.

Il ne laissa pas pourtant de rassembler des troupes; mais il combattit avec tant de désavantage, qu'il se trouva tout d'un coup réduit à la seule province de *Mazanderan*, à une partie du *Schirvan*, & à une autre partie du *Khorassan*. Lorsque

les affaires de ce Prince étoient le plus déſeſperées, il s'éleva parmi les officiers de guerre, un brave homme deſtiné à les rétablir; c'eſt le fameux Thamas Kouli-Kan. Il étoit âgé de quarante ans; & dès ſa plus tendre jeuneſſe, il avoit exercé la profeſſion des armes, & s'étoit toujours diſtingué par ſon courage & ſes autres vertus militaires: d'ailleurs homme d'eſprit, franc & ſincere, récompenſant bien la valeur des ſoldats, & puniſſant de mort les lâches qui fuyoient, lorſqu'ils pouvoient réſiſter; il mérita l'eſtime & l'affection de ſon Roi, par les preuves continuelles qu'il donnoit de ſa capacité, de ſon zele, de ſon courage & de ſa fidelité.

Quand Kouli-Kan vit qu'il poſſédoit au plus haut degré les bonnes graces de ſon Prince, il lui fit diſcerner les flatteurs & les traitres, de ceux qui lui étoient véritablement dévoués: il l'engagea à châtier les uns & à éloigner les autres; il ſçut même adroitement lui inſinuer qu'il devoit ſe corriger de certains vices, qui terniſſoient l'éclat de ſes grandes qualités. Le Roi écouta ſes conſeils, les goûta & les ſuivit, & ſes affaires ſi fort délabrées commencerent dès lors à prendre une nouvelle face.

L'armée Royale n'étoit pas fort nombreuse; mais elle étoit bien payée & bien disciplinée. Les principaux Officiers & la plûpart des subalternes étoient du choix de Kouli-Kan, qui connoissoit leur expérience & leur courage. C'est avec cette armée qu'en l'année 1729 Cha-Thamas gagna trois batailles contre les rebelles; qu'il avoit repris Heradet Maschat, & soumis tout le Khorassan & les environs.

Dans ces expéditions on passa au fil de l'épée tous ceux qui furent trouvés les armes à la main, & l'on pardonna à ceux qui implorerent la clémence du Roi, à condition qu'ils serviroient dans son armée, & que leur famille donneroit des otages pour garantir leur fidelité.

Après ces victoires, l'armée Royale marcha contre les Aghuans. Azraff se mit en campagne avec toutes ses forces, ne laissant dans Ispahan que deux ou trois cens hommes, qui suffisoient pour contenir dans le devoir ce qui restoit d'habitans, car il en avoit chassé tous les Persans capables de porter les armes, & il avoit pris la même précaution à Cachan, à Com, à Casbin & dans plusieurs autres villes.

Azraff, qui n'avoit jamais vu les Persans tenir ferme en sa présence, s'avança avec toute la confiance d'un homme qui se croit déja vainqueur. Les armées se joignirent à *Damguan*, petite ville sur les frontieres du Schirvan. L'attaque des rebelles fut vigoureuse, mais les Persans la soutinrent sans s'ébranler; cette fermeté étonna Azraff: il pratiqua ce qui lui avoit réussi dans ses combats contre les Turcs, & qui lui avoit procuré sa victoire. Il fit deux détachemens de deux ou trois mille hommes, commandés par deux de ses plus grands capitaines, avec ordre d'attaquer les Persans en queue & en flanc, mais ces détachemens furent repoussés & mis en déroute: le corps d'armée où commandoit Azraff commença à s'ébranler; les Persans redoublerent leur feu, & tomberent sur les rebelles, qui prirent aussitôt la fuite, & se sauverent avec tant de rapidité, qu'en vingt-quatre heures ils firent sept journées ordinaires de chemin, & vinrent jusqu'à *Thezam*, où ils se reposerent un jour entier; après quoi doublant toujours leurs journées, ils continuerent leur marche jusqu'à Ispahan.

Le lendemain de leur arrivée, Azraff donna ordre à tous les siens de se retirer

dans le château avec leurs biens & leur famille. Ce château n'eſt autre choſe qu'une enceinte de murailles de terre avec des tours à douze pas de diſtance l'une de l'autre, qui renferme le palais du Roi, la grande place & la vieille citadelle. Elle avoit été conſtruite par Azraff après ſon avénement au Trône, & elle avoit une grande lieue de circuit. Cet ordre ayant été exécuté il rentra en campagne, & vint établir ſon camp à neuf ou dix lieues d'Iſpahan. Cependant l'armée Royale avançoit à journées reglées. Thamas Kouli-Kan qui ne vouloit partager avec perſonne la gloire de la victoire, obtint que le Prince demeureroit à Theam avec un corps de neuf à dix mille hommes, & lui continua ſa marche ſans aucun obſtacle. Comme les rebelles avoient abandonné tout le pays juſqu'à Iſpahan, les habitans des villages venoient en foule de tous côtés au devant de l'armée avec des rafraîchiſſemens. Les villes ouvroient leurs portes, & la recevoient de leur mieux, & généralement tous les peuples témoignoient la joie qu'ils avoient de leur heureuſe délivrance par le bon accueil qu'ils faiſoient à leur libérateur.

Les deux armées ſe trouverent en pré-

ſence le 13 de Novembre à huit heures du matin. Les rebelles avoient eu tout le tems de ſe poſter avec avantage, leurs batteries étoient bien retranchées & bien ſoutenües, Azraff étoit plein de confiance en ſon armée qui marquoit beaucoup de bonne volonté.

Le Général Perſan qui mépriſoit ſon ennemi, ne daigna pas ſeulement ſe ſervir de ſon canon : après avoir eſſuyé la décharge de celui des rebelles, il marcha droit à eux à travers le feu de leur mouſquetterie, & ſans tirer un ſeul coup juſqu'à ce qu'il fût ſur leur batterie, où il fit à bout portant, la premiere & l'unique décharge; car les rebelles épouvantés de cette fiere manœuvre, prirent auſſitôt la fuite, & ſe ſauverent à Iſpahan, où les fuyards les plus leſtes arriverent à trois heures après midi, publiant que les Perſans avoient été battus; mais une heure après on fut détrompé par les cris des femmes que l'on entendoit dans le château. Azraff n'y arriva que la nuit; le bruit de cette défaite courut bientôt la ville, & on s'attendoit à un maſſacre général dont ces barbares l'avoient menacée au cas qu'il leur arrivât quelque diſgrace; c'eſt pourquoi chacun prenoit toutes ſortes

de précautions pour se soustraire à leur fureur ; mais la frayeur avoit tellement saisi ces barbares qu'ils ne songerent pour lors qu'à leur propre salut.

Le calme & le silence, qui depuis l'arrivée d'Azraff avoit succédé au bruit & au tumulte étonna tout le monde. On fut encore surpris d'avantage lorsque dès le grand matin la nouvelle de leur fuite se répandit; personne n'osoit pourtant sortir dehors, lorsque quelques femmes envoyées de divers endroits dans le château pour s'en informer, remporterent des meubles qu'elles avoient pillés dans les maisons abandonnées ; ces femmes furent bientôt suivies par d'autres ; les hommes s'y joignirent de même que les gens de la campagne, & en deux heures de tems les rues fourmilloient de peuple qui alloit & venoit chargé de tout ce qu'il avoit pu enlever : les tapis, les coussins, les vases, les meubles, les ustensiles de ménage, les armes, le bétail, les denrées de toute espece : tout étoit à l'abandon ; pilloit qui vouloit ; emportoit qui pouvoit, car les uns déroboient les autres, & le meilleur butin restoit au plus fort.

Le pillage dura ainsi pendant deux jours & demi, & ne cessa qu'à l'arrivée

de Thamas Kouli-Kan, qui envoya des troupes dans le palais pour en chasser les pillards & écarter la populace. On apprit par des esclaves échappés des mains des rebelles, qu'ils avoient marché quinze lieues sans s'arrêter. Ils avoient pris d'abord la route du Kirman; mais ayant sçu que les passages en étoient fermés, ils tournerent du côté de Chiras, où ils massacrerent tous les Persans qu'ils rencontrerent.

Azraff enleva trois cens chameaux chargés d'or & d'argent, & des meubles les plus précieux de la Couronne, avec la famille de Mahmoud & la sienne. Il emmenoit encore toutes les Princesses du Sang Royal, à la réserve de la mere de Cha-Thamas qu'il ne connoissoit pas, & qui pendant le regne des rebelles, fit toujours l'office de servante dans le Serrail, sans que les autres femmes & les Eunuques l'eussent jamais découverte. Rare exemple de fidelité, & preuve sensible de l'esperance qu'on avoit d'une révolution prochaine. On assure que la fuite du tyran causa un si grand transport de joie à cette Princesse, qu'elle en eut l'esprit aliéné pendant trois jours, & qu'elle ne se remit qu'après avoir embrassé son fils,

pour lequel elle avoit si souvent tremblé. Tous les Aghuans qui étoient restés à Ispahan furent massacrés. Le tombeau de Mahmoud que les Aghuans avoient élevé avec grand soin, dans un enclos au-delà du pont de Chiras, & qu'ils respectoient comme un lieu sacré, fut démoli pour en faire des latrines. Le peuple étoit tellement animé par la vengeance, qu'en deux heures de tems il ne resta pas une pierre, d'un ouvrage auquel plus de mille personnes avoient travaillé pendant plusieurs mois.

Le Roi qui n'avoit pas voulu être témoin de tous ces excès, n'arriva à Ispahan que le neuf de Décembre. Thamas Kouli-Kan alla avec vingt mille hommes le recevoir à une lieue de la ville. Thamas Kan descendit de cheval, & courut vers le Roi pour l'empêcher de mettre pied à terre. Laisse moi faire, dit gracieusement ce Prince : j'ai fait vœu de marcher sept pas devant toi la premiere fois que je te verrois, après avoir chassé les ennemis de ma capitale.

Il descendit effectivement de cheval, marcha quelques pas & prit du caffé; après quoi ils remonterent à cheval, & continuerent leur marche vers la ville.

Les troupes défilerent, non pas avec ce bel ordre qui s'obſerve en Europe, mais preſſées & entaſſées les unes ſur les autres; on laiſſa pourtant un intervalle aſſez conſidérable dans lequel le Roi marchoit ſeul précédé de ſes *Chatirs*, c'eſt-à-dire de ſes valets de pied. Thamas ſuivoit à douze pas de diſtance; le reſte n'étoit plus qu'un amas confus de ſoldats fort ſerrés.

Tout le peuple, hommes, femmes & enfans étoient ſur le paſſage; les rues par où paſſoit le Souverain juſqu'à l'intérieur du Palais, étoient, ſelon l'ancien uſage, couvertes de pieces d'étoffe que les ſoldats enlevoient auſſitôt que le Roi avoit paſſé. On n'entendoit partout que des acclamations & des cris d'allegreſſe.

Le Roi après avoir donné des marques de bonté à différentes perſonnes qui l'avoient ſervi avec zele, reçut les hommages des différens corps de l'état, & traita tout le monde avec une douceur qui lui gagna tous les cœurs. Malgré la miſere où le peuple avoit été réduit par la tyrannie des Aghuans, il paya avec empreſſement la taxe qu'on lui impoſa. L'allégreſſe publique étoit ſi vive que rien ne pouvoit l'altérer.

Cependant le Roi au milieu des plai-

ſirs conſervoit toujours un air inquiet & chagrin ; & lorſque Thamas Kan lui repréſenta qu'il devoit déſormais oublier ſes diſgraces paſſées, ce Prince lui fit entendre, que quand même il ne penſeroit plus aux malheurs publics, il ne pouvoit ignorer, que le meurtrier de ſon pere & les bourreaux de ſes freres étoient encore à Chiras.

Le Général comprit ce que le Roi vouloit dire, & au même moment il donna ſes ordres. En quatre ou cinq jours toute l'armée fut prête à marcher, & elle entra en campagne ſur la fin de Décembre. Les Mahométans n'aiment pas à faire la guerre en hiver; mais Thamas Kouli-Kan étoit un guerrier de toutes les ſaiſons. Comme il ne ſe traitoit pas autrement que le ſimple ſoldat, il fut ſervi dans cette nouvelle expédition, avec tant de zele & d'ardeur, qu'il força tous les obſtacles de la ſaiſon. Malgré les pluies, les neiges & les glaces, il s'ouvrit partout un chemin ; mais ce ne fut pas ſans perdre beaucoup d'hommes & de chevaux.

Enfin, après bien des fatigues eſſuyées pendant vingt jours de marche, il joignit les rebelles qui s'étoient avancés à deux journées en-deçà de Chiras ; & nonob-

ſtant l'avantage du poſte où ils s'étoient placés, il les battit & les mit en fuite. Il ne jugea pas à propos de les pourſuivre, de crainte de quelque ambuſcade. Il avoit pour maxime de ne jamais ſéparer ſes troupes, de peur que quelque détachement venant à être battu, ne jettât l'épouvante dans le reſte de l'armée; il avoit même coutume de dire, que les victorieux joignent au petit pas l'ennemi qui fuit à toute bride.

Les rebelles eurent donc le tems de ſe rallier dans Chiras, & réſolurent de faire un dernier effort. Azraff, & les principaux chefs, firent jurer aux Officiers & aux ſoldats, qu'ils étoient prêts à vaincre ou à mourir.

Ils ſe promirent les uns aux autres plus qu'ils ne pouvoient, ni ne vouloient tenir; car ils n'avoient ni la force de vaincre, ni le courage de mourir : ils furent battus; & cette bataille, ſi l'on peut donner ce nom à quelques miſérables actions où il n'y eut pas deux mille hommes de tués ſur la place, fut la derniere, & la moins vigoureuſe de toutes. Les rebelles épouvantés plus que jamais, oublierent leurs promeſſes & leurs ſermens. Ils attaquoient tumultueuſement, & par pe-

lotons; mais à peine étoient-ils arrivés à la portée du fusil, qu'ils faisoient leur décharge & se retiroient : enfin voyant que les Persans faisoient bonne contenance, & avançoient toujours en bon ordre, ils prirent promptement la fuite.

Thamas Kouli-Kan les laissa fuir, & ne les suivit qu'au petit pas, selon sa coutume; mais cette fois il fut la dupe de sa maxime. Azraff s'en prévalut pour le tromper. Aussitôt qu'il fut rentré dans Chiras, il lui députa deux de ses principaux officiers pour traiter d'accommodement. Ils offrirent de rendre tous les trésors de la Couronne; pourvu qu'on les laissâtse retirer tranquillement où bon leur sembleroit. Thamas Kouli-Kan leur répondit que dans un autre tems il auroit pu écouter cette proposition; mais que les tems étoient changés, & qu'il les passeroit tous au fil de l'épée s'ils ne lui remettoient Azraff entre les mains.

Ces députés, qui ne cherchoient qu'à l'amuser, lui promirent tout ce qu'ils voulurent, lui demandant pour toute grace qu'il leur fût permis d'en aller conférer avec les autres officiers; ce qui parut raisonnable. Mais quand ils furent rentrés dans la ville, ils trouverent que

tout étoit prêt pour assurer leur fuite; & ils se sauverent donc tous ensemble avec leurs familles & leur butin.

Ils étoient déja bien loin, quand le Général Persan fut informé de leur retraite. Il fit quelques détachemens de son armée pour les suivre. L'un de ces détachemens les joignit au passage d'un pont. Les Aghuans firent volte face pour faciliter le passage à leurs équipages & à leurs familles. Le détachement fut battu & contraint de se retirer. Ils continuerent donc leur marche; mais comme ils ne tenoient aucune route certaine, & que tout le pays leur étoit contraire, les paysans les harceloient continuellement. Le moindre village qui pouvoit assembler dix fusiliers, leur disputoit le passage; il n'y avoit point de défilé où ils ne fissent quelque perte; au commencement c'étoient les gros équipages, une autre fois c'étoit de leurs femmes & de leurs enfans; & il y en avoit parmi ces barbares qui les tuoient de rage, afin qu'elles ne tombassent pas entre les mains des ennemis. Pendant la nuit les esclaves détournoient toujours quelques chameaux, & c'est de cette maniere que furent ramenées la sœur & la tante de Cha Thamas, avec quel-

ques autres Princeſſes du Sang Royal.

Enfin ces miſérables ne trouvant nulle part dequoi fournir à leur ſubſiſtance, & preſſés par la faim & par la ſoif, commencerent à ſe débander. Azraff reſta avec quatre ou cinq cens hommes de ſes plus fideles amis. Son deſſein étoit de ſe retirer aux Indes; mais comme il lui falloit paſſer néceſſairement aux environs de *Candahar*, *Huſſein-Kan*, frere de Mahmoud, qui étoit en poſſeſſion de cette place, en ſortit avec un corps de troupes fraîches, lui coupa le chemin, le combattit, lui enleva le reſte de ſes tréſors & le tua.

Auſſitôt que Thamas Kouli-Kan fut entré dans Chiras, cette ville offrit le même ſpectacle d'horreurs qu'on avoit vû auparavant dans Iſpahan. Les rues furent bientôt remplies des cadavres des Aghuans qui n'avoient pu ſe ſauver avec les autres. Il n'y eut aucun lieu qui pût leur ſervir d'azile. On ne pardonna qu'à trois ou quatre des plus apparens qui furent envoyés au Roi. Tout le reſte fut paſſé au fil de l'épée.

Les Perſans qui voyoient arriver chaque jour des débris de l'armée rebelle, ſe conſolerent plus aiſément de la faute

qu'avoit faite leur Général de les laisser échapper; & quoiqu'il eût été très-important de reprendre les trésors de la Couronne, ce Général n'en reçut aucun reproche du Roi, qui le ménageoit, & n'osoit lui causer le moindre dégoût.

Cette affaire ayant été ainsi terminée, toute l'attention de Thamas Kan se porta du côté des Turcs. Il laissa respirer ses troupes tout le reste de l'hiver dans Chiras; mais à peine le printems fut-il arrivé, qu'il se mit en campagne. Après avoir visité le *Laristan*, & les Arabes de *Koquilon*, il tourna du côté d'Hamadam, où la victoire qu'il remporta sur les Turcs le mit en état de reprendre *Hamadam*, *Tauris*, & presque tout le pays que les Turcs avoient enlevé, pendant les troubles, jusqu'à Erivan.

Un Roi rétabli dans ses Etats, plusieurs batailles gagnées, un grand Royaume en quelque sorte reconquis en moins de deux années; c'en étoit bien assez pour mettre Thamas-Kan au rang d'un grand nombre de Héros des siecles passés.

Les rares talens de ce Général pour la guerre; le bonheur qui l'accompagnoit dans toutes ses expéditions, la confiance du soldat qui l'aimoit & le craignoit;

tout cela joint ensemble, le rendoit redoutable chez les ennemis, & suspect à la Cour de Perse. A Ispahan, le peuple, à la Cour le Roi, tous craignoient qu'il n'eût l'ambition de monter plus haut. Un pas en avant le mettoit sur le Trône : il étoit le maître ; le Roi n'avoit encore nommé à aucun des premiers emplois. Il l'en détournoit, sous prétexte que les appointemens attachés à ces charges seroient plus utilement employés au payement des troupes. A l'armée, il étoit le seul Officier Général, tous les autres n'étoient que des subalternes, qu'il abbaissoit, qu'il élevoit, qu'il punissoit, qu'il récompensoit, qu'il cassoit & rétablissoit à sa volonté. Rien d'important ne se concluoit sans son avis. Il sembloit même, que depuis ses victoires, il abusoit de l'autorité sans bornes, que le Roi lui avoit confiée dans la nécessité de ses affaires. Ce Prince étoit obligé de dissimuler ; mais on a sçu par des personnes qui l'approchoient, qu'il souffroit le joug impatiemment, & qu'il songeoit à parler en maître, quand la guerre avec le Turc seroit entiérement terminée. Thamas Kouli-Kan de son côté craignoit le Roi ; & n'ignoroit pas combien il avoit d'ennemis. C'est pourquoi

il prit le parti de se tenir à l'armée tant qu'il pourroit. Telle étoit la situation des affaires de Perse au mois de Mai de l'année 1730.

Thamas Kouli-Kan ne manqua pas de prétextes ou de raisons, pour continuer de tenir la campagne, & d'être toujours à la tête d'une nombreuse armée, toute dévouée à ses ordres. Aux Aghuans qu'il avoit chassés du Royaume, succeda un ennemi plus redoutable. Les Turcs occupoient encore plusieurs pays appartenans à la Perse, que les Aghuans leur céderent, lorsqu'ils eurent usurpé la Couronne, pour n'être point troublés dans leur tyrannie par une puissance si formidable. Ces fiers Ottomans prétendoient bien s'y maintenir, & même faire de nouvelles conquêtes, si on osoit leur en disputer la possession. C'est pourtant ce qu'entreprit le Général Persan; mais avant que de leur déclarer la guerre, il tira sous diverses prétextes Cha-Thamas d'Ispahan, & le fit transporter à *Maschat*, capitale du Korossan, où il le tint sous une sûre garde, & pour ainsi dire dans une honorable prison.

Il y avoit déja du tems que ce Prince n'avoit que l'ombre & les apparences de

l'autorité Royale ; c'étoit Thamas - Kan qui l'exerçoit réellement, & qui commandoit en Souverain : il en vint jusqu'à porter l'aigrette sur son turban, marque de distinction, que le Roi seul a droit de porter. Il rassembla ses troupes, tandis que le Général Turc assembla les siennes à Erivan : il se trouva bientôt à la tête de soixante mille hommes d'élite, & il n'en vouloit pas davantage, quoiqu'il lui fût libre de rendre son armée beaucoup plus nombreuse. Cette armée n'étoit composée que de cavalerie. Il se rendit à Bagdat, qui est l'ancienne Babylone ; & après l'avoir bloquée, il s'avança jusqu'à *Diarbekir* & aux environs, ravageant le pays par où il passoit. La fortune qui l'avoit toujours favorisé jusques-là, lui devint alors contraire ; son armée fut défaite, & il en ramena les débris jusqu'aux environs d'Hamadam.

On ne doutoit pas que le vainqueur ne profitât du déplorable état où se trouvoit la Perse, épuisée tout à la fois d'hommes & d'argent, pour conduire des troupes victorieuses jusqu'à Ispahan. Cependant il ne fit aucun mouvement, & demeura tranquile dans son camp, sans songer à rien entreprendre ; ce qu'on peut

attribuer ou à la crainte qu'il eut de ruiner ses troupes pendant les chaleurs qui commençoient à être excessives, ou à la défiance que l'on avoit conçue de ce Pacha, à la Porte, ou à l'affoiblissement de son armée, dont on avoit fait un démembrement, pour renforcer celle que commandoit le Pacha d'Erivan, ou à la jalousie & à la mésintelligence qui régnoit entre ces deux Généraux, ou enfin à la lenteur de la marche d'un renfort qui se faisoit attendre depuis longtems, & qui ne devoit peut-être jamais arriver, par le besoin que le Grand-Seigneur en avoit en Europe. Il n'y eut que le Pacha de Tauris, qui s'approcha d'Erivan, & qui s'en empara. Mais il l'abandonna bientôt; & Thamas-Kan y envoya des troupes fraîches; qui entrerent dans cette place, & la mirent en état de défense.

L'inaction des troupes Ottomanes, donna tout le loisir au Général Persan de se rétablir, & de lever une nouvelle armée beaucoup plus forte que la premiere. Aussitôt que la saison le permit il rentra en campagne, & retourna à Bagdat. Après avoir formé le blocus de cette ville, il alla chercher l'armée des Turcs qui s'étoit assemblée aux environs de

Diarbekir. Le Pacha auquel ſes premiers ſuccès devoient inſpirer de la confiance, n'oſa pourtant tenter une action générale. Il n'y eut que quelques eſcarmouches de part & d'autre, ou les Perſans eurent toujours l'avantage. Enfin on parla de paix; on entra en négociation, & les articles furent envoyés par le Bacha au Grand-Seigneur pour lui en demander la ratification.

C'eſt environ dans ce tems-là qu'arriva le Prince Galliczin, en qualité d'Ambaſſadeur de Ruſſie. On ne ſavoit alors ce qu'on devoit penſer de Cha-Thamas; on ne pouvoit dire s'il étoit mort, ou s'il avoit été contraint d'abdiquer la Couronne. Tout ce qu'il y avoit de certain, c'eſt que Thamas Kouli-Kan, pour mieux couvrir le deſſein qu'il méditoit, avoit fait placer ſur le Trône un des enfans du Roi, qui n'étoit âgé que de cinq ou ſix mois.

Le premier motif de l'Ambaſſade de Ruſſie, dont on flattoit le peuple, étoit d'engager le Général Perſan à rétablir le Roi dépoſé, & à faire un Traité de commerce entre la Ruſſie & la Perſe; mais le motif ſecret, étoit de fomenter la guerre entre cette Cour & la Porte. C'eſt dans cette vue, & pour y réuſſir que la Cour

de Ruſſie rendit la riche province de Gilhan, & toutes les places appartenantes à la domination Perſane, qu'elle occuppoit dans le Schirvan : ſçavoir, *Bakoud*, *Derbend*, *Mezova*, *Soulak*, &c. & qu'elle lui fournit encore des ſecours conſidérables de vivres, d'artillerie, & d'autres munitions de guerre.

Cette Ambaſſade fut toute ambulante ; car le Prince Galliczin, auſſitôt après la premiere audience que lui donna le Général Perſan, reçut ordre de le ſuivre. Ce ne fut qu'à la fin de la campagne qu'il prit ſon audience de congé, laiſſant par ordre de ſa Cour en qualité de Réſident M. *Calouski*, qui étoit ſecrétaire de l'Ambaſſade. Ce Réſident accompagna pareillement Thamas Kan dans toutes ſes courſes, juſqu'à quelques journées d'Iſpahan, où celui-ci s'étant arrêté pour ſoumettre quelques montagnards, il permit au Réſident d'aller l'attendre dans la capitale.

Ces circonſtances n'étoient pas propres à diſpoſer Thamas-Kan à une paix, qu'il n'avoit pas déja trop d'envie de conclure. Il ſongea donc à attaquer *Abdallah*, Pacha d'Erivan, qui commandoit la ſeconde armée du Grand-Seigneur. Le Pacha qui ne ſe croyoit pas pour lors en état

état de résister à un si redoutable ennemi, lui députa un Officier, pour le prier de faire attention qu'il avoit traité de la paix avec le Pacha de Bagdat, que les conditions en avoient été envoyées à la Porte, & que sans doute elles y seroient approuvées; qu'il alloit de son côté écrire au Grand-Seigneur pour en presser la ratification; & qu'il étoit raisonnable de suspendre tout acte d'hostilité, jusqu'à ce qu'il en eût reçu réponse.

Thamas-Kan vit bien qu'on cherchoit à l'amuser pour gagner du tems; mais comme il avoit en tête une autre entreprise, qui demandoit de la célérité pour l'exécution, il fit semblant de ne pas s'en appercevoir, & se rendit aux raisons du Pacha. Cette entreprise étoit de réduire les *Leschis*. Ce sont des especes de tartares, qui, dès le commencement des révolutions de Perse, s'étoient emparés de Chamaki, & s'y maintenoient sous la protection du Grand-Seigneur, auquel ils s'étoient en quelque sorte soumis. Il patit donc avec une armée qui n'étoit que de vingt mille hommes: encore n'y avoit-il guères que douze mille hommes de bonnes troupes qui portoient des mailles sur lesquelles il y avoit des plaques d'a-

cier ; le reste n'étoit que des valets & des jeunes gens, qu'ils appellent *Ictim*, c'est-à-dire orphelins, qui ne servent guères qu'à ruiner le pays par où passe l'armée.

Thamas-Kan fit des marches forcées, & arriva sur les bords de la riviere de Kour, à deux journées de Chamaki, sans qu'on en fût informé. Deux mille hommes auroient suffi pour disputer le passage de la riviere, & son armée, faute d'eau & de vivres, auroit péri infailliblement dans ces plaines arides du *Moughan*. Mais cette province étoit entiérement dépourvue de troupes ; & les Leschis qui n'avoient aucun sujet de défiance, s'étoient retirés deux mois auparavant dans leurs montagnes. Les Persans voyant que personne ne s'opposoit à leur passage, traverserent tranquillement la riviere, & arriverent à Chamaki, dont les portes leur furent ouvertes : ce fut un bonheur pour cette ville, qu'il n'y eût point de troupes capables de s'opposer aux Persans ; car Thamas-Kan avoit promis aux siens, que pour peu qu'il trouvât de résistance, il leur en abandonneroit le pillage.

Il fit garder à ses troupes la plus exacte discipline ; mais les contributions qu'il exigea de la ville & de la province ne

différoient guères d'un pillage général. On les levoit avec une cruauté inouie, mettant indifféremment ſous le bâton les Chrétiens, les Turcs, les hommes & les femmes. Il y en eut pluſieurs qui expirerent ſous les coups.

Après la levée des contributions, Thamas-Kan ſe diſpoſa à aller combattre les Leſchis. Il envoya d'abord ſon Lieutenant avec ſix à ſept mille hommes, qui marcha du côté de la citadelle de bois, que *Ser-Kober*, leur chef, avoit fait bâtir à l'entrée du *Dagheſtan*, pour y faire une pareille attaque. Les Leſchis perſuadés que c'étoit Thamas-Kan en perſonne, qui venoit avec toutes ſes forces du côté de la citadelle, tournerent pareillement toutes leurs forces de ce côté-là. En même tems il vint de *Ganges* à leur ſecours, dix ou douze mille hommes des troupes du Grand-Seigneur. Le Lieutenant de Thamas Kan, ſans s'étonner du grand nombre des Ennemis, livra la bataille. A peine en fut-on venu aux mains, qu'on apprit que Thamas-Kan s'avançoit de l'autre côté. A l'inſtant les Leſchis tournerent le dos, pouſſant leurs chevaux à toute bride pour aller mettre à couvert leurs familles & leurs effets. Les troupes de Ganges

resterent seules, & combattirent encore quelque tems; mais enfin se voyant abandonnées par les Leschis, ils prirent la fuite. Il y en eut grand nombre de tués, & presque point parmi les Leschis, qui enleverent tout ce qu'ils avoient dans leurs villages les plus exposés, & se retirerent dans des montagnes très-escarpées, ou Thamas Kan ne put ni les forcer ni les suivre.

Après l'expédition du Daghestan, l'armée Persanne fut renforcée d'environ dix mille hommes, dont quatre mille avoient été levés dans cette province, & six à sept mille étoient venus la joindre de divers endroits de la Perse. Thamas-Kan marcha avec son armée vers Ganges, qu'on refusa de lui remettre, quoiqu'on la lui eût promise, de même qu'Erivan & Teflis. Il y avoit déja quelque tems que Ganges étoit assiégée, sans que le siege fût plus avancé que le premier jour. Comme cette ville est située dans une plaine, & qu'elle n'est commandée d'aucun côté, les Persans éleverent une plate-forme, pour y dresser une batterie de canon. La citadelle en est très-forte; elle a une double enceinte & un triple fossé. Il y avoit une bonne garnison, & toutes sortes de pro-

visions pour deux ou trois ans. Erivan n'étoit guères moins fortifié que Ganges. La citadelle de Teflis étoit plus foible ; mais elle avoit été fortifiée récemment, & il y étoit entré beaucoup de troupes. De plus Abdalah Pacha, Généralissime de l'armée Ottomane, s'avançoit depuis longtems avec son armée, & étoit arrivé au *Kars*, qui n'est pas éloigné de Ganges.

Thamas-Kan sentoit bien, qu'il ne lui étoit pas aisé de reprendre ces places occupées par les Turcs en présence de leur armée ; il résolut donc de livrer bataille au Général Ottoman, qui s'étoit posté à quelques lieues d'Erivan, & il le mit dans la nécessité de combattre. Il n'y avoit pas longtems que l'on en étoit aux mains, lorsqu'une terreur panique s'empara des troupes Ottomanes, & fit prendre la fuite à la plûpart, sans tirer un seul coup. Ce fut plutôt une déroute qu'un combat. Il n'y eut guères que cent hommes de tués du côté des Persans, tandis qu'on fait monter la perte des Turcs à près de trente mille hommes, parmi lesquels on met leur Général Abdalah, & quelques Officiers de marque. Les vainqueurs firent aussi quelques prisonniers, du nombre

desquels étoit le gendre du Grand-Seigneur.

Le Général Persan se vit par cette victoire maître d'un butin considérable : il ravagea tout le pays du côté de Kars & d'Erzeron, & fit quantité d'esclaves. Peu après, la garnison de Ganges que les maladies avoient extrêmement diminuée, se rendit par capitulation, & fut conduite à Kars. Erivan fut ensuite évacué & remis entre les mains de Thamas-Kan, quoique cette place fût très-forte, bien munie de toutes sortes de provisions, & qu'elle n'eût été ni assiégée ni bloquée. Avant la reddition d'Erivan, Teflis bloqué depuis longtems, fut forcé de se rendre.

On croyoit que les Turcs après la perte de cette bataille, se rallieroient, & feroient de nouveaux efforts : mais ils resterent dans l'inaction ; & Thamas-Kan de son côté, après s'être rendu maître de Ganges, de Teflis & d'Erivan, ne poussa pas plus loin ses conquêtes. On en vint même à de nouvelles propositions de paix ; & il paroît qu'on la souhaitoit de part & d'autre : le Grand-Seigneur, par le besoin qu'il pouvoit avoir de toutes ses troupes en Europe, & Thamas-Kan,

pour l'exécution du dessein qu'il méditoit depuis longtems, de mettre la Couronne de Perse sur sa tête.

Une victoire si décisive, & la cessation de toute hostilité lui parurent des circonstances favorables. Il convoqua une grande assemblée des principaux Seigneurs du Royaume; l'édit de convocation portoit que toutes personnes distinguées par leur naissance, par leurs dignités, par leur esprit & par leur savoir, eussent à se rendre au jour qu'il leur marquoit à *Mougham-Tchoels*, éloigné de quatre ou cinq journées de Tauris, où il vouloit tenir les Etats du Royaume, & leur communiquer des affaires très-importantes au bien de la Religion & de l'Empire. Il fit faire à ce dessein une tente superbe de soixante-dix toises de long, soutenue de trois rangs de colomnes : chaque rang étoit de quatorze colomnes posées à cinq toises de distance de l'une à l'autre. Elles étoient chacune de trois pieces, qui s'emboëtoient dans leurs cercles massifs de cuivre doré. Leur hauteur étoit de quinze à vingt pieds; & elles étoient surmontées chacune d'un globe de cuivre doré, d'un pied & demi de diametre. Rien ne fut négligé pour l'embellissement de cette tente.

Etoffes d'or & d'argent, crépines & broderies, tout y étoit magnifique. Le dessein qu'il eut, en tenant cette assemblée, de tout ce qu'il y avoit de gens distingués dans la Perse, étoit de prendre leurs suffrages, & de leur faire déclarer de la maniere la plus authentique, que le Royaume ne vouloit point d'autre Roi que lui.

Tout se passa selon ses desirs. Il y fut proclamé arbitre Souverain de l'autorité Royale sous le titre de *Velim Amet*, qui ne se donne qu'au Roi, & qui signifie le distributeur des graces. On dépêcha aussitôt des couriers dans tout l'Empire; la proclamation se fit à Ispahan le jour de l'Equinoxe, & dans toutes les autres villes plutôt ou plus tard, à mesure que les couriers arriverent. Cette déclaration fut signée de tout ce qu'il y avoit de considerable dans le Royaume, au nombre de plus de quinze mille; & elle fut envoyée au Grand-Seigneur par une Ambassade magnifique.

On regarda comme un acheminement à la paix cette Ambassade, & quelques autres démarches, par lesquelles Velim-Amet, paroissoit d'intelligence avec la Porte, & desiroit gagner l'amitié du

Grand-Seigneur. On peut compter parmi ces démarches, la complaisance qu'il eut d'abolir, chez les Persans, une coutume de Religion, dont les Turcs se sont toujours tenus offensés.

On sçait que les Persans & les Turcs, quoique Mahométans, forment deux sectes différentes qui ont pris naissance des premiers descendans de Mahomet. Les Turcs sont attachés à Omar, qu'ils regardent comme le légitime descendant de leur Prophete, & le dépositaire de son autorité. Les Persans déferent cet honneur à Ali, gendre de Mahomet. Ils racontent qu'Omar & Ali armerent chacun de leur côté tout l'Empire Ottoman pour soutenir leurs droits; qu'Omar fut victorieux; qu'Ali fut tué, & qu'après sa victoire, Omar fit massacrer tous les enfans d'Ali, de crainte qu'ils ne suscitassent quelque nouvelle guerre. Pour perpétuer la mémoire d'une action si tragique, les Persans en ont fait un point de Religion. Tous les jours les Moullahs du haut des tours attenantes à leurs Mosquées, ajoutent aux prieres ordinaires, des malédictions contre Omar. Tous les ans dans le mois de *Moharam*, qui est le nom du premier mois de l'année Arabique; ils font, le

dixieme de la lune, une repréſentation du maſſacre d'Ali & de ſes enfans.

La cérémonie commence dans la Moſquée, où l'on choiſit les plus habiles Moullahs, pour faire l'Oraiſon Funebre de ces pauvres Princes: tout le peuple s'y aſſemble en foule. Le Moullah monte ſur une grande eſtrade qu'on a eu ſoin de préparer, & va ſe placer ſur un fauteuil, qui eſt encore élevé de dix ou douze degrés au-deſſus de l'eſtrade, afin d'être vu de tout le peuple. Là tantôt aſſis, tantôt debout, ſelon les endroits plus ou moins pathétiques de ſon diſcours, il expoſe le plus éloquemment qu'il peut, l'indignité de ce maſſacre; & dans la diſpoſition où il trouve les eſprits, il ne lui eſt pas difficile d'émouvoir ſes auditeurs & d'exciter leur compaſſion.

Pour faire encore plus d'impreſſion ſur l'eſprit du peuple, ils font une repréſentation tragique de toutes les circonſtances de ce maſſacre, dans une proceſſion qui marche autour de la ville, & qui fait un ſpectacle aſſez curieux, quand on y aſſiſte pour la premiere fois.

On voit différens chariots, dont les uns ſont chargés de divers ſymboles; les autres portent des Princes morts ou mou-

rans. Il y en a un ſurtout qui porte un Ambaſſadeur Européan, parce que ſelon que le rapporte leur hiſtoire, un Ambaſſadeur d'Europe ſe trouvant auprès d'Omar, lui demanda la vie des jeunes Princes; & quoiqu'il ne l'obtint pas, ils ont cru devoir, par reconnoiſſance, lui donner une place dans leur proceſſion. Il eſt ordinairement vêtu d'une maniere groteſque. Il a ſur la tête un vieux chapeau, une guenille autour du col qui lui ſert de cravatte, & ſur les épaules une vieille caſaque. C'eſt ſous ce burleſque équipage, qu'ils croyent bien repréſenter un Européan. Lorſque ce comique Européan paſſe devant quelque franc, il ne manque pas de tirer ſon chapeau pour le ſaluer.

Ces différens chariots ſont ſuivis d'eſpace en eſpace, de compagnies de gens nuds juſqu'à la ceinture, qui forment une eſpece de danſe, en pouſſant des cris lamentables, en ſe frappant la poitrine, & ſe dechiquetant les bras d'où on voit ſortir le ſang; d'autres chantent des vers compoſés en faveur d'Ali.

Le ſpectacle qui touche le plus, c'eſt de voir une compagnie de jeunes enfans de ſix à ſept ans, les plus jolis qu'on puiſſe trouver, en habit noir, la tête

nue, les cheveux épars, liés & garotés ; conduits comme des prisonniers, par une espece de Sbires d'une mine affreuse, qui les intimident de tems en tems par des menaces si bien concertées, & qui paroissent si naturelles, qu'ils s'attirent les malédictions de toutes les femmes qui les voyent passer, & qui ne peuvent retenir leurs larmes, en considérant ces tristes victimes sacrifiées à la fureur d'Omar.

C'est aussi dans cette procession qu'on porte le sabre admirable d'Ali. C'est une lame d'acier, longue de trente pieds sur un demi-pied de largeur, & qui n'a d'épaisseur qu'autant qu'il en faut pour soutenir cette longueur. C'est, disent-ils, avec ce fameux sabre, qu'il fendit la lune en deux. L'homme le plus fort à bien de la peine à le porter.

Ces détails suffisent pour répandre du jour sur le démêlé de Religion qui est entre les Turcs & les Persans.

Revenons à Velim-Amet. Soit qu'il pensât comme les Turcs en matiere de Religion, soit qu'il crût que la Religion dût quelquefois céder aux raisons de politique, il fit une défense expresse de donner ces malédictions à Omar, & de faire cette représentation tragique du

Moharam. Il rendit de plus un Edit, par lequel il permettoit à tous ses sujets d'embrasser laquelle des deux sectes ils voudroient, sans qu'il fût permis de les inquiéter.

Lorsqu'il fut parvenu à la Couronne, il fit battre une monnoie nouvelle, qui ressembloit plus à la monnoie Turque qu'à la Persanne; mais il n'y fit pas mettre son nom. Comme il témoigna qu'il iroit bientôt à la capitale, on y travailla fortement à la réparation des maisons Royales, & des autres endroits publics. on s'attacha au cours surtout dont on a déja parlé. Il est divisé dans sa largeur en cinq parties. Les deux aîles étoient destinées pour le passage des gens à cheval, celle du milieu pour les gens à pied. Ces trois chemins étoient des levées bordées, & soutenues de pierres de taille, & percés dans le milieu. Les entre-deux de ces chemins étoient un parterre continué d'un bout à l'autre, & rempli de toutes sortes de fleurs. Trois grands bassins, qui reçoivent l'eau de la riviere, la distribuoient continuellement dans des canaux, qui servoient à arroser ce parterre, & à y entretenir la fraîcheur; mais depuis bien des années tout cela étoit abandonné, soit

que ceux qui étoient préposés à l'entretien des agrémens publics, trouvassent mieux leur compte à convertir les dépenses à leur avantage particulier, soit que les Princes eux-mêmes concentrés dans leur Serrail, se missent peu en peine dés plaisirs du dehors; ce cours étoit devenu seulement un lieu de passage ou de courses de chevaux. Velim-Amet, pour faire revivre les grandes idées de Schah-Abas, voulut qu'il fût rétabli dans sa premiere forme.

Reconnu pour Souverain dans toute la Perse, il méditoit encore de nouvelles entreprises, qui le portoient à terminer le guerre qu'il avoit eu jusques-là avec le Grand-Seigneur. Quoique le démêlé de ce Prince avec les Moscovites ne laissât guères douter de son peu de disposition à la paix, cependant Velim-Amet se flatta qu'elle seroit le fruit de la terreur, que son nom avoit répandu dans tout l'Empire Ottoman. Ses desseins ne furent pas moins vastes que ceux d'Alexandre, auquel il ne faisoit pas difficulté de se comparer. Etant informé que les Aghuans remuoient de nouveau, il partit pour aller faire le siege de Candahar, s'assurant de prendre la ville, de soumettre ces bar-

bares, de paſſer dans les Indes, & après les avoir conquiſes, de porter la guerre en Europe, pour y donner le dernier luſtre à la gloire de ſon nom.

Tandis qu'il aſſiegeoit Candahar, arriva un Ambaſſadeur de la Porte, nommé Hali-Pacha. Sa négociation ne fut pas longue. Car dès la premiere audiance, elle fut arrêtée par des demandes & des propoſitions ſi hautes de la part de Velim-Amet, que l'Ambaſſadeur ne pût y ſouſcrire. Il répondit qu'il ne pouvoit rien conclure ſans en donner avis à ſa Cour, pour en recevoir de nouvelles inſtructions. La diſtance des lieux ne permettant pas d'avoir ſitôt des nouvelles de la Porte, & Velim-Amet voulant toujours ſuivre ſon entrepriſe, le parti qu'il prit fut de donner un plein pouvoir à un de ſes Kans ou Gouverneurs, pour traiter avec l'Ambaſſadeur, ſelon les réponſes qui lui viendroient de Conſtantinople. Bagdat fut choiſi pour le lieu des conférences, & les deux Plénipotentiaires s'y rendirent.

Les propoſitions de Velim-Amet, étoient, 1° qu'on lui rendît Baſſora, Bagdat, Mouſſol, Diarbekir & Erzerum qu'il prétendoit avoir été de l'ancien

domaine de Perſe. 2°. qu'on lui permît d'avoir à la Mecque une Moſquée, où les pelerins Perſans puſſent faire leurs prieres ſelon leurs uſages, & y euſſent un libre exercice de leur Religion. 3°. Qu'on y établît des receveurs de la nation, qui retireroient à ſon profit tout l'argent qui ſortiroit de Perſe.

Le ſiege de Candahar dura plus longtems qu'il n'avoit cru; ce ne fut qu'apres quinze à ſeize mois qu'il s'en rendit le maître. Cette place étoit le dernier retranchement des Aghuans : elle paſſoit pour imprenable; & elle l'avoit été en effet depuis Abas le Grand à tous les Rois ſes ſucceſſeurs. Velim-Amet y trouva d'immenſes richeſſes. Car les Aghuans y avoient ramaſſé toutes les dépouilles d'Iſpahan & de la Perſe, avec tout l'or & les joyaux de la Couronne. Le chef des rebelles, frere du fameux Mahmoud, qui avoit fait la premiere entrepriſe ſur la Perſe, & ſe nommoit Huſſein-Kan, fut pris & livré entre ſes mains. La ſœur d'Huſſein étant une des femmes du conquérant, ſe jetta à ſes pieds, lui demanda la grace, & l'obtint Il offrit pareillement ſa liberté au fils de Mahmoud; mais celui-ci ne croyant pas qu'il fût prudent de

l'accepter, répondit qu'il ne pouvoit être mieux qu'auprès de ſon Prince : il fut gratifié d'une penſion. Le frere d'Azraff, qui avoit ſuccédé à Mahmoud du tems de la domination des Aghuans, ne fit pas une réponſe ſi ſage aux mêmes offres qui lui furent faites; il demanda la permiſſion de faire un pelerinage à la Mecque; & elle lui fut refuſée. La plûpart des officiers & des ſoldats Aghuans prirent parti dans les troupes Royales, & furent incorporées dans l'armée.

Après la priſe de Candahar, qui lui avoit coûté beaucoup de peines & de fatigues, Velim alla ſe délaſſer auprès de *Kaboul*, dont il fit le ſiege. C'eſt une ville aſſez conſidérable, à ſeize journées du Candahar, ſur les terres du Grand-Mogol. Après huit jours d'un ſimple blocus elle ſe rendit.

Cette nouvelle conquête jetta l'épouvante dans toute l'Inde. L'empereur Mogol lui ayant fait demander quelles étoient ſes prétentions, il répondit froidement, que ſon deſſein étoit de lui aller rendre viſite juſqu'à *Dinabat*, lieu de ſa réſidence; & que ſi cette viſite devoit lui cauſer quelques embarras, il pouvoit s'en délivrer, en lui envoyant une année de

ſes revenus. On ne ſait pas quelle fut la réponſe du Mogol; mais on ſait que Velim-Amet ſuivit ſon deſſein, & fit la conquête des Indes.

Ce Prince qui avoit pris le nom de Velim-Amet, ſe fit enſuite appeller *Schach-Nader;* Schach ou Cha, ſignifie Roi, & Nader eſt ſon propre nom; car Thamas Kouli-Kan, ou Thamas-Kan, n'étoit qu'un nom emprunté, dont l'avoit honoré Cha-Thamas, à cauſe de ſes importans ſervices.

Thamas Kouli Kan étoit d'une taille haute & bien proportionnée, d'une mine fiere, d'un vaſte génie, hardi, & brave juſqu'à la temérité. Il étoit très-ſecret dans les projets qu'il formoit, & également actif dans l'exécution. Il gouvernoit tout par lui-même, & ſavoit ſe faire obéir. Ses ordres ne ſouffroient ni repréſentations ni délais; on étoit criminel dès qu'on témoignoit la moindre répugnance à les exécuter, quelques difficiles qu'ils paruſſent. Le procès étoit bientôt fait; au moindre ſigne qu'il faiſoit, on étrangloit le coupable en ſa préſence, & on jettoit dehors le cadavre. C'étoit par une ſévérité extrême à punir les moindres contraventions, qu'il s'étoit acquis une autorité ſi abſolue.

Il ne consultoit dans la distribution des emplois ni la naissance, ni les talens, ni l'expérience; il affecta d'abaisser tous les grands de l'ancien gouvernement, & leur substitua des gens de néant. Son choix faisoit tout leur mérite; comme il les élevoit sans beaucoup d'attention, il les déposoit de même sans grande formalité. Le moindre soupçon, le moindre sujet de plainte, les faisoit descendre aussi promptement qu'ils étoient montés, & les réduisoit à leur premier état.

Nul Prince n'a gouverné la Perse d'une maniere si despotique. Rien de plus sacré que sa volonté : religion, loix, coutumes, il falloit que tout lui cédât. Rien de plus respectable aux Persans que la religion, & principalement la secte d'Ali, qui domine parmi eux ; il en proscrivit les cérémonies les plus solemnelles ; il réforma la maniere de prier. Il fit défense, sous des peines très-séveres, de prononcer anathême contre les adversaires de leur secte. Les plus zelés se contenterent d'en gémir en secret ; mais ils n'eurent garde de s'en plaindre en public. Le vin défendu par Mahomet, se vendit par ses ordres, indifféremment à tout le monde. A son exemple, les grands & les

petits ne se faisoient nul scrupule d'en boire.

Il tenoit ses troupes dans une discipline bien plus exacte, que ne font communément les orientaux. Il les faisoit avancer avec plus d'ordre, & il leur faisoit faire leurs décharges plus à propos. Pour ce qui est des villes dont il faisoit les sieges, son principal secret étoit de les bloquer, & de les prendre par la famine, soit faute d'ingénieurs, ou d'artillerie, ou de gens qui sussent la servir. Aussi les sieges qu'il formoit, étoient communément très-longs. Celui de Ganges le tint 10 mois entiers, quoique les Moscovites lui eussent fourni des bombes, de mortiers & des grenades; tout cela lui fut de peu d'usage.

Lorsqu'il alla à la conquête des Indes, il laissa son fils aîné à Maschal, & l'établit Lieutenant-Général du Royaume, lui confiant toute l'autorité Royale pendant son absence. On va voir par la lettre suivante (1) quel fut le succès de ses expéditions dans l'Empire du Grand Mogol.

---

(1) Elle est du P. Saignes, datée de Bengale, du 12 Février 1740. *Tome XXV.*

§ XVII.

Expédition de Thamas Kouli-Kan, dans l'Empire Mogol.

THAMAS KOULI-KAN, Roi de Perſe, qui fait tant de bruit dans toute l'Aſie, n'eſt point Européan, comme l'on a débité en France. J'ai ſouvent entretenu ici un vieux négociant Arménien, qui m'a aſſuré qu'il étoit Perſan d'origine; il m'a ajouté qu'il avoit connu ſa famille à Iſpahan, qui étoit illuſtre; & qu'il avoit vu lui-même ce jeune Seigneur dans cette ville, lorſqu'il commençoit à ſe ſignaler dans la guerre contre les Aghuans.

Ce guerrier, par ſa bravoure, gagna ſi bien avec le tems, la confiance des troupes, qu'il s'en rendit tout-à-fait le maître; il dompta les ſujets rebelles, il délivra enſuite ſa patrie & ſon Roi des mains des ennemis, mais il ne ſut pas mettre des bornes à ſa gloire & à ſon ambition, comme il l'auroit dû. On ſçait ce que ſont devenus tous les Princes de la maiſon Royale, & le Roi même, & comment il monta ſur le Trône, & ſe fit couronner Roi de Perſe.

Dès qu'il fut ſur le Trône, il com-

mença par réformer le luxe excessif de la Cour, & il établit quelques loix nouvelles, fort utiles à la milice & aux peuples. Il ne paroît pas qu'il soit grand zélateur du Mahométisme, quoiqu'il fasse profession de la secte d'Ali, ainsi que presque tous les Persans s'il a une estime singuliere pour les Européans, il distingue les François à cause de leur valeur & de leur politesse. Il a permis aux Missionnaires de prêcher publiquement la Religion Chrétienne dans tous ses Etats, & chacun est libre de l'embrasser sans crainte d'être inquieté.

Depuis son élévation au Trône, il ne s'occupe que de la guerre; battu à différentes fois par les Turcs, il eut sa revanche, & termina cette guerre par une paix glorieuse. Ensuite il tourna ses armes contre l'Inde, & se jetta dans ses provinces avec l'impétuosité d'un torrent qui se déborde: rien ne put l'arrêter, ni montagnes, ni déserts, ni villes, ni citadelles, ni armées: ses conquêtes furent aussi rapides que celles d'Alexandre: toujours victorieux, il arriva le 17 de la lune de Février 1739, à deux journées de Dely, capitale de l'Empire. L'armée de l'Empereur *Mahamad-Schah*, la plus brillante & la plus nom-

breuſe dont on ait jamais oui parler, l'attendoit de pied ferme. Elle étoit compoſée de quatre cens mille chevaux, de quatre cens mille mouſquetaires, de trois cens mille ſoldats armés de lances, de flêches, de ſagayes, de dix mille pieces de canons (1), de trente mille chameaux, & de deux mille éléphans armés en guerre. Cette formidable armée s'étoit campée avantageuſement, & elle avoit eu le loiſir de faire de bons retranchemens, de ſix lieues d'étendue du côté le plus foible.

Thamas Kouli-Kan, qui depuis ſon avenement au Trône, avoit pris le nom de Nader-Scha, n'avoit dans ſon armée que ſoixante mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Il ne jugea pas à propos d'attaquer un ennemi ſi ſupérieur en forces : il ſe contenta de s'emparer de quelques poſtes éloignés, au moyen deſquels il lui rompit la communication des vivres & des fourages avec la ville & la campagne. Des détachemens de quatre mille, de cinq mille hommes

(1) On voit ici que le Jéſuite Saignes fait les hommes, les chevaux & les munitions à coups de plume. Si on veut voir la vérité de cette expédition, on la trouvera dans le *Tome VIII. des Mélanges intéreſſans & curieux. page 376.*

commencerent à ſortir du camp pour aller chercher des proviſions : on tomboit ſur ces détachemens , & on les mettoit en pieces : il ne falloit pour cela que deux ou trois cens cavaliers Perſans. La cavalerie Perſanne l'emporte ſur les meilleures troupes de l'Aſie, & la réputation où étoient les cavaliers de Nader-Schah, inſpiroit de la terreur : leur ſeule figure, & leur habillement, faiſoient trembler les Mogols.

Les chevaux Perſans ſont grands : les cavaliers ſont bien faits communément, ils gardent leurs mouſtaches, ils ont pour turban, un bonnet quarré, haut d'un pied & demi couvert d'une peau de chèvre ou de tygre avec ſon poil. A ce turban eſt attachée une lame de fer courbe, longue d'un pied, avec laquelle ils parent les coups de ſabre, moyennant certains mouvemens de tête qu'ils font avec beaucoup d'adreſſe. Leur habit de couleur verte, jaune, ou rouge, eſt ample : ils portent au-deſſous une eſpece de chemiſe entr'ouverte ſur la poitrine : ils ont des petits caleçons, & des botines de cuir. Leurs armes ſont un fuſil, une hache, un ſabre, & un bouclier. Ces cavaliers avec cet attirail, qu'ils ſçavoient être redoutable à

leurs

ſeurs ennemis, marchoient à eux, ſûrs de la victoire; ils les attaquoient partout en quelque nombre qu'ils fuſſent, & ils les pourſuivoient quelquefois juſques ſous leurs batteries de canon. Dans pluſieurs de ces ſorties qui ſe firent pendant quinze jours Mahadmad-Schah, perdit plus de cinquante mille hommes.

Cependant la famine ſe mit dans ſa nombreuſe armée, on y mangeoit les chevaux & les chameaux, une petite meſure de ris étoit vendue juſqu'à dix roupies. Bientôt on ne trouva plus ni ris, ni froment, ni aucune ſorte de grains; la faim, les maladies, l'infection, firent mourir dans le camp plus de ſoixante mille hommes. Le déſordre & la diſette y augmentant chaque jour, trois cens mille ſortirent du camp à la débandade; peu échapperent aux troupes de Perſe. Le ſurlendemain Nader-Schah envoya dire à Nirzamamoulouk, Généraliſſime de l'armée Mogole, qu'il vint le trouver, & qu'il traiteroit avec lui de paix & d'accommodement.

Il faut vous faire connoître ce Général de l'armée Mogole. Nirzamamoulouk, étoit auparavant un des premiers Miniſtres de l'Empire; ſon principal emploi à

la Cour, étoit de former l'Empereur à la guerre & aux bonnes mœurs. Il auroit ſouhaité que Mahadmad Schah eût été plus docile à ſes leçons, & qu'il ſe fût moins occupé de ſes plaiſirs : il s'en expliquoit ouvertement.

Cette liberté déplut à une bande de jeunes courtiſans débauchés, aux Eunuques, & à quelques dames favorites, qui indiſpoſerent l'eſprit du Prince contre le cenſeur de ſes déſordres. On penſa à l'arrêter ſur je ne ſçais quel prétexte. Nirzamamoulouk prevint le coup. Il avoit par ſa dignité d'Amiral Omrah, le commandement d'un corps de troupes de quarante mille hommes. Il fit entendre à ſes principaux Officiers, qu'un Empereur efféminé ne méritoit pas de commander à d'auſſi braves gens qu'ils étoient ; & que pour le bien public & la propre gloire de Mahadmad-Schah, un coup d'éclat qu'il méditoit, étoit néceſſaire afin de le retirer de la profonde léthargie où le plongeoient ſes voluptés. Cet éclat, fut de ſe mettre à la tête de ſon armée, & de ſe retirer dans le Dekan, dont il étoit Souba ou Gouverneur. Envain Mahadmad-Schah, ordonna-t-il de le ſuivre & de le combattre dans ſa retraite, il ne fut point obéi.

Nirzamamoulouk retiré dans le Dekan avec ſon armée, ſe comporta toujours en ſujet fidele, il ne manqua jamais d'envoyer à l'Empereur le tribut ordinaire de ſa province; il acquit même à l'Empire de nouveaux pays, qu'il prit ſur *Sevagi*, & ſur d'autres Rajas Gentils.

Une conduite ſi ſoumiſe, & ſi peu attendue, fit oublier à la Cour qu'il avoit été rebelle. L'empereur lui rendit dans la ſuite ſa bienvaillance; lui augmenta ſes titres d'honneur, & il lui ſoumit tous les Nababs & les Soubas qui ſont dans la péninſule, depuis Surate juſqu'au cap de Comorin. Peut-être en tout cela agit-il politiquement, & ne lui donna-t-il, que ce qu'on craignoit, qu'il ne prît par force.

Nirzamamoulouk n'avoit jamais voulu retourner à la Cour, quoiqu'il y fût ſouvent invité par l'Empereur, par ſes parens, & par ſes amis. Enfin dans les fâcheuſes circonſtances où étoit l'Etat, il céda aux inſtances réitérées qui lui en furent faites. Il va donc avec ſon armée joindre celle de l'Empereur à Dely. Ce Prince lui fit l'accueil le plus favorable, & les honnêtes gens de la Cour le revirent avec joie. Sa grande expérience dans la guerre, & ſon courage éprouvé, ra-

nimerent tous les cœurs. Tel étoit le Généralissime des armées du Grand-Mogol, avec qui Nader-Schah vouloit s'aboucher & traiter de la paix.

Nirzamamoulouk, ou plutôt *Azefia*, qui est le nom sous lequel il fut connu après la révolution, dont Nader-Schah fut l'auteur; Azefia, qui connoissoit le génie de ses troupes, craignant qu'en son absence, une terreur panique ne les saisît, & qu'ils ne prissent la fuite, n'accepta pas la proposition du Roi Persan; au contraire, il exhorta Camordikan, Simolkan, & quelques autres de ses Généraux, à sortir généreusement de leurs retranchemens, & de le suivre pour combattre des ennemis, qu'il vouloit, disoit-il, mettre en poudre sous les pieds de ses chevaux. Ses Généraux lui ayant promis de le suivre partout, il alla faire part à l'Empereur de la résolution qu'il avoit prise, de livrer la bataille à l'ennemi. L'Empereur y consentit, & pendant la nuit suivante, tous les préparatifs se firent pour combattre à la pointe du jour. Mais l'Empereur qui l'avoit passée dans son Serrail, où il écouta le conseil des Eunuques, aussi lâches que lui, changea de sentiment, révoqua l'ordre qu'il avoit

donné à Azefia, & lui fit défense de hazarder la bataille.

Ce contre ordre mit au désespoir Azefia, parce qu'il voyoit périr misérablement son armée. Il prit donc le parti d'aller trouver Nader-Schah, accompagné seulement de dix Officiers. Nader-Schah, qui étoit assis, se leva à son arrivée : voyez, lui dit-il, combien je vous estime, puisque je me leve pour vous faire honneur ; je ne vous aime pas moins, asseyez-vous. Azefia, après avoir fait trois révérences, s'assit, & Nader-Schah déduisit ses griefs, & les sujets qu'il avoit de se plaindre du Mogol.

Le premier étoit que Mahadmad retenoit injustement le Trône que *Timourleng* ou *Tamerlan*, Fondateur de la Monarchie Mogole, avoit transporté autrefois de la Perse dans l'Empire, lequel avoit coûté neuf courous ou carols, neuf cens mille roupies. Il faut expliquer la valeur de cette monnoie du Mogol : un courou vaut cent laks, un lak vaut cent mille roupies, un roupie d'or vaut treize roupies, & une roupie d'argent vaut quarante-huit sols de la monnoye de France.

Le second étoit, que les Persans ayant

prêté & soudoyé dix mille hommes ; pour aider le grand pere de Mahadmad Schah, oncle de *Gehanguir*, à monter sur le Trône, l'Empire Mogol n'avoit point encore dédommagé la Perse des dépenses qu'elle avoit faites en sa faveur.

La troisieme, que l'Empereur n'avoit point secouru la Perse, comme il s'y étoit engagé, durant les dernieres guerres qu'elle avoit soutenues contre les Turcs, & où faute de ce secours, elle avoit essuyé de grandes pertes.

Le quatrieme, que l'Empereur, contre le droit des gens, avoit arrêté ses Ambassadeurs, sans daigner même répondre aux lettres qui lui avoit écrites.

Le cinquieme, que Mahadmad lui avoit donné la peine de venir de si loin, pour se faire justice par lui-même.

Azefia répondit au Roi de Perse, que ses plaintes lui paroissoient bien fondées, & qu'il en écriroit à l'Empereur, afin qu'il réparât ses fautes le plus promtement, & le mieux, qu'il seroit possible ; que du reste, ilprioit Sa Majesté de ne lui rien imputer, sur les sujets de mécontentemens qu'il avoit, puisque depuis plusieurs années il s'étoit absenté de la Cour, & qu'il n'avoit pris nulle part aux affaires

du gouvernement ; que pour le dernier article qui regardoit la peine qu'on lui avoit donnée, de faire un si long voyage, il devoit être d'autant plus porté à la leur pardonner, que lui & ses compatriotes souhaitoient avec passion de l'attirer dans leur pays, pour avoir tous ensemble l'honneur de lui baiser les pieds.

Nader-Schah se mit à rire, puis regardant fixément Azefia : vos réponses, lui dit-il, sont justes & spirituelles, elles me font plaisir : mais écoutez-moi, j'ai à vous parler plus sérieusement. Je vous ordonne d'aller dire à votre maître qu'il vienne me trouver demain, je ferai la moitié du chemin, & nous nous rencontrerons au milieu de nos deux armées : je veux bien lui accorder la paix, mais s'il est peu touché de ma générosité, je lui ferai couper la tête.

Azefia alla rendre compte à l'Empereur d'un si fier entretien, & ne pouvant pas lui inspirer ce noble courage dont il étoit animé, il l'engagea à accepter l'entrevue qui lui étoit proposée. Le Persan & le Mogol se rencontrerent le lendemain en présence des deux armées : ils s'aborderent, en s'appellant du nom de frere, à la maniere Asiatique ; ils s'embrasserent

avec beaucoup de démonſtrations d'une amitié apparente. L'Empereur qui avoit été intimidé de la menace qu'on lui avoit faite, offrit ſa Couronne à Nader-Schah. Je ſalue votre Couronne, répondit-il ; elle eſt à moi, je vous la rends. Tout ce que j'exige, c'eſt que vous reſtituiez à la Perſe ce qui lui eſt dû. Le Mogol lui promit de le ſatisfaire pleinement.

Cette parole donnée, on ne parla plus que de chóſes agréables : la converſation dura ſix heures, & Nader-Schah invita l'Empereur à un feſtin pour le lendemain. Ce feſtin fut ſomptueux, il coûta trois laks de roupies. Les deux Rois y parurent accompagnés des principaux Seigneurs de leurs Cours, & couverts d'habits d'un éclat & d'une magnificence qui éblouiſſoit. A la fin du repas on fit tirer pluſieurs feux d'artifice, une troupe de muſiciens divertit quelque tems la compagnie ; vinrent enſuite les danſeuſes, qui ſont toujours à la ſuite de la Cour, & qui firent admirer leur bonne grace, leur agilité, & leur adreſſe.

L'Empereur s'en retourna dans ſon camp fort ſatisfait. Il régala à ſon tour le Roi de Perſe, mais d'une maniere beaucoup plus ſomptueuſe. Tous les mets

étoient servis dans de la vaissaille d'or. Il termina le repas par un présent qu'il fit au Roi de Perse, de six chevaux tartares, parfaitement beaux, & de deux éléphans, dont l'un étoit chargé de bijoux, & l'autre de roupies.

Quelques jours après cette double fête, Nader-Schah fit remettre à l'Empereur Mogol, un mémoire, par lequel il lui demandoit quarante courous de roupies, soit pour les dépenses qu'il avoit faites dans la guerre contre les Turcs, soit pour celles qu'il venoit de faire, ou qu'il avoit encore à faire pour s'en retourner en Perse. Mahadmad-Schah, ne lui envoya que vingt chariots de roupies d'or, & cent chameaux chargés de roupies d'argent, ordonnant à Azefia, son Plénipotentiaire, de s'employer de toutes ses forces à faire diminuer la somme que Nader-Schah lui demandoit.

Azefia s'acquitta de sa commission avec succès: Nader-Schah reçut ce qui lui étoit envoyé, & il se contenta de douze courus de roupies, qu'on lui payeroit dans le terme de quatre ans, & de cinq courous, en joyaux qu'on lui livreroit actuellement, avec le fameux Trône de Tamerlan. Cet accord étant arrêté, Azefia

alla le présenter à l'Empereur, son maître, pour le lui faire signer. L'Empereur refusa de le faire, alléguant pour raison, qu'il étoit hors d'état de fournir une somme si considérable, qu'il renonceroit plutôt à l'Empire que d'y consentir, & que si on le pressoit d'avantage, il iroit se confiner dans un coin de sa province de Bengale, pour y vivre en dervis, le reste de ses jours.

Azefia remontra à l'Empereur qu'il ne pouvoit assez reconnoître la générosité avec laquelle Nader-Schah lui avoit rendu la Couronne; qu'il ne s'embarrassât point de la somme qu'on lui demandoit, qu'il sçavoit où la prendre; qu'il mettroit sur les Gentils un impôt, comme on avoit coutume de faire, dans les nécessités pressantes de l'Empire; & qu'au lieu de douze courous il en tireroit vingt-quatre, dont la moitié reviendroit dans le Trésor Imperial.

L'Empereur en délibera avec ses Visirs, & leur avis fut de ne point donner les douze courous. Alors, Azefia élevant la voix, Empereur, dit-il, d'un ton ferme, livrez donc la bataille avec vos Visirs. Plusieurs d'entr'eux furent de ce sentiment; mais plusieurs autres prétendirent

que les troupes affoiblies par la faim & par les miseres qu'elles avoient souffertes, étoient incapables de combattre. La délibération dégénéra ensuite, en des disputes & des altercations inutiles sans prendre aucune résolution. Cependant le tems auquel Azefia devoit rendre réponse, expiroit; il part donc brusquement, & aussitôt qu'il fut en présence du Roi de Perse, Prince, lui dit-il, je vous apporte ma tête; j'avois engagé ma parole de faire ratifier par l'Empereur, mon maître, le traité que j'avois fait en son nom, il refuse de le signer, disposez de ma vie comme il vous plaira.

Nader-Schah, plus irrité qu'on ne peut dire, fit arrêter Azefia, & défendit qu'on lui donnât à manger & à boire de toute la journée. Il dépêcha aussitôt un exprès à l'Empereur Mogol, pour lui dire, que puisqu'il n'avoit pas plus de bonne foi qu'un infidele, il se disposoit à le traiter en infidele, & qu'il alloit faire passer toute l'armée Mogole au fil de l'épée, qu'il le feroit hacher lui-même en pieces, avec ses femmes, ses enfans, & toute sa race, & réduire en cendres toute sa capitale. Il donna aussitôt ses ordres pour le combat, & fit publier à

la tête de son armée, qu'après avoir passé sur le ventre de l'ennemi, on tombât sur Dely, qu'on y mit tout à feu & à sang, qu'on n'y épargnât personne, & qu'il abandonnoit cette ville si riche à un pillage général.

Azefia apprit dans sa prison les terribles projets de vengeance qui se préparoient pour le lendemain; il en fit informer secrettement le Mogol, afin qu'il prît la généreuse résolution de combattre & de défendre sa vie & sa Couronne. Mais loin de prendre une pareille résolution, ce pauvre Prince n'en fut que plus découragé, & à l'heure même il fit préparer du poison pour lui, pour sa femme, ses enfans & toute sa famille. Cependant il fit dire à Azefia, qu'il connoissoit trop tard la faute qu'il avoit faite de ne pas suivre ses sages conseils, en le priant, qu'au cas qu'il vît encore quelque moyen de sauver son Empereur & sa patrie, il le prît, tel qu'il pût être.

Azefia envoya aussitôt supplier le Roi de Perse de lui accorder un moment d'entretien pour la derniere fois. Cette grace lui ayant été accordée, il fut conduit de sa prison dans la tente du Prince, & tout en pleurs il le conjura de suspendre

pour un jour seulement, l'effet de son juste couroux. Après quelques momens de réflexion; ma clémence, répondit Nader,Schah, vous accorde ce que vous demandez, mais à condition que l'Empereur, votre maître, vienne incessamment se remettre à mon pouvoir, ou pour le faire mourir, ou pour le laisser vivre, selon que je le jugerai à propos.

Un courier dépêché par Azefia à l'Empereur Mogol, ne l'eut pas plutôt informé de cette téponse, que sans déliberer d'avantage, il partit pour se livrer à la discrétion de Nader-Schah. Dès qu'il s'approcha de la tente, il fut si consterné de l'air fier & severe dont le Persan l'envisagea, que tremblant dans tout son corps, il ne put pas dire le moindre mot pour sa justification. Nader-Schah, sans rien dire, ordonna par un simple signe de la main, qu'on l'éloignât de sa présence, & qu'on le conduisît en un lieu où il fût gardé sûrement, ce qui fut exécuté à l'instant. Il s'empara ensuite de toute l'artillerie de l'armée ennemie, & fit couper la tête à plusieurs, tant Visirs, qu'Omrahs, Hazaris & autres Officiers qu'il avoit faits prisonniers de guerre : il ne fit distribuer des vivres dans le camp des

Mogols qu'en telle quantité, & pour autant de tems qu'il étoit néceſſaire, afin d'en faire ſortir tout l'argent qui y reſtoit. Tout s'y vendoit à un prix marqué, par les gens du Roi de Perſe, c'eſt-à-dire, extrêmement cher. Une quantité prodigieuſe d'hommes & d'animaux y périrent.

Sadatkan, Perſan de nation, Lieutenant-Général des armées du Mogol, s'étoit rendu au commencement de la guerre auprès du Roi de Perſe, pour quelque ſujet de mécontentement que lui avoit donné l'Empereur, ſon maître. Ce rebelle inſinuoit ſouvent à Nader-Schah, qu'il devoit faire crever les yeux à ſon priſonnier, & le faire enfermer entre quatre murailles; ou, ce qui ſeroit encore mieux, lui faire trancher la tête, monter ſur ſon Trône, & unir la Couronne de l'Empire Mogol à celle de Perſe.

Nader-Schah, fit ſemblant de ne pas comprendre ce qui lui étoit inſinué par ce courtiſan vindicatif, il s'étoit fait un autre ſyſtême qu'il ſuivit. Il laiſſa ſes ennemis bloqués dans leurs retranchemens par une partie de ſes troupes, en leur faiſant fournir les vivres purement néceſſaires: puis avec l'élite de ſon armée, il

s'avança vers Dely, où il fit son entrée triomphante, le septieme de la lune de Mars. Mahadmad-Schah, dépouillé de tous les ornemens de la dignité Impériale, étoit à la suite du vainqueur, après quoi il fut renfermé dans la tour sous bonne garde.

Nader-Schah prit son logement dans le Palais Impérial : il monta sur le Trône des Mogols, & s'y fit couronner Empereur aux acclamations de son armée & des peuples, qui changeoient volontiers de maître. Il fit battre monnoie à son coin, & y commanda en Souverain tout le tems qu'il y demeura. Le poids de ces nouvelles roupies frappées au coin de Nader-Schah, étoient de vingt grains plus fortes que celles du Mogol. Telle étoit la légende qu'on y avoit gravée : *Il est né pour être le Roi du monde : Le Roi des Rois :* Qui est-ce ? *Nader-Schah.*

Le lendemain de son entrée dans Dely, Nader-Schah partagea l'armée qui l'avoit suivi en deux corps : l'un resta dans la place & dans la citadelle, l'autre au dehors tenoit la campagne, & gardoit les portes de la ville, de façon que personne ne pouvoit y entrer, ni en sortir, que par son ordre. Les vivres & les fourages

n'y abondoient que pour ses troupes ; on vendoit les vivres aux habitans, comme dans le camp, c'est-à-dire à un prix excessif, & il n'y avoit point d'injustice que les troupes Persannes ne commissent impunément.

Nader-Schah, informé de la licence de ses soldats, tâcha d'y remédier par la défense qu'il fit à tout cavalier, & à tout fantassin, de garder & d'avoir plus de cent roupies d'argent, sous peine d'avoir le ventre ouvert, ce qui s'exécutoit irrémissiblement, tandis que lui-même s'approprioit toutes les richesses du Palais Presque tous les meubles destinés à l'usage de l'Empereur, étoient d'or, d'argent, ou de vermeil. Vaisselles, tables, lits, canapés, palanquins, parasols, lustres, garde-bétel, gourgouris à fumer, cassettes, &c.

La grande salle, nommée la salle Royale, étoit revêtue de haut en bas de lames d'or & d'argent, finement travaillées ; le plat-fonds brilloit par les diamans qu'on y avoit enchassés. C'est dans cette salle qu'on voit le Trône Impérial : il avoit douze colonnes d'or massif qui fermoient les trois côtés : ces colonnes étoient garnies de perles & de pierres pré-

cieuses; le dais du Trône, étoit surtout digne d'attention : il représentoit la figure d'un Paon. Depuis que les Empereurs Mogols sont Mahometans, ils ont choisi cet oiseau pour leur armoirie. Ce paon étendant sa queue & ses aîles, couvre le Trône de son ombre. L'industrie avec laquelle on avoit placé & menagé les diamans, les rubis, les émeraudes & toutes sortes de pierreries qui le formoient représentoit au naturel les diverses couleurs de cet oiseau, & l'on peut dire que cet ouvrage étoit une merveille de l'Univers. Aussi est-il vrai de dire, que pendant plusieurs siecles, tous les Empereurs qui ont précédé celui-ci, se sont piqués à l'envi, d'embellir & d'enrichir ce dais & ce Trône. Les pierreries qu'on en arracha, montoient à la valeur de cent cinquante courous de roupies, en y joignant les bijoux que l'Impératrice, les Princesses, les Dames du Serrail furent priées de céder à Nader-Schah. Cette priere étoit un ordre auquel elles n'auroient pas osé manquer. Leurs perles seules, furent estimées vingt courous, & l'on trouva dans leurs appartemens jusqu'à dix courous, tant en or, qu'en argent monnoyé.

Nader-Schah voyoit avec plaisir grossir

ses trésors, tout paroissoit tranquille; lorsqu'un accident funeste vint troubler sa joie. Il avoit fait prisonnier de guerre, comme je l'ai dit, tous les Généraux de l'armée Mogole. Quatre d'entr'eux étoient gardés dans un hôtel par vingt cavaliers Persans. Ces quatre Officiers firent un jour la débauche, & nonobstant la loi qui leur défendoit l'usage du vin, ils s'enivrerent. Aidés de leurs domestiques, qu'on leur avoit laissés en trop grand nombre; ils forcerent leurs gardes & les tuerent. Aussitôt ils se répandirent dans les rues, criant de tous côtés, victoire, victoire, Mahadmad Schah a tué Nader-Schah d'un coup de cataris, (c'est une sorte de poignard des Indes).

A ce bruit, qui couroit toute la ville, la populace prit les armes, & fondit de toutes parts sur les troupes Persannes: cinq ou six mille Persans furent tués dans cette émeute, qui dura quatre heures. Elle auroit duré bien plus longtems, si Nader-Schah, de la forteresse où il étoit, n'eût fait sur la ville un feu continuel de canon, depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, que les hostilités cesserent.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Nader-Schah, moins touché du faux

bruit de sa mort que de la perte de ses soldats, fit battre la générale. Toutes ses troupes se trouverent à l'instant sous les armes, & en bataille dans les grands Bazards. Nader-Schah parcourut tous ces Bazards le cimterre nud à la main : il assigna aux différens corps, autant de différens quartiers de la ville à ravager. » Allez, camarades, leur dit il, allez, pillez, tuez, saccagez, brulez tout, traitons les lâches & perfides Mogols » comme ils le méritent. »

Chaque Commandant partit avec sa troupe pour le quartier qui lui étoit marqué. Nader-Schah alla avec la sienne dans le champ de *Nichok*, qui est le plus beau & le plus riche quartier de la ville; il entra dans la Mosquée de *Roxerdoullak*, qui est sur une petite éminence, d'où il pouvoit promener ses regards partout; s'y étant assis, il donna ordre qu'on mît le feu aux quatre coins du quartier, & qu'on fit main basse sur tous, sans distinction de qualité, d'âge, ni de sexe. Ses ordres furent exécutés à la lettre, & en même tems dans tous les quartiers, on pilloit, on violoit, & on massacroit impitoyablement tout ce qui se présentoit; ceux qui par la fuite échapperent aux

flammes, expirerent par le fer; on n'entendoit que cris & que hurlemens lamentables d'hommes, de femmes & d'enfans; il n'y a pas d'excès, de violence, de cruautés, & d'abominations qui n'ayent été commis, non-seulement par les troupes Persannes, mais par la quantité de canaille qui cherchoit à avoir part au pillage.

Azefia, par une faveur spéciale, n'avoit point été compris dans le nombre des prisonniers de guerre; il sortit de son palais, & après bien des dangers qu'il courut dans cet affreux tumulte, il arrive au camp de Nichok. Là, sans turban, ses vêtemens déchirés, il se jette aux pieds de Nader-Schah. Ce Prince le releva, & lui fit présenter dans un bassin d'or des confitures qu'il mangeoit à ce moment.

Azefia, dont le cœur étoit pénétré de douleur, le remercia sans vouloir y toucher. « Hélas! Prince, lui dit-il, comment pourrois-je goûter ces douceurs » que vous m'offrez, tandis que je vois » couler à grands flots le sang de mes » concitoyens? Faites-moi plutôt mourir avec eux. Des millions de misérables » que vous faites égorger, ne sont pas

» plus coupables que moi : ne craignez-
» vous pas que Dieu ne faſſe crouler ſur
» vous cette Moſquée, & ne vous écraſe ?
» Y a-t-il de la juſtice dans votre-ven-
» geance ? Faut-il que pour la faute de
» quelques particuliers, toute une ville
» innocente ſoit miſe à feu & à ſang ?
» Donnez moi le ſoin de rechercher les
» coupables, je les ferai mourir par les
» plus cruels ſupplices ; mais avant tou-
» tes choſes, ordonnez qu'on mette fin
» au pillage & au maſſacre. »

Nader-Schah, qui avoit conçu une haute eſtime pour Azefia, ne s'offenſa point de ſon diſcours qui pouvoit être trop fort : il dépêcha des Officiers pour faire ceſſer le pillage & le maſſacre, qui malgré ſes ordres continua peu à peu, juſqu'à neuf heures du ſoir, & qui ne ceſſa que lorſque le grand Prévôt de l'armée, avec la tymbale royale, parcourut les quartiers, tuant ou faiſant tuer par ſes gardes, ceux qui exerçoient encore quelques hoſtilités. Les trois quarts de Dely furent renverſés ou ruinés, le feu y dura huit jours ſans qu'il fut poſſible de l'éteindre. Les hôtels des Princes & des Seigneurs furent ſurtout l'objet de la fureur & de l'avarice des ſoldats. On compte

qu'il périt un million d'ames dans cette capitale.

A cette désolation en succéda un autre. On força ceux qui avoient échappés à l'incendie & au massacre, de porter tout ce qu'ils avoient d'argent ou de bijoux à la citadelle. Ceux qu'on soupçonnoit de les tenir caché, on les étendoit sur une espece de croix de saint André, & après les y avoir attachés, on les frappoit si cruellement, qu'il leur falloit, ou expirer dans les tourmens, ou livrer tout ce qui leur restoit d'or ou d'argent. Azefia fut chargé de cette recherche, qui se faisoit des biens de tous les Officiers de l'Empereur, depuis le Visir jusqu'au fantassin, & de tout ce que possédoient les joualiers, les banians de la Cour, de la ville,& de l'armée. Triste commission pour Azefia, qui fut forcé d'obéir pour éviter de plus grands maux. Plusieurs de ces banians qui étoient très-riches, se voyant tout-à-coup à la mendicité, s'empoisonnerent de désespoir.

On apportoit à toutes les heures du jour & de la nuit, des richesses immenses dans la citadelle, ou chez Azefia. Elles y étoient amoncelées, & formoient comme autant de montagnes : là, s'élevoit

une montagne de roupies d'or, ici une ſeconde de roupies d'argent, ailleurs une troiſieme de vaſes & de vaiſſelles d'or & d'argent, puis une quatrieme de tapis de ſoie, d'étoffes d'or & d'argent, & d'autres pieces rares & précieuſes. Les mêmes amas ſe trouvoient dans une cour du Palais d'Azefia.

Cent ouvriers pendant quinze jours furent occupés à faire fondre & réduire en lingots l'or & l'argent qui n'étoient pas monnoyés, afin que le tranſport fut plus facile. Deux lingots percés par le milieu, & attachés enſemble avec une groſſe corde, faiſoient la charge d'un chameau; on remplit cinq mille coffres de roupies d'or, & huit mille de roupies d'argent. On voyoit auſſi une quantité inconcevable d'autres coffres remplis de diamans, de perles & d'autres bijoux. C'eſt ce qui paroîtra incroyable aux Européans, qui n'ont qu'une connoiſſance ſuperficielle de l'Empire Mogol. Mais ceux qui y ont vecu longtems, ou qui y ont voyagé, particulierement ſur la côte de la pêcherie, & dans le Royaume de Golconde, ſçavent quelle quantité de perles & de diamans on tranſporte chaque année à la Cour. On peut juger des

richesses de cet Empire, par le tribut annuel que la province de Bengale envoye tous les ans à l'Empereur. Ce sont quatre cens bœufs chargés de roupies d'or & d'argent : or, il y a trente-deux provinces dans l'Empire, dont quelques-unes sont aussi étendues que la France.

Les Gouverneurs de ces grandes provinces vivent si splendidement, qu'en bien des choses ils surpassent la magnificence ordinaire, de nos Rois en Europe. Ils ne paroissent jamais en public, qu'avec une pompe qui impose, soit par le grand nombre d'officiers richemens vêtus, dont ils sont environnés, soit par le nombre de leurs éléphans, de leurs chameaux, de leur cavalerie, & de leur infanterie qui font leur cortége. Le Gouverneur de *Morzulabad*, dans le tems que j'étois dans cette capitale de la province, entretenoit soixante éléphans, & avoit à sa solde sept mille hommes de cavalerie, & quatre mille d'infanterie, toujours campés aux portes de la ville, sur le bord du Gange.

La grandeur & la puissance de l'Empereur Mogol, se trouve en quelque sorte ramassée dans Dely. Plusieurs Rois Gentils & tributaires de l'Empire, y font leur

leur séjour, & y sont les premiers Ministres de l'Empereur. Ils ont en leur disposition, & entretiennent à leurs frais, jusqu'à vingt & trente mille hommes. Ce qui les rend trop indépendans, & même redoutables quand ils s'unissent. Les Princes du Sang ne peuvent point s'absenter de la Cour : ils tirent leurs revenus des fiefs que l'Empereur leur donne, à condition qu'ils auront sur pied un certain nombre de troupes. Les Visirs, les Omrahs, ont les mêmes sortes de revenus, & doivent en faire le même usage; mais ils en consument la meilleure partie en fêtes, en chevaux, & en domestiques. Dely, est une ville, sans comparaison, plus magnifique pour les équipages, plus vaste pour l'étendue, & plus peuplée que nos plus grandes villes de l'Europe. Il sortira de Dely, pour la guerre, cent mille hommes sans qu'on s'en apperçoive. Elle est située sur le *Gemma*, dans une vaste campagne très-fertile, & elle est devenue capitale de l'Empire depuis que *Cha-Gehan* abandonna Agra.

Notre compagnie avoit à Dely deux Eglises, qui ont été brûlées dans cet incendie. Elles avoient été bâties par les libéralités de l'Empereur Gehanguir. Ce

Prince, & son successeur, étoient fort affectionnés à la Religion Chrétienne, laquelle sous leurs regnes fit des progrès considérables. On conçut alors les plus belles espérances pour l'avenir; mais ces espérances se sont évanouies avec la puissance Portugaise dans l'Inde. Deux Jésuites Portugais qui demeuroient à Dely, ont été assez heureux pour échapper au carnage; ils y cultivoient quelques restes de Chrétiens, au nombre de sept cens. Les hommes en état de porter les armes étoient tous au service de l'Empereur, la plûpart ont été tués; l'hôtel d'une dame Chrétienne, célebre par sa pieté, & fort estimée de l'Empereur & de la Cour, a eu le même sort que nos Eglises.

Le dernier trait de sévérité qu'exerça le Roi de Perse à Dely, fut de faire étrangler publiquement les quatre Omrahs, auteurs de la sédition qu'Azefia avoit découverte, & qu'il avoit fait conduire la corde au col devant le Prince, quoiqu'ils fussent ses parens, sans vouloir même demander grace pour eux, les en jugeant indignes.

Nader-Schah, n'ayant plus rien à faire dans l'Indoustan, songea à s'en retourner dans ses Etats. Il regla tout avant son dé-

part, & déclara à Mahadmad-Schah, à quelles conditions il le rétablissoit sur le Trône : sçavoir :

1°. Que les provinces de Cachemir, de Caboul, de Moultan, & quelques pays, jusqu'à la riviere d'Atak, seront désormais du Domaine des Rois de Perse.

2°. Que Mahadmad-Schah payera chaque année à la Perse, durant sa vie, trois courous de roupies.

3°. Qu'il n'aura que le titre & les honneurs de l'Empereur, & qu'Azefia gouvernera l'Empire.

4°. Qu'en cas de guerre, l'Empire Mogol prêtera du secours au Roi de Perse contre ses ennemis, & qu'à son tour la Perse en usera de même envers l'Empire Mogol.

5°. Qu'il ne sera fourni à Mahadmad-Schah qu'un lak de roupie pour sa dépense annuelle.

6°. Qu'il n'aura auprès de sa personne que les Officiers qui lui seront accordés.

Le Prince Mogol ayant agréé ces conditions, & remercié Nader-Schah de ses bontés, la Couronne lui fut rendue, & il remonta sur le Trône. Il avoit demandé auparavant deux choses au Roi de Perse :

sçavoir, que Nader-Schah approuvât la cession qu'il vouloit faire à son fils, des honneurs de l'Empire & de la Couronne: ou que du moins, le Prince, son fils, eut le gouvernement de l'Empire à la place d'Azefia : l'une & l'autre demande fut rejettée.

Azefia gouverne l'Empire Mogol avec un conseil de vingt-neuf Omrahs, tous choisis par Nader-Schah. Les peuples paroissent satisfaits de ce nouveau gouvernement; ils n'ont jamais assez estimé & aimé leur Empereur, pour donner lieu de craindre, qu'il arrive aucune révolution en sa faveur. On espere que dans quelques années de ce sage gouvernement, Dely deviendra aussi riche & aussi peuplée qu'elle a été. Il s'y est fait déja des fêtes & des réjouissances extraordinaires à l'occasion du mariage d'un des enfans de Nader-Schah. Ce jeune Prince Persan a épousé une Princesse du Sang Impérial. Le Roi, son pere, lui a fait présent, pour la dépense de son mariage, de quarante laks de roupies, & a donné quantité d'ornemens à la Princesse Mogole.

Nader-Schah chargé des dépouilles de l'Empire Mogol, sortit enfin de Dely vers le commencement de Juin, avec son

armée. On fait monter la valeur de ce qu'il emporte, à trois cens courous de roupies. Il faut obſerver que chaque courou vaut vingt-quatre millions de notre monnoie. On doit être d'autant moins ſurpris de tant de richeſſes que les manufactures & les denrées de l'Indouſtan y attirent, chaque année, une grande partie de l'argent de l'Aſie & de l'Europe, dont il ne ſort plus lorſqu'il y eſt une fois entré. Les Marattes, nation accoutumée au pillage, avoient une grande envie d'enlever un ſi grand butin ; ils ont rôdé quelques jours autour de ſon armée, mais ils n'ont jamais oſé l'attaquer. Sa marche ſe faiſoit avec un ordre admirable ; outre que ſon armée avoit été fortifiée récemment de dix mille cavaliers envoyés par ſon fils aîné, ce Prince, auſſi brave que ſon pere, commandoit une armée de cinquante mille hommes, qui étoit toujours à quatre-vingt lieues de diſtance. Il avoit auſſi diviſé ſes troupes en deux corps d'armée pour avoir plus aiſément des vivres, pour éviter l'embarras d'une trop grande multitude, pour tenir en reſpect le pays conquis qu'il laiſſoit derriere lui, pour ſuppléer aux pertes qu'il faiſoit en divers combats, & pour s'aſſurer une retraite en

cas d'un échec ou d'une déroute. Les deux armées toujours également distantes l'une de l'autre, ont repassé en Perse.

Nader-Schah, avant que de quitter le Candahar, y a fait bâtir en deux endroits deux bonnes forteresses, pour empêcher les Mogols de venir l'inquiéter en Perse, & pour avoir la facilité de retourner chez eux quand la fantaisie lui en prendra. Il fut reçu à Ispahan de la noblesse & de tous les Etats du Royaume, avec les démonstrations de la plus grande joie.

Le vingt-huitieme volume des Lettres Edifiantes, nous donne des nouvelles plus récentes de la Perse, dans les termes suivans (1).

Depuis vingt ans, c'est-à-dire depuis qu'est monté sur le Trône Thamas-Kan, ou Thamas Kouli-Kan, ou Nader-Schah, car il avoit tous ces noms; toutes sortes de calamités ont commencé à fondre sur ce pays. Une infinité de personnes sont mortes de faim, ou sous les coups; plusieurs ont pris la fuite, & Ispahan, où l'on comptoit, comme tout le monde, sait près de deux millions d'ames, est ré-

(1) Lettre du Pere Grimod, d'Ispahan, le 20 Août 1750, page 216.

duit à vingt ou trente mille tout au plus.

Mais les miseres passées ne sont rien, en comparaison de celles dont je suis aujourd'hui le témoin oculaire, dit le Pere Grimod, dans une lettre du 20 Août 1750.

Les Persans ne sont plus ; des peuples appellés *Cords*, accoutumés aux vols & aux rapines dès leur enfance, se sont emparés du Gouvernement de Perse, & sont presque partout les maîtres ; les Persans ne gardoient plus ni Justice, ni loix ; mais les Cords sont encore plus méchans qu'eux. Leur chef, nommé *Alimerdon-Kan*, s'est emparé d'Ispahan après trois jours de siege. Ce fut le premier de Juin de cette année ; relisez dans les histoires les descriptions les plus vives & les plus énergiques de pillage & de saccagement de villes, & vous y trouverez tout au plus la moitié des cruautés qui se sont exercées dans ce jour malheureux, où ce chef de brigands entra dans cette capitale.

La vue seule de cette ville infortunée, est capable d'arracher des larmes aux cœurs les plus durs. On y voit que ruines sur ruines ; on y fait deux ou trois lieues sans trouver une seule maison habitée. Je

dis deux ou trois lieues, parce que l'étendue d'Iſpahan eſt immenſe. Sans compter les faux bourgs ou villages qui lui ſont contigus, il y a ſept à huit lieues de circuit, & il en aura au moins vingt ſi vous comptez ſes fauxbourgs ; *Julpha*, par exemple, eſt lui ſeul auſſi grand & même plus grand que Lyon.

Le fauxbourg où ſont reſtés tous les Chrétiens, fut épargné dans le déſaſtre général, & n'a point été comme le reſte de la ville, abandonné au pillage; mais à cela près, il a peu gagné au prétendu ménagement. Le vainqueur barbare en a exigé des contributions ſi exhorbitantes, & avec tant de férocité, qu'à cet égard il auroit preſque mieux valu qu'il l'eût livré au pillage; alors les habitans auroient ſouſtrait à l'avidité du ſoldat une infinité de choſes précieuſes, & ils l'auroient fait avec d'autant plus de facilité, qu'il n'y a pas une maiſon où il n'y ait des caches ſouterraines. C'eſt une précaution ſinguliere que l'on prend ici en bâtiſſant les maiſons, & qui eſt à dire vrai, plus nuiſible qu'utile; car dès qu'on exige de l'argent, ſoit par impôt, ou pour quelque autre raiſon que ce ſoit, ceux à qui on en demande, ont beau dire qu'ils n'en ont

pas, on les charge de coups de bâtons, & on les contraint, ou de déterrer ce qu'ils auroient caché, ou d'emprunter ce qu'ils n'ont pas, & quand ils ont donné ce qu'on vouloit, on recommence encore à les frapper.

Nous n'avons pas été à l'abri de ces cruautés, *dit le Missionnaire avec une humble résignation, & si elles ne sont pas encore tombées sur moi, c'est que je n'ai pas mérité du Ciel une pareille grace.* Il y a deux ou trois mois, que les gens du quartier où nous demeurons, ayant appris qu'il y avoit un nouvel impôt, s'enfuirent tous, & nous laisserent exposés aux soldats qu'on avoit envoyés.

Il ne faut pas être surpris de la frayeur du peuple en pareilles circonstances, elle n'est que trop raisonnable. Il sçait les ordres étranges que reçoivent ces soldats quand on leur donne la commission d'aller chercher des sommes d'argent. Prens telle somme, dit-on à chacun d'eux, *dans tel endroit; si tu ne trouves personne prens chez le voisin, si le voisin n'y est pas, tire des pierres même, la somme commandée, mais ne reviens pas sans l'apporter, autrement c'est fait de toi.* Notre Missionnaire raconte ensuite comment

les soldats étant parvenus à leur maison, le supérieur fut maltraité, & comme on donna aux brigands toute l'argenterie de l'église. Tel est, conclut-il, l'état actuel de la Perse; tous les jours nous entendons dire, on a fait battre celui là jusqu'à la mort; cet autre a été poignardé. Depuis la mort de Nader-Schah (1), il y a eu cinq Rois; trois ont été massacrés, le quatrieme aveuglé, le cinquieme a été proclamé depuis peu. C'est un enfant, il passe sa vie dans son haram avec sa mere, ses sœurs & ses femmes, & ne se mêle de rien. Il n'a été fait Roi, dit-on, que pour la montre, & pour donner occasion à ceux qui l'obsedent, de tirer des sommes considérables des villes éloignées d'Ispahan.

Les grands ici, sont versés dans toutes sortes de fourberies; ils envoyent un courier à dix ou 12 lieues; là il se tient caché quelque tems, & fait ensuite semblant d'arriver d'une province éloignée. Il rapporte que le pays est révolté, en conséquence, sous prétexte de lever des troupes, on leve réellement de l'argent,

(1) Il fut massacré à Tauris en 1748.

& on exige des contributions énormes : après cette ſcene on en joue un autre, qui ſe dénoue encore par quelque levée d'argent.

§ XX.

Cérémonial uſité à la réception des Ambaſſadeurs en Perſe., & lorſque le Souverain ſort de ſon Palais.

POUR achever de recueillir tout ce que concerne la Perſe, & pour terminer cet article d'une maniere amuſante, nous allons donner ici un précis des uſages de cette Cour, relativement à la réception qu'elle fait aux Ambaſſadeurs qu'on y envoye, & rapporter des coutumes particulieres au Roi, & à ſes ſujets, chaque fois qu'il ſort de ſon Palais.

Il eſt peu de Souverains en Europe, dit notre Miſſionnaire anonyme, qui reçoivent autant d'Ambaſſadeurs qu'en reçoit le Roi de Perſe, non-ſeulement de la part des Princes Mahométans, mais des Etats & des Monarques Chrétiens. Il eſt vrai qu'aucun Ambaſſadeur ordinaire ne réſide à la Cour d'Iſpahan tous les Ambaſſadeurs ſont extraordinaires, & après avoir traité pendant quelques mois

des affaires dont ils sont chargés par leurs maîtres, reçoivent leur audience de congé, & retournent leur en rendre compte.

Ce n'est pas que tous ces Princes ayent des intérêts particuliers à démêler avec les Rois de Perse. En général le sujet des ambassades qu'ils font faire, roule d'ordinaire sur le commerce, & sur la protection qu'ils demandent au Roi pour les Missionnaires établis dans ses Etats; & l'on peut dire que ces ambassades sont le plus ferme appui de la Religion dans le Royaume de Perse. Les Missionnaires y sont considérés comme chers aux Princes Chrétiens qui les recommandent: les Grands mêmes, & les plus distingués de la Cour, les appellent *Conaks*, c'est-à-dire les Hôtes du Roi; ils sont francs, exempts de contributions, & leurs maisons sont regardées comme des aziles, au centre même du mahométisme.

Pendant un séjour de près de quatorze ans que notre Missionnaire a fait, partie à Ispahan, partie à Julfa, fauxbourg de cette capitale, il y a vu des Ambassadeurs de presque toutes les nations & des Princes de l'Europe, du Pape, de l'Empereur, du Czar de Moscovie, des Rois

de France, de Suede, de Portugal, de Pologne, des Républiques de Hollande, de Venise, & du Grand-Maître de Malte.

On ne fait pas même attention en Perse, si ces Ambassadeurs sont laïques ou ecclésiastiques, simples prêtres ou religieux, nobles ou roturiers; dès qu'ils sont revêtus du caractere d'Ambassadeurs, ils sont considérés, plus ou moins cependant, à proportion, de la grandeur du Maître qui les envoye. Il suffit même, pour avoir en Perse les honneurs d'Ambassadeurs, d'être chargé d'une lettre d'un Souverain au Roi, ne fût-ce qu'une lettre de recommendation; mais toujours accompagnée de presens à Sa Majesté.

Le Kan, ou le Gouverneur de la premiere ville frontiere où l'Ambassadeur arrive, après s'être bien instruit de la vérité de son ambassade, le loge, & le défraie avec tout son train, & lui assigne pour chaque jour, le *tayn*, c'est-à-dire une somme plus ou moins considérable, selon le nombre des personnes qu'il a à sa suite, & la quantité de chevaux & de chameaux qu'il lui faut, pour le transport de ses balots: le tayn lui est payé tout le tems que dure son ambassade, jusqu'à

ce qu'il soit sorti des terres du Royaume. On ne parle pas ici de la supercherie que font certains de ces Ambassadeurs, qui prennent ce qu'on appelle *des passe-volans*, pour faire grossir le tayn, & qui les congédient quand il est une fois fixé.

Le Gouverneur doit donner encore à l'Ambassadeur un *Meimandar*, c'est à dire un Fourier qui aille lui marquer les logis sur sa route, & qui leve en chaque endroit le tayn pour le délivrer à l'Ambassadeur. & lui même est obligé de le visiter souvent pour prendre ses ordres, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la Cour; il y envoye par avance le mémoire qu'il a fait des présens que l'Ambassadeur doit offrir au Roi.

Lorsqu'il est arrivé au fauxbourg d'Ispahan, où il séjourne quelques jours pour se préparer à son entrée, le *Meimandar-Bachi*, c'est-à dire le chef des Meimandars, où l'Introducteur des Ambassadeurs vient le voir, & taxe suivant des experts, les présens destinés pour le Roi. Il y auroit de la mauvaise foi de gagner les experts pour les induire à faire une estimation des présens au-delà de ce qu'ils valent; le Voyageur fut cependant un jour témoin de cette fraude, & vit un

Ambaſſadeur qui entr'autres préſens, avoit apporté plus de deux cens montres, qui ne lui avoient coûté que dix écus chacune, & qui lui furent eſtimées ſoixante : ce qui peut tenter un Ambaſſadeur de faire eſtimer ainſi ſes préſens au-delà de leur valeur, c'eſt que le Roi de Perſe proportionne les préſens qu'il donne, à ceux qu'il reçoit; & d'ailleurs ce qu'il rend, partie en argent, partie en riches marchandiſes du pays, eſt toujours plus conſidérable que ce qu'il a reçu.

L'Ambaſſadeur enfin, après ſon audience de congé, eſt reconduit par un Meimandar, avec les mêmes honneurs qu'on lui a fait à ſon arrivée; & comme on l'a déja dit, on lui continue le même tayn juſqu'à ce qu'il ſoit ſorti du Royaume.

Il eſt d'uſage que les Rois de Perſe faſſent venir devant eux, les filles Arméniennes les mieux faites, le jour de Noel que l'égliſe Arménienne célebre, ſelon le vieux ſtyle, le ſix Janvier; quelquefois le Roi les ayant vues, les renvoye à leurs meres, dont elles ſont d'ordinaire accompagnées dans cette triſte cérémonie; d'autres fois il en retient quelques unes qu'il fait élever dans ſon Sérail parmi ſes

concubines, où elles ont bientôt oublié le peu de teinture qu'elles avoient du Christianisme, pour se faire Mahométannes. Il arrive assez souvent qu'après les avoir gardées quelques années, il les donne en mariage à des Mahométans, d'où vient la ruine des familles Arméniennes; car par la loi la plus tyrannique, le garçon ou la fille Arménienne qui a embrassé le mahométisme, après la mort du pere, ou de la mere, hérite universellement de tous les biens de la famille. Voici une autre coutume, qui n'est ni moins bizarre, ni moins inouie; je l'ai vu pratiquer, dit le Missionnaire, le 13 d'Avril 1690.

Le 12, on publia au son du tambour dans Ispahan & dans Julfa, que le lendemain il y auroit *courouk*, ou défense, c'est à-dire, que ce jour-là, le Roi, accompagné d'un certain nombre de Sultannes, sortoit de son Palais d'Ispahan, pour aller passer avec elles quelques jours à la campagne: comme alors elles ont le visage découvert, contre l'usage des femmes du pays, qu'elles sont superbement vêtues & que le brillant de l'or & des pierreries, rehausse encore l'éclat de leur beauté, le Roi ne veut point qu'elles

ſoient vues, & moins encore qu'elles voyent ni hommes, ni garçons; c'eſt pour cela qu'au jour de courouk il y a défenſe ſous peine de la vie, à tout homme, ou vieux ou jeune, de ſe trouver dans les chemins, dans les rues, ſur les portes, & ſur les terraſſes de leur maiſons, ou dans quelques endroits que ce ſoit, d'où ils puiſſent appercevoir les Sultannes, ou être apperçus d'elles : on les oblige même à ſortir de leur maiſons, & des quartiers par où le Roi doit paſſer, au moins une demi-lieue à la ronde. Le courouk, ou défenſe, s'étend de la ville aux villages, aux environs deſquels le Roi doit paſſer. Lorſqu'il eſt arrivé avec les Sultanes au lieu où il vouloit aller, le courouk ceſſe; mais il recommence dès que le Roi ſort de cet endroit, & il continue juſqu'à ce qu'il ſoit rentré dans ſon Palais. La précaution des Rois de Perſe pour que leurs femmes ne voient perſonne, & ne ſoient pas vues, va ſi loin dans cette occaſion, que les Eunuques blancs, eux-mêmes, ſont ſujets au courouk comme les autres; il n'y a que les noirs à qui la garde de l'intérieur du Sérail eſt confiée, qui ayent permiſſion d'accompagner le Roi, & les Sultanes : auſſi ſont-ils ſi laids

& si hideux, qu'on peut les voir sans aucun danger, & qu'ils sont plus pro pres à faire horreur qu'à causer le moindre desir. Il y a à la vérité quelques hommes qui se hazardent, malgré la défense de rester dans leurs maisons, mais ils doivent bien se donner de garde de les ouvrir, quand même on y heurteroit, encore courent-ils grand risque; car au moindre soupçon qu'en auroient les Eunuques qui font la ronde, ils briseroient les portes de la maison; & s'ils y trouvoient un homme, il faudroit de trois choses l'une : ou qu'il perdît la vie, ou qu'il se fît Mahometan, s'il ne l'étoit pas, ou que pour une bonne somme d'argent il fermât la bouche à l'Eunuque qui l'auroit découvert.

On raconte à ce sujet un trait assez plaisant du Roi Cha-Abas le Grand. Un jour de courouk, ce Monarque étant sorti d'Ispahan accompagné des Sultanes, vit de loin un paysan qui travailloit à son champ, assez près du chemin par où il devoit passer; le bon-homme qui n'avoit pas sçu qu'il y eût courouk, au bruit de l'équipage, jette les yeux sur le chemin, & voit un grand cortége d'hommes & de femmes; il se douta de ce que c'étoit;

il court ſe cacher le ventre contre terre derriere un buiſſon; le Roi qui s'en apperçut fit courir après lui; on l'attrape, on le ſaiſit, on le mene devant le Prince; le pauvre payſan tout tremblant, ſe croyoit au dernier jour de ſa vie; lorſqu'il fut à trois pas du Roi & de ſes Sultanes, il leur tourne le dos pour ne les pas voir, & s'approche en marchant à reculons. Abas qui aimoit plus à plaiſanter qu'à verſer du ſang, tourne-toi vers nous, lui dit-il, & regarde bien ces femmes; il fallut lui dire bien des fois avant qu'il oſât le faire : il ſe retourna enfin baigné de larmes, & tranſi de frayeur, de façon à faire pitié. Ce n'eſt pas tout, reprit Abas, je veux que tu me diſe laquelle de ces femmes te plâît davantage; il eut beau s'excuſer, il fallut obéir; mais comme la crainte dont il étoit ſaiſi lui avoit coupé la parole, ce qu'il put faire, ce fut d'en déſigner une qui lui parut la plus belle, & la plus richement vêtue. Hé bien, dit le Roi, je te la donne pour femme, va, te voila bien marié, & riche pour le reſte de ta vie. Tout autre Roi de Perſe auroit fait ſabrer ce pauvre malheureux.

CHAPITRE IV.

VOYAGE de Monsieur Poncet, Medecin François, en Ethiopie, dans les années 1678, 1699 & 1700 (1).

§ I.

ROUTE du Caire à Sennar.

JE partis du *Caire*, capitale de l'Egypte, le 10 Juin de l'année 1698, avec Hagiali, Officier de l'Empereur d'Ethiopie, & le pere Charles-François-Xavier de Brevedent, Missionnaire de la Compagnie de Jesus. Nous nous embarquâmes sur le Nil à *Boulack*, qui est à une demi-lieue de cette ville. Comme les eaux étoient basses, & nos pilotes fort ignorans, nous employâmes quinze jours pour nous rendre à *Manfelou*, quoiqu'on fasse ce voyage en cinq jours, quand la riviere est grosse & le vent favorable. Manfelou est une ville de la haute-Egypte, fameuse

(1) Inséré dans les Lettres Edifiantes. *Tome IV.*

par son commerce de toiles. Le Grand-Seigneur y tient cinq cens janissaires, & deux cens *Spahis*, en garnison, pour empêcher les excursions des Arabes, qui désolent tout ce pays.

Le rendez-vous des caravannes de *Sennar* & d'Ethiopie, est à *Ibnali*, demi-lieue au-dessus de Manfeton. Nous campâmes dans ce village pour attendre que toute la caravanne se fût assemblée, & pendant trois mois que nous y restâmes sous la tente, nous souffrîmes beaucoup; car les chaleurs de ce pays sont insuportables, surtout aux Européans, qui n'y sont pas accoutumés. Le soleil est si brûlant, que depuis dix heures du matin jusqu'au soir, nous avions de la peine à respirer. Après avoir acheté des chameaux, & fait toutes les provisions nécessaires pour passer la Lybie; nous quittâmes ce désagréable séjour le 24 Septembre sur les trois heures après midi, & nous allâmes coucher à une lieue & demie de-là, sur le bord oriental du Nil, dans un lieu nommé *Cantara*, où il nous fallut encore camper pendant quelques jours pour attendre les marchands de *Gizé* & de *Syouk*, qui n'étoient pas encore arrivés.

Un parent du Roi de Sennar m'invita

d'aller à *Syouk*, & m'envoya un cheval Arabe. Je paſſai le Nil ſur un pont fort large & bâti de belles pierres de taille. Je crois que c'eſt le ſeul pont qui ſoit ſur ce fleuve, & j'arrivai au bout de quatre heures de chemin. Je vis les reſtes d'un ancien & magnifique amphithéâtre, avec quelques mauſolées des anciens Romains. La ville de Syouk eſt environnée de jardins délicieux & de beaux palmiers, qui portent les plus excellentes dattes de l'Egypte. Ayant trouvé à mon retour tout le monde aſſemblé, nous partîmes le 2 Octobre de grand matin, & nous entrâmes dès ce jour-là dans un déſert affreux. On court de grands dangers dans ces déſerts, parce que les ſables ſont mouvans, s'élevent au moindre vent, obſcurciſſent l'air, & retombant enſuite en forme de pluie, enſeveliſſent ſouvent les voyageurs, ou du moins leur font perdre la route qu'ils doivent tenir.

L'on garde un grand ordre dans la marche des caravannes. Outre le chef qui décide de toutes les diſputes & de tous les différens qui ſurviennent, il y a des guides qui marchent à la tête de la caravanne, & qui donnent le ſignal pour partir ou pour s'arrêter, en frappant ſur

une petite tymbale. On se met en route, trois ou quatre heures avant le jour, faut que tous les chameaux & toutes les bêtes de charge soient prêtes en ce tems-là ; on ne peut ni perdre de vue la caravanne, ni s'en écarter sans se mettre dans un danger évident de périr. Ceux qui la conduisent, sont si habiles, que quoiqu'il ne paroisse aucune trace sur le sable, ils ne lui font jamais prendre le moindre détour. Après avoir marché jusqu'à midi, on s'arrête une demi-heure sans décharger les chameaux ; l'on prend un peu de repos, après quoi on poursuit sa route jusqu'à trois ou quatre heures de nuit. Comme on garde dans tous les campemens, le rang qu'on a eu le jour du départ, il n'y a jamais sur cela la moindre dispute entre les voyageurs.

Nous arrivâmes le 6 Octobre à *Helaoué*, c'est une assez grosse Bourgade, & la derniere qui dépende du Grand-Seigneur. Il y a une garnison de cinq cens janissaires, & de trois cens spahis, sous un Officier qu'on appelle en ce pays-là, *Kachis*; *Helaoué* est fort agréable, & répond parfaitement à son nom, qui signifie, pays de douceur.

On y voit quantité de jardins arrosés.

de ruiſſeaux, & un grand nombre de palmiers toujours verds. On y trouve de la coloquinte, & toutes les campagnes ſont remplies de ſéné, qui croît ſur un arbriſſeau, haut d'environ trois pieds. Cette drogue, dont on ne croit pas ſe pouvoir paſſer en Europe, n'eſt d'aucun uſage en ce pays-là. Les habitans *d'Helaoué* ne ſe ſervent dans leurs maladies que de la racine d'*Ezula*, qu'ils font infuſer dans du lait pendant une nuit, & qu'ils prennent le lendemain après l'avoir paſſée. Ce remede eſt très-violent, mais il eſt à leur goût, & ils s'en louent beaucoup. L'*ezula* eſt un gros arbre, dont la fleur eſt bleue : il ſe forme de cette fleur une eſpece de coccon oval, plein de cotton, dont les gens du pays font des toiles aſſez fines.

Nous demeurâmes quatre jours à Helaoué, pour prendre de l'eau & des vins; car nous devions paſſer un déſert où l'on ne trouve ni fontaines, ni ruiſſeaux; la chaleur eſt ſi grande, & les ſables de ces déſerts ſont ſi brulans, qu'on ne peut y marcher nuds pieds, ſans les voir bientôt extraordinairement enflés. Les nuits cependant ſont aſſez froides, ce qui cauſe à ceux qui voyagent en ce pays-là, de

fâcheuſes

fâcheuses maladies, s'ils ne prennent de grandes précautions. Après deux jours de marche, nous arrivâmes à *Chablé* (1), qui est un pays d'alun, & trois jours après à *Selyere*, où nous prîmes de l'eau pour cinq jours dans une excellente source qui est au milieu de ce désert.

Ces vastes solitudes, où l'on ne trouve ni oiseaux, ni bêtes sauvages, ni herbes, ni même aucun moucheron, & où l'on ne voit que des montagnes de sable; des carcasses, & des ossemens de chameaux impriment dans l'ame, je ne sçais quelle horreur, qui rend ce voyage ennuyeux, & désagréable. Il seroit bien difficile de traverser ces terribles déserts sans le secours des chameaux, qui sont six & sept jours sans boire & sans manger; ce que je n'aurois jamais pu croire si je ne l'avois observé avec exactitude. Ce qui est plus surprenant, c'est qu'un vénérable vieillard, frere du Patriarche d'Ethiopie, qui étoit dans notre caravanne, m'assura qu'ayant fait deux fois le voyage

(1) Chablé signifie de l'alun, & c'est à cet endroit que commence le Royaume de Dongola, qui dépend de celui de Sennar.

de *Seluyme* à *Sudan*, dans les pays des Negres, & ayant employé chaque fois, quarante jours à passer par les déserts qu'on trouve dans cette route, les chameaux de sa caravanne ne burent, ni ne mangerent pendant tout ce tems-là. Trois ou quatre heures de repos chaque nuit les soutiennent, & suppléent au défaut de nourriture qu'il ne leur faut donner qu'après les avoir fait boire, parce qu'autrement ils creveroient.

Le Royaume de *Sudan* est à l'Ouest de celui de *Sennar*, les marchands de la haute Egypte y vont chercher de l'or & des esclaves. Les Rois de *Sennar* & de *Sudan* sont presque toujours en guerre. Pour ce qui est des mulets & des ânes, dont on se sert aussi pour traverser ces déserts, on ne leur donne chaque jour qu'une petite mesure d'eau.

Le 26 Octobre nous arrivâmes à *Machon*, grosse bourgade, sur le bord Oriental du Nil. Ce fleuve forme en cet endroit deux grandes Isles remplies de palmiers, de sené & de coloquinte. *Machon*, le seul lieu habité depuis *Helaoué*, est dans la provicce de *Fungi*; il appartient au Roi de *Sennar*, & fait le commencement du pays des *Barauras*, que

nous appellons *Barbarins*. L'*Erbab*, ou le Gouverneur de cette province, ayant appris que l'Empereur d'Ethiopie nous appelloit à sa Cour, nous invita de venir à *Argos*, où il demeure. Cette bourgade est vis-à-vis de *Machon*, de l'autre côté du Nil, nous y allâmes en bateau; le Gouverneur nous reçut avec beaucoup d'honnêteté; le Grand-Douanier, qui est le fils du Roi de *Dongola*, demeure aussi à *Argos*. Ce Prince ne paroît jamais en public que monté sur un cheval couvert de deux cens clochettes de bronze qui font un grand bruit; il est accompagné de vingt Mousquetaires, de deux cens soldats armés de lances, & de sabres. Il vint visiter nos tentes, où l'on lui présenta du caffé, & où l'on paya des droits qui consistent en savon, & en toiles. Il nous fit l'honneur de nous inviter le lendemain à dîner, & nous y allâmes à l'heure marquée.

Son Palais est grand, bâti de briques cuites au soleil; les murailles sont fort élevées, & flanquées d'espace en espace, de grosses tours quarrées sans embrasures, parce que l'on a point en ce pays-là l'usage du canon, mais seulement du mousquet.

Après avoir demeuré huit jours à *Machon*, nous en partîmes le 4 de Novembre & nous arrivâmes le 13 du même mois à *Dongola*. Tout le pays que nous trouvâmes dans notre route jusqu'à cette ville, & même jusqu'à *Sennar*, est un pays très-agréable; mais il n'a qu'environ une lieue de largeur. Ce ne sont au-delà que des déserts affreux. Le Nil passe au milieu de cette délicieuse plaine; les bords en sont haut élevés; ainsi ce n'est point l'inondation de ce fleuve qui cause comme en Egypte la fertilité de cette campagne; mais l'industrie, & le travail des habitans. Comme il ne pleut que très-rarement en ce pays-là, ils ont soin d'élever, par le moyen de certaines roues que des bœufs font tourner, une quantité prodigieuse d'eaux qu'ils conduisent par le milieu des terres, dans des réservoirs d'où ils les tirent ensuite quand ils en ont besoin pour arroser leurs terres, qui seroient stériles & incultes sans ce secours.

On ne se sert point d'argent en ce pays-là pour le commerce, tout s'y fait par échange comme dans les premiers tems. Avec du poivre, de l'anis, du fenouil, du clou de gérofle, du chourga, qui ont des laines teintes en bleu, du spica

de France, du mahaleb d'Egypte, & autres choſes ſemblables ; les voyageurs achetent les vivres qui leur ſont néceſſaires. On ne mange que du pain de *Dora*, qui eſt un petit grain rond, dont on ſe ſert auſſi pour faire une eſpece de bierre épaiſſe & d'un très-mauvais goût. Comme elle ne ſe conſerve pas, on eſt obligé d'en faire preſque à toute heure. Un homme qui a du pain de *Dora*, & une calebaſſe pleine de cette déſagréable liqueur, dont ils boivent juſqu'à s'ennivrer, ſe croit heureux, & fait bonne chere. Malgré cette nourriture ſi légere, ces gens-là ſe portent bien, & ſont plus robuſtes & plus forts que les Européans.

Leurs maiſons ſont de terre, baſſes & couvertes de canne de *Dora*, mais leurs chevaux ſont parfaitement beaux, & ils ſont habiles à les dreſſer au manége. Leurs ſelles ont des appuis fort hauts, ce qui les fatigue beaucoup. Les perſonnes de qualité ont la tête nue, & les cheveux treſſés aſſez proprement. Tout leur habit conſiſte dans une eſpece de veſte très-malpropre, & ſans manche, & leur chauſſure dans une ſimple ſemelle qu'ils attachent avec des couroies. Les gens du commun s'enveloppent d'une piece de

toile qu'ils mettent autour de leur corps en cent manieres différentes. Les enfans sont presque nuds, les hommes ont tous une lance qu'ils portent partout, le fer en est crochu, il y en a de fort propres; ceux qui ont des épées, les portent pendues au bras gauche : les juremens & les blasphêmes sont fort en usage parmi ces peuples grossiers, qui d'ailleurs sont si débauchés, qu'ils n'ont ni pudeur, ni politesse, ni religion; car quoiqu'ils fassent aujourd'hui profession du Mahométisme, ils n'en sçavent que la profession de foi, qu'ils répétent à tout moment. Il n'y a pas longtems que ce pays étoit chrétien, la foi ne s'y est éteinte que parce qu'il ne s'y est trouvé personne qui ait eu assez de zele pour l'entretenir. On voit encore sur la route quantité d'hermitages & d'églises à demi ruinées.

Nous allâmes à petites journées, de *Machon* à *Dongola*, pour nous délasser un peu des grandes traites que nous avions faites en traversant les déserts. Il n'y avoit que deux ans que tout ce pays avoit été désolé par la peste. Elle fut si violente au *Caire*, où j'étois cette année-là 1696 & où je m'exposai au service des pestiférés, qu'on assure qu'il y mouroit jusqu'à

dix mille personnes par jour. Ce terrible fleau ravagea toute la haute Egypte & le pays des Barbarins; de sorte que nous trouvâmes plusieurs villes, & un grand nombre de villages, sans habitans, & de grandes campagnes autrefois très-fertilles, absolument incultes & abandonnées.

Quand nous fumes à la vue de la ville de *Dongola*, le conducteur de notre caravanne se détacha, & alla demander au Roi la permission d'y entrer avec sa compagnie; ce qu'on lui accorda avec plaisir. Nous étions alors dans un village qui sert comme de fauxbourg à cette ville, & nous passâmes la riviere dans un grand bateau que le Prince entretient pour la commodité du public; les marchands payent un droit, mais les passagers en sont exempts.

La ville de Dongola est située au bord Oriental du Nil, sur le penchant d'une coline séche & sablonneuse, les maisons sont très-mal bâties, & les rues à moitié désertes, & remplies de monceaux de sables que les ravines y entrainent de la montagne. Le Château est au centre de la ville, il est grand & spacieux; mais les fortifications sont peu de chose. Il

contient les Arabes, qui ocupent la campagne où ils font paître librement leur troupeaux, en payant un leger tribut au *Mek*, ou Roi de Dongola. Nous eûmes l'honneur de manger plusieurs fois avec le Prince; mais à une table séparée de la sienne. Dans la premiere audience qu'il nous donna, il étoit vêtu d'une veste de velours verd, qui traînoit jusqu'à terre. Sa garde est nombreuse; ceux qui sont près de sa personne portent une longue épée devant eux dans le foureau. Les gardes du dehors ont des demi piques. Ce Prince nous vint voir dans notre tente, & comme j'avois réussi dans quelques cures que j'avois entreprises, il nous invita à demeurer à sa Cour; mais dès que nous lui eûmes marqué que nous avions des engagemens avec l'Empereur d'Ethiopie, il ne nous fit plus aucune instance.

Le Royaume de Dongola est héréditaire, mais il paye tribut au Roi de Sennar.

Nous partîmes de Dongola le 6 Janvier de l'année 1699, & nous entrâmes quatre jours après dans le Royaume de Sennar. L'*Erbab Ibrahim*, frere du premier Ministre du Roi, que nous trouvâ-

mes ſur cette frontiere, nous reçut avec honneur, & nous défraya juſqu'à *Korti*, groſſe bourgade ſur le Nil, où il nous accompagna, & où nous arrivâmes le 13 Janvier. Comme les peuples qui ſont au-deſſus de Korti le long du Nil, ſe ſont révoltés contre le Roi de Sennar, & qu'ils pillent les caravannes quand elles paſſent ſur leurs terres, on eſt obligé de s'éloigner des bords de ce fleuve, de prendre ſa route entre l'Oueſt & le Midi, & d'entrer dans le grand déſert de *Bihonda*, qu'on ne peut traverſer qu'en cinq jours, quelque diligence que l'on faſſe. Ce déſert n'eſt pas ſi affreux que ceux de la Lybie, où l'on ne voit que du ſable; on trouve de tems en tems en celui-ci des herbes, & des arbres. Après l'avoir paſſé nous revînmes ſur le bord du Nil à *Derreira*, groſſe bourgade, où nous demeurâmes deux jours. Ce pays eſt abondant en vivres, & c'eſt apparemment ce qui fait que les habitans lui ont donné le nom de *Beladalla*, qui veut dire, *Pays* de *Dieu :* nous en partîmes le 26, & marchâmes vers l'Oueſt; on ne trouve aucun village dans cette route; mais les habitans, qui campent ſous des tentes, apportent des vivres aux voyageurs.

On retrouve le Nil après quelques jours de marche, & on vient à *Guerry;* c'eſt la demeure d'un Gouverneur, dont le principal emploi eſt d'examiner, ſi dans les caravannes, qui viennent d'Egypte, perſonne n'a la petite verole; parce que cette maladie n'eſt pas moins dangereuſe, & ne fait pas moins de ravages en ce pays-là, que la peſte en Europe. Ce Gouverneur eut pour nous de grands égards en faveur du Trône d'Ethiopie, c'eſt ainſi qu'on appelle l'Empereur d'Ethiopie, & il nous exempta de la quarantaine qu'on a coutume de faire en ce lieu-là, où nous paſſâmes la nuit.

La maniere de paſſer ce fleuve eſt particuliere; on met les hommes, & les marchandiſes dans une barque; mais pour les animaux, on les attache par la tête, & par-deſſous le ventre avec des cordes qu'on tire & qu'on lâche à meſure que la barque avance. Les animaux nagent, & ſouffrent beaucoup dans ce paſſage, pluſieurs même y meurent; car quoique le Nil ne ſoit pas large en cet endroit, il eſt cependant rapide & profond. Nous partîmes de *Guerry* le premier Février, nous allâmes coucher à *Alſaa*, gros village bâti de pierre de

taille, où les hommes sont grands & bienfaits.

Après avoir marché au Nord-Est pour éviter les grands détours que fait le Nil, passé par les villages d'*Alson*, de *Cotrau* & de *Cermin*, traversé une grande isle, qui n'est point marquée dans les cartes, nous arrivâmes à la ville d'*Harbagy*, où les vivres sont en abondance, & où nous prîmes un peu de repos.

Nous passâmes les jours suivans par des forêts d'Accacias, dont les arbres hauts, & epineux étoient chargés de fleures jaunes & bleues; ces dernieres répandent une odeur fort agréable. Ces bois sont pleins de petits perroquets verds, d'une espece de gelinottes, & d'un grand nombre d'autres oiseaux qu'on ne connoît point en Europe. Nous ne quittâmes ces charmantes forêts que pour entrer dans de grandes plaines très-fertiles, & très-bien cultivées. Après y avoir marché quelques tems, nous découvrîmes la ville de Sennar, dont la situation nous parut enchantée.

Cette ville, qui a près d'une lieue & demie de circuit, est fort peuplée, mais mal propre & mal policée. On y compte environ cent mille ames. Elle est située

à l'Occident du Nil ſur une hauteur, à treize degrés quatre minutes de latitude Septentrionale, ſelon l'obſervation que le pere de Brevedent fit à midi le 21 Mars 1699. Les maiſons n'ont qu'un étage, & ſont mal bâties; mais les terraſſes qui leur ſervent de toit ſont fort commodes. Pour les fauxbourgs, ce ne ſont que de mechantes huttes faites de cannes.

Le Palais du Roi eſt environné de hautes murailles de briques cuites au Soleil; il n'a rien de régulier, & n'eſt formé que par un amas confus de bâtimens ſans goût & ſans beautés. Les appartemens de ce palais ſont aſſez richement meublés, avec de grands tapis à la maniere du Levant. On nous préſenta au Roi dès le lendemain de notre arrivée, & l'on nous fit d'abord quitter nos ſouliers, cérémonial auquel tous les étrangers ſont aſſujettis; car pour les ſujets du Prince, ils ne doivent jamais paroître devant lui que les pieds nuds. Nous entrâmes dans une grande Cour pavée de carreaux de fayance de différentes couleurs & bordée de gardes armés de lances. Quand nous l'eûmes preſque toute traverſée, on nous arrêta devant une pierre qui eſt proche d'un ſalon ouvert, où le Roi a cou-

tume de donner audience aux Ambaſſadeurs. Nous ſaluâmes le Roi, en nous mettant à genoux, & baiſant, ſuivant l'étiquette du pays, trois fois la terre. Le Prince âgé de dix-neuf ans, eſt noir, mais bien fait, & d'une taille majeſtueuſe; il n'a point les levres groſſes, ni le nez écraſé comme ſes ſujets. Il étoit aſſis ſur un lit fort propre, en forme de canapé, les jambes croiſées l'une ſur l'autre, & environné d'une vingtaine de vieillards dans la même attitude, au-deſſous de lui. Il étoit vêtu d'une longue veſte de ſoie brodée d'or, & ceint d'une eſpece d'écharpe de toile de coton très-fine; ſa tête étoit ornée d'un turban bleu. Les vieillards étoient à peu près vêtus de la même maniere. Le premier Miniſtre, à l'entrée du ſalon, & debout, portoit la parole au Roi, & nous répondoit de ſa part. Nous ſaluâmes une ſeconde fois ce Prince comme nous avions fait dans la Cour, & nous lui préſentâmes quelques criſtaux, & quelques curioſités d'Europe, qu'il reçut avec agrément. Il nous fit pluſieurs queſtions, qui marquent que ce Prince eſt curieux, & qu'il a beaucoup d'eſprit. Il nous parla du ſujet de notre

voyage, & nous parut avoir beaucoup d'attachement & de respect pour l'Empereur d'Ethiopie. Après une heure d'audience nous nous retirâmes, en faisant trois profondes révérences. Il nous fit accompagner par ses gardes, jusqu'à la maison où nous logions, & nous envoya de grands vases remplis de beurre, de miel, & d'autres rafraîchissemens, avec deux bœufs & deux moutons.

Ce Prince va deux fois la semaine dîner à une de ses maisons de campagne, qui est à une lieue de la ville : voici l'ordre qu'il tient dans sa marche. Trois ou quatre cens cavaliers montés sur de très-beaux cheveaux paroissent d'abord. Le Roi vient ensuite environné d'un grand nombre de valets de pied, & de soldats armés, qui chantent à haute voix ses louanges, & qui jouent du tambour de basque, ce qui fait une assez agréable harmonie. Sept à huit cens filles, ou femmes, marchent pêle-mêle avec les soldats, & portent sur leur têtes de grands paniers ronds de paille de divers couleurs, & très-bien travaillés. Ces paniers qui représentent toutes sortes de fleurs, & dont le couvercle est en pyramide, couvrent des plats de cuivre étamés, & rem-

plis de fruits & de viandes, toutes préparées & destinées à être servies au Roi, & distribuées ensuite à ceux qui l'accompagnent ; deux ou trois cens cavaliers suivent le même ordre que les premiers, & ferment la marche.

Le Roi qui ne paroît jamais en public, que le visage couvert d'une gaze de soie de plusieurs couleurs, se met à table sitôt qu'il est arrivé ; le divertissement le plus ordinaire de ce Prince, est de proposer des prix aux Seigneurs de sa Cour ; & de tirer avec eux au blanc à coups de fusil, dont cependant ils n'ont pas encore un grand usage. Après avoir passé la plus grande partie du jour dans cet exercice, il retourne le soir à la ville dans le même ordre qu'il en est sorti le matin. Cette promenade se fait réguliérement le Mercredi, & le Samedi de chaque semaine. Les autres jours il tient conseil matin & soir, & s'applique à rendre justice à ses sujets, dont il ne laisse aucun crime impuni. On ne cherche pas dans ce pays-là à prolonger les procès : aussitôt qu'un criminel est arrêté, on le présente au juge, qui l'interoge, & qui le condamne à mort s'il est coupabe. La sentence s'exécute sur le champ ; on prend le criminel,

on le renverſe par terre, & on le frappe ſur la poitrine à grands coups de bâtons, juſqu'à ce qu'il expire. C'eſt ainſi qu'on traita pendant notre ſéjour à Sennar un Ethiopien, dont nous ignorons les crimes.

Après cette terrible exécution, on m'apporta une petite fille Mahométane, âgée de cinq à ſix mois, pour la traiter d'une maladie; comme cet enfant étoit à l'extrêmité, & ſans eſpérance de vie, le Pere de Brevedent la batiſa, ſous prétexte de lui donner un remede, & cette fille fut aſſez heureuſe pour mourir après cette cérémonie.

Tout eſt à grand marché à Sennar, un chameau ne coûte que ſept à huit livres, un bœuf cinquante ſols, un mouton quinze, & une poule un ſol; il en eſt à proportion des autres denrées. Le pain de froment n'eſt pas du goût de ces peuples, ils n'en font que pour les étrangers; celui dont ils ſe ſervent eſt de Dora, dont on a déja parlé. Le pain eſt bon quand il eſt frais, mais après un jour, il eſt inſipide, & on ne peut en manger; c'eſt une eſpece de gateau fort large, & de l'épaiſſeur d'un écu.

Les marchandiſes de ce pays ſont les

dents d'éléphans, le tamarin, la civetre, le tabac, la poudre d'or, &c. On tient tous les jours marché dans la grande place qui est au milieu de la ville, où l'on vend toutes sortes de denrées, & de marchandises. On en tient encore un autre dans la place qui est devant le Palais du Roi. C'est dans ce marché qu'on expose en vente les esclaves : ils sont assis à terre les jambes croisées, les hommes & les garçons d'un côté, les femmes & les filles de l'autre. On a un esclave des plus forts & des plus robustes pour dix écus ; ce qui fait que les marchands d'Egypte en enlevent tous les ans un très-grand nombre.

La monnoie la plus basse de ce Royaume, vaut à peu près un denier de France. C'est un petit morceau de fer de la figure d'une croix de S. Antoine. Le *fadda* vient de Turquie ; c'est une monnoie d'argent fort mince, & moins grande qu'un denier : elle ne vaut que deux sols ; outre ces deux monnoies, on ne se sert que de reaux & de piastres d'Espagne qui doivent être rondes, car les quarrées ne passent point dans le commerce. Les piastres valent environ quatre francs en ce pays-là.

§ II.

Climat de Sennar. Caractere & usage de ses habitans.

LES chaleurs de Sennar (1) sont si insupportables, qu'on a peine à respirer pendant le jour. Elles commencent au mois de Janvier, & finissent à la fin d'Avril; elles sont suivies de pluies abondantes qui durent trois mois, qui infectent l'air, & qui causent une grande mortalité parmi les hommes, & parmi les animaux. C'est un peu la faute des habitans qui sont mal propres, & qui n'ont aucun soin de faire écouler les eaux, qui en croupissant, & se corrompant ensuite, répandent des vapeurs très-dangereuses.

Ces peuples sont naturellement fourbes, & trompeurs; mais d'ailleurs fort superstitieux, & fort attachés au Mahométisme. Quand ils rencontrent un chrétien dans les rues, ils ne manquent jamais de prononcer leur profession de foi, qui consiste en trois paroles: *Il n'y a*

(1) Sennar, en Arabe, signifie poison & feu.

qu'un ſeul Dieu, & Mahomet eſt ſon Prophête. L'eau de vie, le vin, & l'hydromel même leur ſont défendus, & ils n'en boivent qu'en cachette. Leur boiſſon ordinaire eſt une eſpece de bierre, appellée *Bonſa*, qui eſt fort épaiſſe, & d'un fort mauvais goût.

Elle ſe prépare de la maniere ſuivante. Ils font rôtir au feu la graine de Dora, & la jettent enſuite dans l'eau froide, après vingt-quatre heures ils boivent cette infuſion. Ils ont auſſi l'uſage du caffé, qu'ils boivent volontiers.

Les femmes de qualité ſont couvertes d'une veſte de ſoie, ou de toile de coton fort fine, avec de larges manches qui pendent juſqu'à terre; leurs cheveux ſont treſſés & chargés d'anneaux d'argent, de cuivre, de laiton, d'yvoire & de verre de diverſes couleurs. Ces anneaux ſont attachés à leur treſſes en forme de couronnes; leurs bras, leurs jambes, leurs oreilles & leurs narines même en ſont chargés; elles ont aux doigts pluſieurs bagues de pierres communes; toute leur chauſſure conſiſte en de ſimples ſemelles qu'elles attachent aux pieds avec des cordons. Pour les femmes & les filles du commun, elles ne ſont couvertes que

depuis la ceinture jusqu'aux genoux.

Les marchandises qu'on porte au Royaume de Sennar, sont des épiceries, du papier, du laiton, du fer, du fil d'archal, du vermillon, du sublimé, de l'arsénic blanc & jaune, de la clinquaillerie, du spica de France, du mahaleb d'Egypte, qui est une graine d'une odeur forte, des conteries de Venise, qui sont des especes de chapelets de verre de toute les couleurs; & enfin du noir à noircir, qu'ils appellent *Kool*, & qui est fort estimé en ce pays-là, parce qu'on s'en sert pour noircir les paupieres & les sourcils. Toutes ces marchandises ont aussi cours en Ethiopie, avec cette différence qu'à Sennar les plus gros grains de verre sont les plus estimés, & en Ethiopie les plus petits.

Les marchands de Sennar font un gros commerce du côté de l'Orient. Au tems de la moisson ils s'embarquent à *Suaquen* sur la mer rouge. La pêche des perles qu'on fait en ce lieu-là & la ville de Suaquen, appartiennent au Grand-Seigneur. Ils passent de-là à *Moka*, ville de l'Arabie heureuse, qui appartient au Roi d'*Yemen*, & se rendent ensuite à *Surate*, où ils portent l'or, la civette & les dents d'é-

léphans, & en rapportent les épiceries & les autres marchandiſes des Indes. Ils employent ordinairement deux ans à faire ce voyage.

Lorſque le Roi de Sennar eſt mort, le Grand-Conſeil s'aſſemble, & par une coutume également barbare, & déteſtable, fait égorger tous les freres du Prince qui doit monter ſur le Trône. Le Prince *Gorech*, qui eſt demeuré inconnu juſqu'à la mort du Roi ſon frere, eut le bonheur d'être ſouſtrait par ſa nourrice à la cruauté de cet uſage, On a encore ſauvé un des freres du Roi, qui regne aujourd'hui. Ce Prince eſt à la Cour d'Ethiopie, où il ſe diſtingue par ſon mérite & par ſa naiſſance.

§ III.

Retour de Sennar en Ethiopie.

APRES avoir demeuré trois mois à la Cour du Roi de Sennar, qui nous combla d'honneurs, nous prîmes congé. Il eut la bonté de nous donner une ſauvegarde, qu'on appelle *Soccori*, pour nous défrayer, & pour nous conduire juſqu'aux frontieres de ſon Royaume. Nous nous embarquâmes dans un gros tronc

d'arbre creusé en forme de barque; nous passâmes le Nil le 12 Mai 1699, & nous allâmes camper à *Basboch*, gros village à demi-lieue de la ville de Sennar; nous y demeurâmes trois jours, pour attendre que toute notre caravanne se fût rassemblée. Enfin le 15 de Mai nous partimes, & après avoir marché toute la nuit nous arrivâmes à *Bacros*, grosse bourgade, dont le Seigneur étoit un vénérable vieillard, âgé de cent trente ans, qui nous parut aussi fort & aussi vigoureux que s'il n'en avoit eu que quarante. Il avoit servi cinq Rois de Sennar. Nous allâmes le voir, il nous reçut fort gracieusement, & nous demanda des nouvelles de l'Europe. Nous lui fimes un petit présent, & il nous envoya à manger dans notre tente, pour nous marquer sa reconnoissance. Nous continuâmes notre route, & nous arrivâmes le lendemain à *Abeq*, méchant hameau, où l'on ne trouve que de pauvres cabannes de bergers, & le jour suivant à *Baha*, après avoir marché dix heures sans nous arrêter.

Baha est un petit village sur un bras du Nil, qui étoit à sec. Le 19 nous allâmes coucher à *Dodar*, qui ne vaut pas mieux que *Baha*, & le lendemain, après

quatre heures de chemin, à *Abra*, grosse bourgade, où nous perdîmes deux de nos chameaux, que nous eûmes bien de la peine à retrouver; nous gagnâmes le village de *Débarke*, & ensuite celui de *Bulbul*, & après avoir marché par un pays fort beau, & fort peuplé, nous nous rendîmes le 25 de Mai à *Giesim*, grosse bourgade au bord du Nil, & au milieu d'une forêt, dont les arbres sont fort différens de ceux que nons avions vus jusqu'alors. Ils sont plus hauts que nos plus grands chênes: & il y en a de si gros que neuf hommes ensemble ne les pourroient pas embrasser. Leur feuilles est à peu près semblable à celle du melon, & leur fruit qui est très-amer, aux courges; il y en a aussi de rond. Je vis à Giesim un de ces arbres creusé naturellement & sans art. On entroit par une petite porte dans une espece de chambre ouverte par en haut, & dont la capacité étoit si grande, que cinquante personnes auroient pu aisément s'y tenir debout.

Je vis un autre arbre nommé *gelingue*, qui n'est pas plus gros que nos chênes, mais qui est aussi haut que ceux dont je viens de parler. Son fruit est de la figure des melons d'eau, mais un peu plus petit.

Il eſt diviſé par dedans en cellules remplies de grains jaunes, & d'une ſubſtance qui approche fort du ſucre réduit en poudre. Cette ſubſtance eſt un peu aigre, mais agréable, de bonne odeur, & très-rafraîchiſſante, ce qui fait plaiſir dans un pays auſſi chaud que celui-là : l'écorce en eſt dure & épaiſſe; la fleur de cette arbre a cinq feuilles blanches comme le lis, & porte une graine ſemblable à celle du pavot.

Il y a encore en ce pays-là une autre ſorte d'arbre nommé *Deleb ;* il eſt une fois plus haut que les plus hauts palmiers, & à peu près de la même figure. Ses feuilles reſſemblent à un éventail, mais elles ſont plus larges. Son fruit eſt rond & en grape, & depuis la queue juſqu'au milieu, un peu plus gros que ceux dont nous venons de parler. Ce fruit eſt couvert de cinq écailles fort dures, qui forment un eſpece de calice. Il eſt jaune quand il eſt mûr, & ſon écorce eſt ſi épaiſſe & ſi dure, que quand ces arbres ſont agités par les vents, ces fruits ſe heurtant les uns les autres, font un bruit épouvantable : s'il s'en détachoit alors quelqu'un, & qu'il vint à tomber ſur la tête d'un homme, il le tueroit infailliblement. Quand on a caſſé

l'écorce

l'écorce de ce fruit, ce qu'on ne fait qu'avec peine, on découvre quantité de filamens, qui soutiennent une substance à peu près semblable au miel. Cette substance qui a l'odeur du baume, est si douce, & si agréable, que je ne me souviens pas d'avoir jamais rien mangé de plus délicieux. On trouve au milieu de cette substance, une lentille brune, grosse, & fort dure, qui est la semence de cet arbre. Outre le fruit dont on vient de parler, ce même arbre en porte encore un autre en forme de rave, couvert de trois écorces que l'on leve, & qui a le goût de chataignes cuites.

Le *Domi* est comme le mâle du Deleb; il n'est pas si haut de la moitié qu'un palmier; mais ses feuilles sont presque aussi longues, & une fois plus larges. On en fait des paniers, des nattes, & même des voiles pour les vaisseaux de la mer rouge. Cet arbre donne un fruit long d'un pied, qui est couvert de cinq ou six feuilles, & dont la substance est blanche, & douce comme le lait, & fort nourrissante.

L'arbre qu'on appelle *Couglès*, est encore d'une grosseur énorme. Ce sont neuf ou dix gros arbres liés & collés ensemble d'une maniere fort irréguliere. Il a la

feuille petite, & ne porte point de fruit; mais seulement de petites fleurs bleues sans odeur. Il y a encore dans les vastes forêts de ce pays, plusieurs autres arbres entiérement inconnus aux Européans.

Nous demeurâmes dix-neuf jours à *Giesim*. Cette bourgade est à moitié chemin de la ville de Sennar, & des confins d'Ethiopie, & au 10 degré de latitude Septentrionale, selon l'observation du Pere de Brevedent. Quand on est arrivé à *Giesim* on est obligé de se défaire de ses chameaux, à cause des montagnes qu'il faut traverser, & des herbes qui empoisonnent ces animaux; c'est ce qui fait qu'en Ethiopie on ne se sert que de mulets & de chevaux qu'on ne ferre point. On ne vend ses chameaux à *Giesim* qu'à condition qu'on s'en servira jusqu'à *Giranna*, ou ceux qui les achetent les viennent chercher. Nous vîmes à *Giesim* une caravanne de *Gebertis*. Ces peuples sont Mahométans, & dépendent de l'Empereur d'Ethiopie qui les traite en esclaves conformément à leur nom. La cause du long séjour que nous fîmes dans cette bourgade, dont la situation est belle & agréable, fut la mort de la Reine-Mere du Roi de Sennar. L'Officier qui nous

conduisoit retourna à Sennar prendre de nouveaux ordres du Roi son maître, & nous fûmes obligés de l'attendre. Ce fut un très-fâcheux contre-tems ; car les pluies nous surprirent dans ces lieux-là : il ne plut d'abord qu'après le coucher du soleil; cette pluie est toujours précédée d'éclairs & de tonnerres; pendant le jour le ciel est très-serein, mais la chaleur est insupportable.

Nous partîmes de *Giesim*, le 11 Juin; & après cinq heures de chemin nous trouvâmes un village qu'on appelle *Deleb*, à cause des grandes allées d'arbres de ce nom qu'on voit à perte de vue. Nous marchâmes longtems dans ces délicieuses allées qui sont plantées en échiquier. Nous arrivâmes le lendemain à *Chau*, village sur le Nil, & le jour suivant à *Abotkna*, où il y a une espece de buis, qui n'a pas la feuille, ni la fermeté du nôtre. On voit dans toute cette route de grandes forêts de tamarins toujours verds. La feuille en est un peu plus large que celle du cyprès. Cet arbre a de petites fleurs bleues d'une très-bonne odeur, & un fruit à peu près semblable à la prune. On l'appelle *Erdeb* dans ce pays.

Ces forêts de tamarins sont si touffues

que le soleil ne peut les pénétrer. Nus passâmes la nuit suivante dans la vallée de *Sonnone* au milieu d'une belle prairie, & en deux jours nous nous rendîmes à *Serké*, jolie ville de cinq à six cens maisons fort propres, quoiqu'elles ne soient bâties que de cannes. *Serké* est au milieu des montagnes dans un beau vallon; on trouve un petit ruisseau à la sortie de cette ville, & c'est ce petit ruisseau qui sépare l'Ethiopie du Royaume de Sennar.

Depuis *Serké*, d'où nous partîmes le 20. Juin, jusqu'à *Gondar*, capitale d'Ethiopie, nous trouvâmes quantité de belles fontaines, & des montagnes presque continuelles de différentes figures, mais toutes fort agréables, & couvertes d'arbres qui sont inconnus en Europe, & qui nous parurent encore plus beaux, & plus hauts que ceux de Sennar. Ces montagnes dont les unes s'élevent en pyramides, les autres en carré sont si bien cultivées, qu'il n'y a point de terrein inutile, & elles sont d'ailleurs si peuplées qu'on diroit que c'est une ville continuelle. Nous couchâmes le lendemain à *Tambisso*, gros village qui appartient au Patriarche d'Ethiopie; nous nous rendî-

mes le jour ſuivant à *Abiad*, ſitué ſur une haute montagne couverte de ſycomores : depuis *Gieſim* juſqu'à ce village, toutes les campagnes ſont remplies de coton. Nous nous arrêtâmes le 23 Juin dans un vallon d'ébéniers, & de cannes de bambou, où un lion nous enleva un de nos chameaux. Les lions ſont communs en ce pays-là; on les entend rugir toute la nuit, & on ne les écarte qu'en allumant de grands feux qu'on a ſoin d'entretenir. On trouve ſur ces montagnes des ſquinautes, & quantité d'autres plantes & d'herbes aromatiques.

Le 24 nous paſſâmes la riviere de *Gandova*, qui eſt fort profonde & fort rapide, ce qui rend ce paſſage fort dangereux; elle deſcend des montagnes avec tant de rapidité, que dans ſes débordemens, elle entraîne tout ce qu'elle trouve. Comme elle étoit alors fort baſſe, nous la paſſâmes ſans peine. Elle ſe décharge dans un autre riviere qu'on appelle *Tekeſel*, c'eſt-à-dire l'épouvantable, & ces deux rivieres unies enſemble vont ſe jetter dans le Nil. Nous paſſâmes encore deux groſſes rivieres le jour ſuivant; elles étoient bordées de buis d'une groſſeur énorme, & hauts comme nos hêtres. Ce jour-là une de nos bêtes de charge s'étant écartée

de la caravanne, fut mordue à la cuisse par un ours : la plaie étoit grande & dangereuse ; les gens du pays ne firent que lui appliquer un caustique avec le feu, & l'animal fut gueri.

Nous entrâmes le 28 dans une grande plaine remplie de grenadiers, nous y passâmes la nuit à la vue de *Girana*, où nous arrivâmes le lendemain. *Girana* est un village situé au haut d'une montagne, d'où l'on découvre le plus beau pays du monde. C'est dans ce lieu qu'on change de voiture, & qu'on quitte les chameaux pour prendre les chevaux comme j'ai déja dit. Le Seigneur de *Girana* nous vint rendre visite, & nous fit apporter des rafraîchissemens. Nous y trouvâmes une escorte de trente hommes, que l'Empereur d'Ethiopie nous avoit envoyés pour notre sureté. Pour faire honneur au frere de leur Patriarche, qui étoit dans notre caravanne, on nous délivra du soin de notre bagage, selon la coutume de cet Empire.

Quand l'Empereur d'Ethiopie appelle quelqu'un à sa Cour, on confie son bagage au Seigneur du premier village que l'on trouve sur sa route. Ce Seigneur le met entre les mains de ses vassaux, qui

ſont obligés de le porter juſqu'au village voiſin. Ceux-ci le confient aux habitans de ce ſecond village, leſquels le portent juſqu'au premier village qu'ils rencontrent; & ainſi conſécutivement juſqu'à la ville capitale; ce qui ſe fait avec une exactitude, & une fidelité ſingulieres.

Les pluies, la fatigue du voyage, & ſurtout la maladie du Pere de Brevedent, nous obligerent de demeurer quelques jours à *Girana*. Nous en partîmes le premier jour de Juillet, & après trois heures de marche par des montagnes & des chemins impraticables, nous vînmes à *Barangoa*, & le lendemain à *Chelga*, grande & belle ville, environnée d'aloès. C'eſt un lieu d'un grand commerce : il y a tous les jours un marché, où les habitans des environs viennent vendre de la civette, de l'or, & toutes ſortes de bétail & de denrées. Le Roi de Sennar a dans cette ville, avec l'agrément de l'Empereur d'Ethiopie, un douanier pour recevoir les droits du cotton, qu'on porte de ſon Royaume en Ethiopie, & ces droits ſe partagent entre ces Princes. A deux lieues de *Chelga*, du côté du Septentrion, on voit un torrent qui tombe d'une montagne très-haute & très-eſcar-

pée, & qui fait une cascade naturelle ; que l'art auroit peine à imiter. L'eau de cette cascade étant partagée en différens canaux, arrose toute la campagne & la rend très-fertile.

Nous arrivâmes enfin le troisieme Juillet à *Barko*, petite ville fort jolie, située au milieu d'une plaine très-agréable, & à une demie journée de la capitale d'Ethiopie. Nous fûmes obligés de nous y arrêter, parce que j'y tombai dangereusement malade.

§ IV.

Réception que l'Empereur fait à Monsieur Poncet, Medecin. Observations sur la Cour d'Ethiopie, & sur les Ethiopiens.

Ce fut le 10 d'Août que nous eûmes audience de l'Empereur. On nous vint prendre dans nos chambres, & après avoir traversé plus de vingt appartemens, nous entrâmes dans une salle où l'Empereur étoit assis sur son Trône. C'étoit un espece de canapé couvert d'un tapis de damas rouge, à fleurs d'or : il y avoit tout autour de grands coussins brochés d'or. Ce Trône, dont les pieds sont d'or massif, étoit placé au fond de la salle, dans

une alcove couverte d'un dôme tout brillant d'or & d'azur. L'Empereur étoit vêtu d'une veste de soie brodée d'or, avec des manches fort larges. L'écharpe dont il étoit ceint étoit brodée de la même maniere : il avoit la tête nue, & ses cheveux tressés avec beaucoup de propreté. Une grande émeraude brilloit au-dessus de son front, & lui donnoit de la majesté. Il étoit seul dans l'alcove, assis sur son canapé, à la maniere des orientaux ; les Grands-Seigneurs étoient des deux côtés debout, & en haie, ayant les mains croisées l'une sur l'autre, & gardant un silence plein de respect.

Quand je fus au pied du Trône, je fis trois profondes réverences à l'Empereur, & lui baisai la main. C'est un honneur qu'il n'accorde qu'aux personnes qu'il veut distinguer, car pour les autres, il ne leur donne ses mains à baiser qu'après qu'ils se sont prosternés trois fois par terre, & qu'ils lui ont baisé les pieds. Je lui présentai la lettre de M. Maillet, Consul de France au Caire ; il se la fit interprêter sur le champ, & parût en être content. Il me fit plusieurs questions sur la personne du Roi, sur l'état de la Maison Royale, sur la grandeur, & les

forces de la France. Après avoir répondu à toutes ces questions, je lui fis mes présens, qui consistoient en peintures, en miroirs, crystaux, & en d'autres ouvrages de verre fort bien travaillés. Ce Prince les reçut avec un air plein de bonté; & comme j'étois encore foible, il me fit asseoir & servir une magnifique collation.

Le lendemain il se mit dans les remedes avec un de ses enfans. Ils suivirent exactement l'un & l'autre le régime que je leur prescrivis. L'effet en fut si heureux, qu'en peu de tems ils furent parfaitement gueris. Ce succès m'attira de nouvelles graces, & fit que l'Empereur me traita avec plus de familiarité qu'auparavant. Je remarquai dans ce Prince une grande piété. Quoiqu'il fût encore dans les remedes, il voulut communier & paroître en public, le jour de l'Assomption de la Vierge, à laquelle les Ethiopiens ont une dévotion particuliere. Il m'invita à cette cérémonie: je m'y rendis sur les huit heures; je trouvai environ douze mille hommes rangés en bataille dans la grande cour du Palais. L'Empereur revêtu ce jour-là d'une veste de velours bleu à fleurs d'or, qui traînoit jusqu'à terre,

avoit la tête couverte d'une mousseline rayée de filets d'or, qui formoit une espece de couronne à la maniere des Anciens, & qui lui laissoit le milieu de la tête nud. Ses souliers étoient à l'Indienne, travaillés à fleurs avec des perles. Deux Princes du Sang superbement vêtus, l'attendoient à la porte du Palais avec un magnifique dais, sous lequel l'Empereur marcha, précédé de ses trompettes, tymballes, fifres, harpes, hautbois, & autres instrumens qui faisoient une symphonie assez agréable. Il étoit suivis par les sept premiers Ministres de l'Empire, qui se tenoient par dessous les bras, & qui avoient la tête couverte à peu près comme l'Empereur, ayant chacun une lance à la main. Celui du milieu portoit la Couronne Impériale tête nue, & sembloit l'appuyer avec peine sur son estomach. Cette Couronne est fermée, & surmonté d'une croix de pierreries, & très-magnifique. Je marchai sur la même ligne que les Ministres, habillé à la Turque, & conduit par un Officier qui me tenoit par dessous les bras. Les Officiers de la Couronne se tenant de la même maniere, suivoient chantant les louanges de l'Empereur, & se répondant les uns

aux autres. Les Mousquetaires vêtus de vestes de différentes couleurs, serrées en maniere de juste-au-corps, venoient ensuite, & étoient suivis par les archers armés d'arcs & de flêches. Cette marche étoit fermée par les chevaux de main de l'Empereur, superbement enharnachés, & couverts de magnifiques étoffes d'or, qui traînoient jusqu'à terre, & sur lesquelles étoient des peaux de tigres d'une grande beauté.

Le Patriarche revêtu de ses habits Pontificaux, parsemés de croix d'or, étoit à la porte de la chapelle accompagné de près de cent Religieux, vêtus de blanc. Ils étoient rangés en haie, tenant une croix de fer à la main; les uns dans la chapelle & les autres en dehors. Le Patriarche prit l'Empereur par la main droite, en entrant dans la chapelle, qui s'appelle *Tensa Christos*, c'est-à-dire l'Eglise de la Résurrection, & le conduisit près de l'autel à travers une haie de Religieux, qui tenoient chacun à la main un gros flambeau allumé. On porta le dais sur la tête de l'Empereur jusqu'à son prié-dieu, qui étoit couvert d'un riche tapis. L'Empereur demeura presque toujours debout jusqu'à la communion, que le

Patriarche lui donna sous les deux especes. Les cérémonies de la Messe sont belles & majestueuses, mais je n'en ai point une idée assez distincte pour les rapporter ici.

L'office étant fini, on tira deux coups de canon, comme on avoit fait en entrant, & l'Empereur retourna au Palais dans le même ordre qu'il étoit venu. Le Ministre, qui portoit la Couronne, la remit entre les mains du Grand-Trésorier, qui la porta au Trésor, accompagné d'une troupe de fusiliers. L'Empereur étant entré dans la grande salle du Palais, s'assit sur un Trône fort élevé, avec les deux Princes, ses enfans, à ses côtés, & après eux les Ministres. Pour moi je fus placé vis-à-vis de l'Empereur. Tout le monde étoit debout dans un profond silence, les mains croisées l'une sur l'autre. Après que l'Empereur eut pris de l'hydromel, & quelques écorces d'oranges, qu'on lui présenta dans une coupe d'or, ceux qui avoient des grâces à demander entrerent, & s'avancerent jusqu'au pied du Trône, où un des Ministres prenoit leurs placets & les lisoit à haute voix: l'Empereur se donnoit aussi quelquefois la peine de les lire lui-même, & y répondoit sur le champ.

Ce Prince mangea ce jour là en public. Il étoit assis sur une espece de lit, & avoit devant lui une grande table; il y en avoit plusieurs autres plus belles pour les Seigneurs de la Cour. Le bœuf, le mouton, la volaille, sont les viandes qu'on sert. On les met presque toutes en ragoûts; mais on y mêle tant de poivre, & d'autres épiceries qui nous sont inconnues, qu'un Européan n'en peut gouter. On sert en vaisselle de porcelaine, & plat à plat. Je ne vis point de gibier, & on m'assura qu'on n'en mangeoit point en Ethiopie: je fus surpris de voir servir du bœuf crud sur la table de l'Empereur: on l'assaisonne d'une maniere particuliere. Après qu'on a coupé par morceaux une piece de bœuf, on l'arrose du fiel de l'animal, qui est un excellent dissolvant, & on la saupoudre de poivre & d'épiceries. Ce ragout qui est à leur sens le mets le plus exquis que l'on puisse manger, me paroissoit fort dégoutant. L'Empereur n'y toucha pas, parce que je l'avois averti que rien n'étoit plus contraire à sa santé. On a encore en ce pays-là une autre maniere d'assaisonner les viandes crues. On prend dans la panse des bœufs, les herbes qui ne sont pas encore digérées, on

les mêle avec la viande, & l'on en fait avec de la moutarde, un ragout appellé *menta*, qui est encore plus dégoutant que celui dont je viens de parler; comme la table où l'on m'avoit placé étoit près de celle de l'Empereur, ce Prince m'adressoit souvent la parole. Son discours roula presque tout sur la personne du Roi, & sur les merveilles de son regne. Il me dit qu'il avoit été charmé du portrait qu'un de ses Ambassadeurs lui en avoit fait à son retour des Indes, & qu'il regardoit ce grand Prince, comme le Heros de l'Europe. On fait l'essai des viandes comme en France, l'officier goute à tous les mets qu'on sert devant le Prince. L'Empereur but d'abord un peu d'eau-de vie qu'on lui servit dans un vase de cristal, & de l'hydromel pendant tout le repas. S'il lui arrive quelques excès, on l'avertit, & dans ce moment il se leve de table.

On sera peut-être surpris qu'en un pays où il y a d'excellens raisins, on ne se serve que d'hydromel. J'en fus étonné au commencement, mais j'appris que le vin fait de raisin ne se conserve point à cause de la grande chaleur; & comme il se gâte aisément, l'Empereur, ainsi que

le peuple, lui prefere l'hydromel qui se fait avec de l'orge germé, rôti & pulverisé, ensuite de la même façon que le caffé. On en fait la même opération à une racine qui croît dans le pays qu'on nomme *Taddo*. On prend un vase vernissé, & sur quatre parties d'eau, on en met une de miel qu'on mêle ensemble, & dans dix livres de cette eau, on met deux onces d'orge, & deux onces de taddo; on mêle le tout ensemble, on le laisse fermenter trois heures dans un endroit chaud, on le remue de tems en tems, & après trois jours on a d'excellente hydromel, qui est claire, pure, & de la couleur du vin blanc d'Espagne. Cette liqueur est très-bonne, mais elle demande un bon estomach; elle est forte, & on en tire un eau-de-vie qui est aussi bonne que la nôtre.

L'Impératrice vint rendre visite à l'Empereur après le repas. Elle étoit toute couverte de pierreries, & magnifiquement vêtue: elle a le teint blanc, & le port majestueux. Aussitôt qu'elle parut, toute la Cour se retira par respect; l'Empereur m'arrêta avec le Religieux qui me servoit d'interprête. La Princeesse me consulta sur quelques incommodités dont

elle se plaignoit, & me demanda ensuite si les dames de France étoient bien faites; de qu'elle maniere elles s'habilloient, & qu'elles étoient leurs occupations les plus ordinaires.

Le Palais est grand & spacieux; la situation en est charmante, il est au milieu de la ville sur une colline qui domine toute la campagne; il a environ une lieue de circuit; les murailles sont de pierres de taille, flanquées de tours, sur lesquelles on a élevé de grandes croix de pierre. Il y a dans l'enceinte du Palais quatre chapelles Impériales, appellées *Beit Christian*, comme les autres Eglises de l'Empire, c'est-à-dire maisons des Chrétiens. Elles sont desservies par cent Religieux, qui ont soin aussi d'un collége, où l'on enseigne à lire l'Ecriture Sainte aux officiers du Palais.

La Princesse *Helcia*, sœur de l'Empereur, a un magnifique Palais dans la ville de Gondar. Comme il n'est pas permis en Ethiopie aux Princesses d'épouser des étrangers, elle est mariée à un des plus grands Seigneurs Ethiopiens; elle va trois fois la semaine au Palais, rendre visite à l'Empereur son frere, qui a pour elle beaucoup d'estime & d'amitié. Quand

cette Princesse paroît en public, elle est montée sur une mule richement enharnachée, ayant à ses côtés deux de ses femmes qui portent un dais sur elle; quatre à cinq cens femmes l'environnent, en chantant des vers à sa louange, & jouant du tambour de basque d'une maniere vive, & dégagée. Il y a quelques maisons à *Gondar*, bâties à la maniere d'Europe, mais la plûpart des autres ressemblent à un entonnoir renversé.

Quoique l'étendue de la ville de Gondar, soit de trois ou quatre lieues, elle n'a point l'agrément de nos villes, & elle ne peut l'avoir, parce que les maisons n'ont qu'un étage, & qu'il n'y a point de boutiques; cela n'empêche pas qu'il ne s'y fasse un grand commerce. Tous les marchands s'assemblent dans une grande & vaste place, pour y traiter de leurs affaires; ils y exposent en vente leurs marchandises; le marché dure depuis le matin jusqu'au soir: on y vend toutes sortes de marchandises. Chacun à un lieu qui lui est propre, où il expose sur des nattes ce qu'il veut vendre. L'or & le sel sont la monnoie dont on se sert en ce pays-là. L'or n'est point marqué au coin du Prince comme en Europe, il est en lin-

gots, qu'on coupe ſelon qu'on en a beſoin, depuis une once juſqu'à une demie dragme qui vaut trente ſols de notre monnoie; & afin que l'on ne l'altere pas, il y a partout des orfévres qui en jugent à l'épreuve. On ſe ſert de ſel de roche pour la petite monnoie. Il eſt blanc comme la neige, & dur comme la pierre; on le tire de la montagne *Laſta*, on le porte dans les magazins de l'Empereur, où on le met en tablettes qu'on appelle *Amouly*, ou en demi-tablettes appellées *Courman.* Chaque tablette eſt longue d'un pied, large & épaiſſe de trois pouces. Dix de ces tablettes valent trois livres de France. On les rompt ſelon le payement que l'on a à faire, & on ſe ſert de ce ſel également pour la monnoie & pour l'uſage domeſtique.

Il y a environ cent Egliſes dans la ville de Gondar. Le Patriarche qui eſt le chef de la Religion, & qui demeure dans un beau Palais près de ſa Métropole, dépend du Patriarche d'Alexandrie qui le conſacre. Il nomme tous les Supérieurs des Monaſteres, & a un pouvoir abſolu ſur tous les moines, qui ſont en grand nombre; car il n'y a point d'autres prêtres en Ethiopie. Le Patriarche étant le

ſeul Supérieur dans le ſpirituel, l'Empereur lui marque beaucoup d'égards. Il m'ordonna de l'aller voir, & me fit donner quelques curioſités pour lui préſenter. Ce Prélat qui s'appelle *Abona Marcos* *, me reçut avec civilité ; il me mit d'abord une étole au col, & tenant en main une croix émaillée, il récita ſur ma tête quelques prieres, comme pour me témoigner qu'il me regarderoit dorénavant comme une de ſes ouailles. Les prêtres ont un grand pouvoir ſur les peuples, mais ils en abuſent quelquefois. L'Empereur *Ati Baſili*, ayeul du Prince qui regne aujourd'hui ſi glorieuſement, en fit précipiter ſept mille du haut de la montagne de *Balban*, pour s'être révoltés contre lui. On peut juger de la grande multitude qu'il y en a dans l'Empire, parce que, me dit un jour le prédéceſſeur du Patriarche d'aujourd'hui, que dans une ſeule ordination, il avoit fait dix mille prêtres, & ſix mille diacres. Toute la cérémonie de leur ordination conſiſte en ce que le Patriarche aſſis, récite le commencement de l'Evangile de S. Jean ſur la tête de ceux qu'il veut ordonner prêtres, & leur donne ſa bénédiction, avec une croix de fer de ſept à huit livres qu'il

tient à la main. Pour les diacres, il se contente de leur donner la bénédiction sans réciter l'évangile.

Le prédécesseur du Patriarche d'aujourd'hui, qui avoit été Gouverneur de l'Empereur, mourut lorsque j'étois à Gondar. Quoiqu'il eût été déposé à cause de ses mœurs peu édifiantes, le Prince plein de reconnoissance pour la bonne éducation qu'il lui avoit donnée, avoit toujours conservé pour lui une affection particuliere Il tomba malade à *Tenket* maison de campagne qui lui appartenoit. L'Empereur m'ordonna de l'aller voir, & me pria de lui conserver un homme qu'il aimoit. Je demeurai deux jours auprès de lui pour examiner sa maladie; je vis qu'il étoit hors d'état de pouvoir guérir, ce qui m'empêcha de lui donner aucun remede, pour ne pas me décrier chez une nation ignorante, qui m'auroit peut-être attribué sa mort, qui arriva deux jours après.

L'Empereur en parut inconsolable, & il en porta le deuil pendant six semaines, il le pleura même les deux premieres semaines, deux fois chaque jour; l'habit violet est comme en France l'habit de deuil des Souverains d'Ethiopie.

L'horreur que les Ethiopiens ont pour

les Mahométans, & pour les Européans, est presque égale : voici quelle en est la raison. Les Mahométans s'étant rendus puissans en Ethiopie, au commencement du seizieme siecle, s'emparerent du Gouvernement. Les Abissins ne pouvant souffrir un joug aussi dur, & aussi odieux que celui des Mahométans, appellerent à leur secours les Portugais, qui étoient, alors puissans dans les Indes, où ils venoient de s'établir. Ces nouveaux conquérans furent bien aise de trouver une entrée libre en Ethiopie. Ils marcherent contre les Mahométans, les combattirent, les défirent entiérement, & rétablirent la famille Impériale sur le Trône ; un service si important rendit les Portugais considérables à la Cour d'Ethiopie. Plusieurs d'entre eux s'y établirent, & y posséderent les premiers emplois. Leur nombre s'augmenta, leurs mœurs se corrompirent, & ils garderent si peu de mesures, qu'ils donnerent de la jalousie aux Ethiopiens, qui crurent qu'ils vouloient s'emparer de leur pays, & le soumettre à la Couronne de Portugal. Ce soupçon mit le peuple en fureur contre les Portugais ; on courut aux armes de toute part, & on en fit un terrible carnage dans le tems

même qu'ils se croyoient le mieux affermis dans cet Empire. Ceux qui échapperent à ce premier mouvement, eurent permission de se retirer. Il sortit d'Ethiopie sept mille familles Portugaises, qui se répandirent dans les Indes, & sur les côtes d'Afrique. Il en resta quelques-unes dans le pays, & c'est de ces familles que sont venus les Abissins blancs, qu'on y voit encore, & dont on prétend que descend l'Impératrice qui regne aujourd'hui, & dont il a été parlé.

On souffre les Mahométans à *Gondar*; mais dans le bas de la ville, & dans un quartier séparé. On les appelle *gebertis*, c'est-à-dire, esclaves. Les Ethiopiens ne peuvent souffrir qu'ils mangent avec eux, ils ne voudroient pas même manger de la viande tuée par un Mahométan, ni boire dans une tasse dont il se seroit servi, à moins qu'un Religieux ne l'eût bénite, en faisant le signe de la Croix, en récitant des prieres, & en soufflant trois fois sur cette tasse, comme pour en chasser l'esprit malin. Quand un Ethiopien rencontre un Mahométan dans les rues, il le salue de la main gauche, ce qui est une marque de mépris.

L'Empire d'Ethiopie est si vaste, qu'il

comprend plusieurs Royaumes. Celui de *Tigré*, dont le Viceroi s'appelle *Gaurekos*, a vingt-quatre principautés dans sa dépendance, ce sont autant de petits Gouvernemens. Le Royaume d'*Agau* est une des nouvelles conquêtes de l'Empereur. C'étoit auparavant une République qui avoit ses loix, & son gouvernement particulier.

L'Empereur d'Ethiopie a toujours deux armées sur pied, l'une sur les frontieres du Royaume de *Nerea*, & l'autre sur celles du Royaume de *Goyame*, où sont les plus riches mines d'or. On porte à *Gondar* tout ce qu'on tire de ces mines, on le purifie, & on le met en lingots qu'on porte dans le Trésor Impérial, d'où il ne sort que pour le payement des troupes, & pour les dépenses de la Cour.

La grande puissance de l'Empereur, vient de ce qu'il est le maître absolu de tous les biens de ses sujets; il les ôte & les donne comme bon lui semble. Quand le chef d'une famille meurt, il s'empare de tous ses biens immeubles, dont il laisse les deux tiers à ses enfans ou à ses héritiers. Il dispose de l'autre tiers en faveur d'un autre, qui devient par-là son feudataire, & qui est obligé de le servir

à la guerre à ses dépens, & de lui fournir des soldats à proportion des biens qu'il lui donne; ce qui fait que ce Prince, qui a un nombre presque infini de ces feudataires, peut mettre de puissantes armées sur pied en peu de tems, & à peu de frais.

Dans toutes les provinces il y a des contrôles où l'on tient un registre exact de tous les biens qui reviennent au Domaine Impérial par la mort des possesseurs, & qui passent ensuite en d'autres mains. Pour mettre en possession de ces biens, il envoye à celui qu'il a choisi, un bandeau de taffetas, sur lequel sont écrits ces mots en lettres d'or: *Je suis Empereur d'Ethiopie de la Tribu de Juda, lequel a toujours vaincu ses ennemis.* L'Officier qui porte cet ordre de l'Empereur, attache lui-même en cérémonie ce bandeau, au front du nouveau feudataire, & va ensuite accompagné de trompettes, de tymbales, & d'autres instrumens, & de quelques cavaliers, le mettre en possession des biens dont le Prince vient de le gratifier.

Les ancêtres de l'Empereur avoient des jours reglés pour paroître en public; ce Prince s'est délivré de cette servitude. Il sort quand il juge à propos, tantôt en cé-

rémonie, tantôt avec moins d'éclat. Quand il sort en cérémonie, il est au milieu d'un gros de cavalerie, sur un cheval richement harnaché, précédé & suivi d'une garde de deux mille hommes. Comme le soleil est si brûlant en Ethiopie, qu'il enleve la peau du visage, à moins qu'on ne prenne quelques précautions pour s'en garantir, l'Empereur met sur sa tête un carton plié en voute, ou demi cercle, couvert d'une riche étoffe d'or, lequel s'attache sous le menton; c'est pour éviter l'embarras d'un parasol. Le divertissement le plus ordinaire de ce Prince, est de faire faire l'exercice à ses troupes, & de s'exercer à tirer; ce qu'il fait avec tant d'adresse, qu'il passe pour le plus habile tireur de ses Etats.

Les pluies durent six mois en Ethiopie; elles commencent au mois d'Avril, & ne cessent qu'à la fin de Septembre. Pendant les trois premiers mois, les jours sont sereins & beaux; mais dès que le soleil se couche, il pleut jusqu'à ce qu'il se leve, ce qui est accompagné ordinairement de tonnerres, & d'éclairs. On a cherché longtems la cause du débordement du Nil, qui se fait tous les ans en Egypte. On l'attribue mal à propos

à la fonte des neiges; car je ne crois pas qu'on en ait jamais vus en Ethiopie. Il n'en faut point chercher d'autres causes que ces pluies qui sont si abondantes, qu'il semble que ce soit un déluge d'eau qui tombe. Les torrens s'enflent alors extraordinairement, & entraînent avec eux de l'or beaucoup plus pur que celui qu'on tire des mines. Les paysans le ramassent avec un grand soin.

Il n'y a guères de pays plus peuplé & plus fertile que l'Ethiopie. Toutes les campagnes & les montagnes mêmes, qui sont en grand nombre, sont cultivées. On voit des plaines entieres couvertes de *Cardamomum* & de Gingembre qui a une odeur très-agréable : la plante en est quatre fois plus grande que ne l'est celle des Indes. La multitude des grandes rivieres, qui arrosent l'Ethiopie, & qui sont toujours bordées de lis, de jonquilles, de tulippes, & d'une infinité d'autres fleurs que je n'ai pas vues en Europe, rendent ce pays délicieux; les forêts sont remplies d'orangers, de citroniers, de jasmins, de grenadiers, & de plusieurs autres arbres couverts de très-belles fleurs, qui répandent une odeur merveilleuse.

On y trouve un arbre qui porte une es-

pece de roses beaucoup plus odoriférantes que les nôtres.

J'ai vu en ce pays-là un animal extraordinaire : il n'est guères plus gros que nos chats, il a le visage d'un homme, & une barbe blanche ; sa voix est semblable à celle d'une personne qui se plaint. Cet animal se tient toujours sur un arbre, & on m'a assuré qu'il y naît & qu'il y meurt ; il est si sauvage qu'on ne peut l'apprivoiser. Quand on en a pris quelques-uns qu'on veut élever, quelque soin qu'on se donne, il dépérit, & meurt de mélancolie. On en tira un en ma présence, qui s'attacha à une branche d'arbre, en s'entrelaçant les jambes l'une dans l'autre, & qui mourut quelques jours après.

Aussitôt que les pluies sont cessées, l'Empereur a coutume de se mettre en campagne. Il fait la guerre aux Rois de *Galla*, & de *Changalla*, qui sont ses plus puissans ennemis. Ces Princes qui étoient autrefois tributaires de l'Empire d'Ethiopie, se servirent de la foiblesse des regnes précédens, pour secouer le joug. L'Empereur qui regne aujourd'hui, les a sommé de rentrer dans leur premiere dépendance, & sur le refus qu'ils en ont fait, il leur a déclaré la guerre, & il les

a vaincus en plusieurs combats; ce qui a tellement intimidés ces peuples, que dès que l'armée Ethiopiene paroît en campagne, ils se retirent dans des montagnes innacçessibles, où ils vendent cherement leur vie quand on va les y attaquer.

Cette guerre étoit au commencement très-meurtriere, & un grand nombre de braves gens y périssoient tous les jours, parce que les soldats empoisonnoient leurs armes avec le suc d'un fruit qui est à peu près semblable à nos groseilles rouges; ainsi dès qu'on avoit le malheur d'être blessé, on perdoit la vie sans ressource. Les Ethiopiens désolés des pertes qu'ils faisoient, ont trouvé dans ces derniers tems un moyen sûr d'arrêter l'effet d'un poison si violent. Ils font un cataplasme avec leur urine qu'ils délayent dans le sable. Ce cataplame appliqué sur la plaie, en tire le venin avec tant de succès, que le malade se trouve guéri en peu de tems.

L'Empereur, avant que de se mettre en campagne, fait publier le jour de son départ, & dresser dans une grande plaine, à la vue de la ville de Gondar ses tentes qui sont magnifiques. Celle où loge l'Empereur est de velours rouge brodé d'or. Trois jours après, ce Prince fait porter

par toute la ville ses deux grandes tymbales d'argent, monte à cheval, & se rend à *Arringon*, où est le rendez-vous de toute l'armée. L'Empereur employe trois jours à en faire la revue, après laquelle on entre en campagne, qui ne dure qu'environ trois mois. Les armées sont si nombreuses, qu'on m'a assuré que celle que l'Empereur commandoit en l'année 1699, étoit de quatre ou cinq cens mille hommes.

Le Palais d'Arringon n'est pas moins magnifique que celui de Gondar, qui demeure presque désert en l'absence du Prince. On y laisse quatre à cinq mille hommes pour y garder la Couronne. Cette garnison est commandée par un des principaux Ministres qui ne doit jamais sortir du Palais. Mon peu de santé m'empêcha de suivre l'Empereur à l'armée. Il en revint quelques jours avant les fêtes de Noël, qu'il célébra dans sa capitale dix jours plus tard que nous; parce que les Ethiopiens, aussi bien que les Chrétiens d'Orient, n'ont pas réformé leur Calendrier. L'Epiphanie est en Ethiopie une des fêtes des plus solemnelles; on l'appelle *Gottas*, c'est-à-dire, le jour qu'on se lave, parce qu'on se baigne ce

jour-là en mémoire du Batême de Notre Seigneur Jesus-Christ: L'Empereur va avec toute la Cour à *Kaa*, qui est un Palais près de Gondar, où il y a un magnifique bassin d'eau, qui sert à cette pieuse cérémonie, aux fêtes solemnelles qui sont en assez grand nombre en Ethiopie. L'Empereur fait distribuer un bœuf à chacun de ses officiers, qui vont quelquefois jusqu'à deux mille.

On a été longtems en Europe dans l'erreur sur la couleur, & le visage des Ethiopiens, parce qu'on les a confondus avec les nations de la Nubie, leurs voisins. La couleur naturelle des Ethiopiens est brune, & olivâtre. Ils ont la taille haute & majestueuse, les traits du visage bien marqués, les yeux beaux & bien fendus, le nez bien pris, les levres petites, & les dents blanches : au lieu que les habitans du Royaume de Sennar ou de la Nubie, ont le nez écrasé, les levres grosses & épaisses, & le visage fort noir.

L'habit des personnes de qualité est une veste de soie, ou d'une fine toile de coton, avec une espece d'écharpe. Les Bourgeois sont habillés de la même maniere, avec cette différence, qu'ils ne

portent point de ſoie, & que la toile de coton dont ils ſe ſervent eſt plus groſſiere. Pour le peuple, il n'a qu'un caleçon de cotton, & une écharpe qui lui couvre la moitié du corps. La maniere de ſe ſaluer en Ethiopie eſt fort particuliere: on ſe prend la main droite les uns aux autres, & on ſe la porte mutuellement à la bouche; on prend auſſi l'écharpe de celui qu'on ſalue, & on ſe l'attache autour du corps; ce qui fait que ceux qui ne portent point de veſtes ſont à demi nuds quand on les ſalue.

L'Empereur ſe nomme Jeſus. Quoiqu'il ne ſoit âgé que de quarante un an, ſa famille eſt déja très-nombreuſe; il a huit Princes, & trois Princeſſes. Ce Prince a de grandes qualités, un eſprit vif, & pénétrant, une humeur douce & affable, & la taille d'un héros. C'eſt l'homme le mieux fait que j'aye vu en Ethiopie. Il aime les ſciences, & les beaux arts; mais ſa paſſion dominante eſt la guerre. Il eſt brave & intrépide dans les combats, & toujours à la tête de ſes troupes. Son amour pour la juſtice eſt extraordinaire; il la fait rendre à ſes ſujets avec une grande exactitude; mais comme il n'aime pas le ſang, ce n'eſt qu'avec

peine qu'il fait mourir un criminel. De ſi grandes qualités le font également craindre & aimer de ſes ſujets, qui le reſpectent juſqu'à l'adoration. Il n'eſt pas permis à un chrétien de répandre le ſang d'un autre chrétien ſans de grandes raiſons. De-là vient qu'il veut qu'on faſſe d'amples informations, avant que de condamner un criminel à la mort : le ſuplice des coupables eſt d'être pendu ou decollé. On en condamne quelques-uns à perdre leur biens, avec défenſe à qui que ce ſoit, ſous des peines très rigoureuſes, de les aſſiſter, & même de leur donner à boire, ou à manger, ce qui fait crier ces miſérables comme des bêtes féroces. L'Empereur étant humain, il ne ſe rend pas difficile à faire grâce à ces malheureux. Il eſt ſurprenant que les Ethiopiens, étant naturellement auſſi vifs & auſſi prompts qu'ils le ſont, on n'entende preſque pas parler de meurtres, ni de ces crimes énormes qui font horreur.

Outre la Religion, je ſuis perſuadé que la juſtice exacte qu'on y rend en toute occaſion, & la grande police qu'on y garde, contribuent beaucoup à l'innocence & l'intégrité des mœurs.

J'avois porté en Ethiopie une caisse de remedes chymiques, c'étoit un travail de six à sept ans. L'Empereur s'informa exactement de quelle maniere on préparoit ces remedes, comment on s'en servoit, quels en étoient les effets, pour quelles maladies on les devoit employer. Il ne se contenta pas de le sçavoir, il le fit mettre en écrit: mais ce que j'admirai d'avantage, c'est qu'il goutoit les raisons physiques que je lui apportois de toutes ces choses. Je lui appris la composition d'une espece de bezoar, dont je me suis servi avec grand succès pour guérir toutes les fievres intermittantes, comme l'Empereur & deux des Princes ses enfans l'éprouverent. Il voulut voir aussi de quelle maniere on tiroit les essences.

Dans cette vue il m'envoya à *Tzemba*, Monastere situé sur la riviere de Reb à demi-lieue de Gondar. L'Abbé que l'Empereur honore pour sa vertu & pour sa probité, me reçut avec beaucoup d'honnêteté; il étoit âgé de quatre-vingt dix ans, & un des plus sçavans de l'Empire. J'y dressai mes fourneaux, & je préparai tout ce qui étoit nécessaire à mes opérations. L'Empereur s'y rendit *incognito*. Je fis plusieurs expériences en sa présence,

& lui communiquai plusieurs secrets dont il me parut extrêmement curieux. Je me crois obligé d'avertir ceux qui voudront porter des remedes en Ethiopie, de ne prendre que des remedes chymiques, parce que les electuaires, & les syrops se corrompent aisément sous la ligne, au lieu que les essences, & les esprits se transportent aisément sans se gâter, & se conservent malgré les chaleurs.

Comme je demeurai trois semaines avec l'Empereur à Tzemba, ce Prince curieux me parla souvent de Religion, & me marqua avoir un grand desir de s'instruire de notre croyance, & de sçavoir en quoi nous differions de la Religion des Coptes, qui est celle qu'on suit en Ethiopie. Je tâchai de le satisfaire autant qu'il me fut possible, mais je lui avouai que n'ayant pas étudié la Théologie, je lui avois amené un homme des plus habiles de l'Europe, soit dans les mathématiques, soit dans les autres sciences. L'Empereur jetta alors un profond soupir, & me dit d'un air pénétré : *j'ai donc beaucoup perdu.* Je vous avoue que j'eus dans ce moment le cœur saisi d'une douleur très-vive, de voir que la mort m'avoit enlevé le Pere de Brevedent, mon compagnon de voyage.

Un jour que nous étions seuls, l'Abbé du Monastere, mon interprête & moi, l'Empereur me pressa de lui expliquer nettement mes sentimens sur la personne de *Jesus-Christ.* Je lui répondis que nous ne croyons pas que la nature humaine fut perdue & absorbée en Jesus-Christ dans la nature Divine, comme une goutte de vin est perdue & absorbée dans la mer, ainsi que l'enseignent les Coptes & les Ethiopiens, comme l'Empereur me l'avoua; mais que nous croyons que le Verbe, qui est la seconde personne de la Très-Sainte Trinité, s'étoit fait véritablement homme, en sorte que cet Homme-Dieu que nous appellons Jesus-Christ, avoit deux Natures, la Nature Divine en qualité de Verbe & de seconde personne de la Très-Sainte Trinité, & la Nature humaine dans laquelle il a paru vrai homme, a véritablement souffert en son corps, & a enduré librement & volontairement la mort pour le salut des hommes. Après que j'eus parlé, l'Empereur se tourna vers l'Abbé, & autant que j'en pus juger, s'entretint avec lui sur ce que je venois de dire. Ils ne me parurent point surpris, & je ne crois pas qu'ils soient fort éloignés du sentiment de l'E-

glise Catholique sur ce point. Depuis cette conférence, l'Abbé me marqua encore plus d'amitié qu'auparavant. Pendant le séjour que l'Empereur fit à Tzemba, un de ses divertissemens les plus ordinaires, étoit de voir ses Pages monter à cheval, & faire le manége, à quoi cette jeunesse est fort adroite.

Il n'y a de Tzemba aux sources du Nil, qu'environ soixante lieues de France. J'avois dessein de voir ces fameuses sources, dont on a tant parlé en Europe, & l'Empereur avoit eu la bonté de me donner une compagnie de cavalerie pour m'y accompagner, & pour m'y servir d'escorte; mais je ne pus profiter d'une occasion si favorable, m'étant trouvé alors très-incommodé d'un mal de poitrine qui me tourmente depuis longtems. Je priai *Mourat*, un des premiers Ministres de l'Empereur, & oncle de l'Ambassadeur, dont j'ai déja parlé, de m'en instruire. Mourat est un vénérable vieillard âgé de cent quatre ans, qui a été employé pendant plus de soixante ans dans des négociations très-importantes auprès du Mogol, & dans toutes les Cours des Indes. L'Empereur a tant de considération pour lui, qu'il l'appelle or-

dinairement *Baba Mourat*, c'est-à-dire *pere Mourat.* Voici ce que ce Ministre qui a été souvent aux sources du Nil, & qui les a examinées avec soin, m'en a rapporté.

Il y a dans le Royaume de *Goyame* une montagne fort élevée, au haut de laquelle sont deux grosses sources d'eau, l'une à l'Orient & l'autre à l'Occident. Les deux sources forment deux ruisseaux qui se précipitent avec une grande impétuosité vers le milieu de la montagne, dans une terre spongieuse & mobile, qui est couverte de cannes & de joncs. Ces eaux ne reparoissent qu'à dix ou douze lieues de là, & se réunissant elles forment la riviere du Nil, qui se grossit en peu de tems par les eaux de plusieurs autres rivieres qu'elle reçoit. Ce qui est merveilleux, c'est que le Nil passe au milieu d'un lac sans y mêler ses eaux. Ce lac est si grand qu'on l'appelle *Bahal Dembea*, c'est-à-dire la mer de *Dembea*. Le pays qui l'environne est enchanté; on ne voit de tous côtés que de grosses Bourgades, & de beaux bois de lauriers. Sa longueur est d'environ cent lieues, & sa largeur de trente-cinq à quatante. L'eau en est douce & agréable, & beaucoup plus legere

que celle du Nil. Il y a vers le milieu de ce lac une isle, où l'Empereur a un Palais qui ne cede en rien à celui de Gondar pour la beauté, & la magnificence des bâtimens, quoiqu'il ne soit pas si grand.

L'Empereur y fit un voyage, & j'eus l'honneur de l'accompagner : il passa seul dans un petit bateau conduit par trois rameurs ; nous le suivîmes, le neveu du Ministre, Mourat & moi dans un autre. Ces bateaux, où il ne peut au plus tenir que six personnes, sont composés de nattes & de joncs joints ensemble fort proprement, mais sans être goudronnés. Quoique les joncs de ces nattes soient fort serrés les unes contre les autres, je ne comprend pas comment ces bateaux sont à l'épreuve de l'eau.

Nous demeurâmes trois jours dans ce Palais enchanté, où je fis quelques expériences de chymie, qui plurent fort à l'Empereur. Ce Palais a une double enceinte de murailles, & deux Eglises desservies par des Religieux qui vivent en communauté. L'une des deux Eglises est dédiée à S. Claude, & donne le nom à cette isle qui s'appelle l'isle de S. Claude, & qui a environ une lieue de circuit.

Un des trois jours que nous fumes en ce lieu-là, on vint avertir l'Empereur qu'il paroissoit sur le lac quatre *hippopotames* ou chevaux de riviere. Nous eûmes le plaisir de les voir pendant une demi heure. Ils poussoient l'eau devant eux, & s'élançoient fort haut. La peau de deux de ces animaux étoit blanche, & celle des deux autres rouge. Leurs têtes ressembloient à celle des chevaux, mais leurs oreilles étoient plus courtes. Je ne pus pas bien juger du reste de leur corps, ne l'ayant vu que confusément. Ces *hippopotames* son des amphibies qui sortent de l'eau pour brouter l'herbe sur le rivage, où ils enlevent souvent les chêvres, & les moutons dont ils se nourrissent. Leur peau est fort estimée; on en fait des boucliers qui sont à l'épreuve du mousquet, & de la lance. Les Ethiopiens mangent la chair de ces animaux, qui doit être une mauvaise nourriture.

Lorsqu'on en apperçoit quelqu'un, on le suit le sabre à la main, & on lui coupe les jambes, ne pouvant presque plus nager, ils viennent au bord du rivage où ils achevent de perdre leur sang.

L'Empereur commanda de tirer le canon sur les *hippopotames*; mais comme

on ne fut pas assez prompt à les tirer, les animaux se replongerent en l'eau, & ne se montrerent plus. De l'isle de S. Claude l'Empereur alla à *Arringon*, place de guerre dont il a été parlé ; & moi je pris la route d'*Emfras*, qui est à une journée de Gondar. La ville d'Emfras n'est pas si grande que Gondar, mais elle est plus agréable, & dans une plus belle situation ; les maisons mêmes y sont mieux bâties. Elles sont toutes séparées les unes des autres par des haies vives toujours vertes, & couvertes de fleurs & de fruits, & entremêlées d'arbres plantés à une distance égale. C'est l'idée qu'on se doit former de la plûpart des villes d'Ethiopie. Le Palais de l'Empereur est situé sur une Eminente qui commande toute la ville.

Emfras est fameuse par le commerce des esclaves & de la civette. On y éleve une quantité si prodigieuse de ces animaux, qu'il y a des marchands qui en ont jusqu'à trois cens. La civette est une espece de chat : on a peine à la nourrir ; on lui donne trois fois la semaine du bœuf crud, & les autres jours une espece de potage au lait : on parfume cet animal de tems en tems de bonnes odeurs, & une fois la semaine on racle proprement

une matiere onctueuse qui sort de son corps avec la sueur ; c'est cet excrément qu'on appelle *la civette* du nom de l'animal même : on renferme cette matiere avec soin dans des cornes de bœuf qu'on tient bien bouchées.

J'arrivai à Emfras dans le tems des vendanges, qu'on ne fait pas en automne, comme en Europe ; mais au mois de Février. J'y vis des grapes de raisins qui pesoient plus de huit livres, & dont les grains étoient gros comme de grosses noix. Il y en a de toutes les couleurs. Les raisins blans quoique de très-bon gout, n'y sont pas estimés ; j'en demandai la raison, & je conjecturai par la maniere dont on me répondit, que c'étoit parce qu'ils étoient de la couleur des Portugais. Les Religieux d'Ethiopie inspirent au peuple une si grande aversion pour les Européans, qui sont blancs par rapport à eux, qu'ils leur font mépriser, & même haïr tout ce qui est blanc.

Emfras est la seule ville d'Ethiopie où les Mahometans fassent un exercice publique de leur Religion, & où leurs maisons soient mêlées avec celles des chrétiens.

Les Ethiopiens n'ont qu'une femme ;

mais ils souhaiteroient fort qu'il leur fût permis d'en avoir plusieurs, & de trouver dans l'Evangile quelque chose qui pût autoriser ce sentiment. Dans le tems que j'étois à Tzemba avec l'Empereur, il me demanda ce que j'en pensois : je lui dit que la pluralité des femmes n'étoit ni nécessaire à l'homme, ni agréable à Dieu, puisque Dieu n'avoit créé qu'une femme pour Adam, & que c'étoit ce que notre Seigneur vouloit marquer, quand il dit aux Juifs que Moyse ne leur avoit permis d'avoir plusieurs femmes qu'à cause de la dureté de leur cœur ; mais que cela n'avoit pas été ainsi dès le commencement. Les Religieux d'Ethiopie sont fort severes à l'égard de ceux qui entretiennent plusieurs femmes ; mais les Juges laïques ont beaucoup plus d'indulgence.

§ VI.

Religion des Ethiopiens.

LES Ethiopiens font profession du Christianisme ; ils reçoivent l'écriture, & les Sacremens ; ils croyent la transubstantiation du pain & du vin, au corps & au Sang de Notre Seigneur Jesus-Christ ; ils invoquent les Saints comme nous ; ils

communient sous les deux especes, & consacrent avec le pain levé comme les Grecs.

Ils observent quatre carêmes, comme les Orientaux, le grand carême qui dure cinquante jours; celui de S. Pierre & de S. Paul, qui dure quelquefois quarante jours & quelquefois moins, selon que la fête de Pâques est plus ou moins avancée; celui de l'Assomption de Notre-Dame, qui est de quinze jours; & celui de l'Avent qui dure trois semaines. Dans tous ces carêmes on n'use ni d'œufs ni de beurre, ni de fromage, & on ne mange qu'après le soleil couché, mais on peut boire & manger jusqu'à minuit. Comme il n'y a point d'oliviers en Ethiopie, ils sont obligés de se servir d'une huile qu'ils tirent des graines du pays, & qui est assez agréable au gout. Ils jeûnent encore avec la même rigueur tous les Mercredis, & Vendredis de l'année : la priere précede toujours le repas. Une heure avant le coucher du soleil, les paysans quittent le travail pour aller à la priere, ne voulant pas manger qu'ils ne se soient acquittés de ce devoir. On ne dispense personne du jeûne; les vieillards & les jeunes gens, même les malades, y sont

également obligés. On fait ordinairement communier les enfans à dix ans; & dès qu'ils ont communié, on les oblige à jeûner.

La déclaration de leurs péchés est fort imparfaite : voici la maniere dont ils la font. Ils vont se prosterner aux pieds du prêtre, qui est assis, & là ils s'accusent en général d'être de grands pécheurs, & d'avoir mérité l'enfer, sans jamais entrer en aucunes circonstances des péchés qu'ils ont commis. Après cette déclaration, le prêtre tenant de la main gauche le livre des Evangiles, & une croix de la droite, touche de la croix, les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, & les mains du pénitent en récitant quelques prieres; il lit ensuite l'évangile, fait plusieurs Signes de Croix sur sa tête, lui impose une pénitence, & le renvoye.

Les Ethiopiens ont beaucoup plus de modestie & de respect dans les Eglises qu'on n'en a ordinairement en Europe. Ils n'y entrent que pieds nuds; c'est pour cela que le pavé de leurs Eglises est couvert de tapis; on n'y entend ni parler, ni moucher. Quand on va à l'Eglise, il faut toujours avoir du linge blanc, autrement on en refuseroit l'entrée à ceux

qui se présenteroient. Quand on donne la Communion; tout le monde se retire; & il ne reste dans l'Eglise que le prêtre & les communians. Je ne sçais s'ils en usent ainsi par un sentiment d'humilité, comme se croyant indignes de participer aux divins Mysteres.

Leurs Eglises sont très-propres; on y voit des tableaux & des peintures, mais jamais de statues ni d'images en bosse. L'Empereur ne laissa pas d'accepter des crucifix en relief, que j'eus l'honneur de lui présenter avec quelques mignatures. Il les baisa avec respect, & les fit mettre dans son cabinet. Les mignatures étoient des images des saints, dont il fit écrire le nom au bas en Ethiopien.

C'est dans cet occasion que ce Prince me dit que nous étions tous de la même Religion, & que nous ne différions que par le Rit. Ils font des encensemens presque continuels pendant leurs messes, & pendant l'office. Quoiqu'ils n'ayent pas des livres notés, leur chant est juste & agréable; ils y mêlent le son des instrumens. Les Religieux se levent deux fois la nuit pour chanter des Pseaumes. Hors de l'Eglise, leur habit est à peu près semblable à celui des séculiers; ils n'en sont

distingués que par une calotte jaune, ou violette, qu'ils portent sur la tête.

Ces diverses couleurs distinguent leurs ordres: on les respecte beaucoup en Ethiopie.

Les Ethiopiens ont retenu des Juifs la Circoncision. Elle se pratique le septieme jour après la naissance de l'enfant, & on le batise ensuite, pourvu qu'il ne soit pas en danger de mort; car alors on ne différeroit pas le Batême. La Circoncision ne passe pas parmi eux pour un Sacrement, mais pour une pure cérémonie qu'on pratique à l'imitation de Jesus-Christ, qui a bien voulu être circoncis. On m'a assuré que les Papes avoient toleré cet usage de la Circoncision en Ethiopie, en leur déclarant qu'on ne devoit pas croire que la Circoncision fût nécessaire au salut.

Je pourrois ajouter ici plusieurs autres choses très-curieuses qui regardent l'Ethiopie; mais comme je n'en suis pas parfaitement instruit, & que je ne veux rien avancer que ce que j'ai vu moi-même, ou ce que j'ai appris de témoins irréprochables, je me bornerai aux remarques que j'ai faites.

Comme je voyois que ma santé s'affoi-

blissoit tous les jours par de continuelles rechutes; je pris la résolution de revenir en France, & de demander mon congé à l'Empereur. Ce Prince témoigna un véritable chagrin de mon dessein; il renouvella ses ordres pour me bien traiter, craignant que je ne fusse pas content; il m'offrit des maisons, des terres, & même un établissement très-considérable; mais quelque envie que j'eusse de rendre service à un Prince si aimable, je lui représentai que depuis la grande maladie dont j'avois pensé mourir à *Barko*, je n'avois pû me rétablir, quelques remedes que j'eusse fait, & quelques précautions que j'eusse prises; que je ne pouvois recouvrer ma santé qu'en changeant de climat, & en reprenant mon air natal; que j'étois au désespoir d'être obligé de m'éloigner d'un si grand Prince, mais que je mourrois infailliblement, si je m'opiniâtrois à demeurer plus longtems dans ses Etats. L'Empereur plein de bonté m'accorda, quoiqu'avec peine, la grace que je lui demandois avec tant d'instance; mais il ne le fit qu'à condition que dès que je serois rétabli, je retournerois en Ethiopie; & afin de m'y engager parce qu'il y a de plus saint, il me fit jurer sur les saints Evangiles que

je

je ne manquerois pas à la parole que je lui donnois.

L'estime qu'il avoit conçue pour le Roi sur ce que je lui avoit dit, & sur ce qu'il en avoit appris, d'ailleurs, le porta à vouloir s'unir avec un Prince, dont la réputation faisoit tant de bruit par tout le monde, & à lui envoyer un Ambassadeur avec des lettres & des présens. Il jetta d'abord les yeux sur un Abbé appellé *Abona Gregorios*, & dans cette vue il m'ordonna de lui apprendre la langue latine.. Comme ce Religieux avoit beaucoup d'esprit, & qu'il parloit & écrivoit parfaitement en Arabe, il fit en peu de tems un progrès très-considérable dans cette langue; mais parce qu'en Ethiopie on se sert plus volontiers pour les Ambassades des étrangers que des gens du pays, il ne fut pas difficile au Ministre Mourat de faire nommer son neveu pour l'Ambassade de France. L'Empereur le déclara publiquement, & lui fit préparer ses présens, qui consistoient en éléphans, en chevaux, en jeunes enfans Ethiopiens, & autres présens.

Etant à l'audience de l'Empereur, avant qu'il se fût déterminé sur le choix d'un Ambassadeur, il fit venir les Princes ses

enfans, en s'adressant à un des plus jeunes, âgé de huit à neuf ans, il lui dit qu'il avoit envie de l'envoyer en France, qui étoit le plus beau pays du monde. Ce jeune Prince lui répondit avec beaucoup d'esprit, que ce seroit pour lui une extrême peine de s'éloigner de lui, mais que si ce voyage lui faisoit plaisir, il l'entreprendroit avec joye. L'Empereur m'adressant ensuite la parole, me demanda de qu'elle maniere on traiteroit son fils à la Cour de France, s'il prenoit la résolution de l'y envoyer. Je lui répondis qu'on le traiteroit avec tous les honneurs que mérite le plus grand & le plus puissant Prince d'Afrique. *Il est encore trop jeune*, me répartit l'Empereur, *& le voyage est trop long & trop difficile; mais quand il sera plus fort & plus avancé en âge il pourra l'entreprendre.*

§ VII.

Retour de M. Poncet au Caire, par l'Arabie.

MON départ étant arrêté, l'Empereur me donna une audience de congé avec les cérémonies ordinaires. Lorsque je fus

en sa présence, le grand Trésorier apporta un bracelet d'or que l'Empereur eut la bonté de me mettre au bras, au son des tymbales, & des trompettes. Cet honneur répond en Ethiopie à celui que font les Princes d'Europe, quand ils donnent leurs ordres. Ensuite il me donna le manteau de cérémonie, & comme c'étoit le tems du repas, il me fit l'honneur de me retenir, & de me faire manger à une table auprès de la sienne, mais qui n'étoit pas si haute. Après dîner je pris congé de l'Empereur, qui ordonna au grand Trésorier de me fournir tout ce que je lui demanderois.

Mon départ fut fixé au second jour de Mai de l'année 1700. On me donna un officier avec une escorte de cent cavaliers, pour me conduire jusqu'aux confins de l'Empire, & un interprête qui sçavoit les langues des provinces par où nous devions passer; car chaque province a sa langue particuliere. Plusieurs marchands qui alloient à *Massua*, se joignirent à moi; & furent bien aises de profiter de cette occasion pour faire leur voyage plus sûrement. Quoique l'Ambassadeur Mourat me pressât de partir de peur des pluies, qui commençoient déja à tomber toutes

les nuits ; il ne put se mettre sitôt en chemin, parce que l'Empereur l'arrêta. Nous nous donnâmes rendez-vous à *Duvarna*, pour continuer ensemble notre route. Je ne pus, sans être attendri, quitter l'Empereur, qui me marqua mille bontés, & me parut être sensible à cette séparation. J'avoue que je ne pense jamais à ce grand Prince, qu'avec les sentimens de la plus tendre reconnoissance, & sans mes incommodités, je me serois attaché à sa personne, & j'aurois sacrifié le reste de mes jours à son service. Les principaux Seigneurs de sa Cour, me firent l'honneur de m'accompagner pendant deux lieues, selon les ordres qu'il leur en avoit donnés.

Nous prîmes notre route par la ville d'Emfras : l'officier qui nous conduisoit, arrivoit une heure avant nous dans les lieux où nous devions loger. Il alloit descendre chez le Gouverneur ou chez le chef du village, & lui montroit les ordres de la Cour, qui sont écrits sur un rouleau de parchemin. Ce rouleau est renfermé dans de petites courges qu'il porte attachées à son col avec des cordons de soye. Sitôt qu'il est arrivé, les principaux de l'endroit s'assemblent devant la porte

du Gouverneur, ou en leur présence il détache sa courge, la rompt, & en tire le petit rouleau de parchemin, qui s'appelle en langue du pays, *ati hesès*, c'est-à-dire commandement de l'Empereur; il le remet avec beaucoup de respect au Gouverneur, en lui disant, que s'il ne l'exécute il y va de sa tête; lorsqu'un ordre est sous peine de la vie, il est écrit en lettres rouges. Le Gouverneur pour marquer son respect & son obéissance, le prend & le met sur sa tête; il donne ensuite ses ordres pour défrayer par tous les lieux de son gouvernement, l'Officier & toute sa Compagnie

Nous employâmes un jour à aller de Gondar à Emfras, parce qu'il nous fallut traverser une haute montagne par des chemins très-difficiles. Il y a sur cette montagne un grand Monastere avec une Eglise dédiée à Sainte Anne. Ce lieu est fameux, & on y vient de fort loin en pélerinage. On voit dans ce Monastere une fontaine d'une eau très-claire & très fraîche, les pelerins en boivent par dévotion, & prétendent qu'elle fait plusieurs guérisons miraculeuses par l'intercession de Sainte Anne, à laquelle les Ethiopiens ont beaucoup de dévotion.

Nous arrivâmes à Emfras le troisieme de Mai, & nous logeâmes dans une belle maison qui appartient au vieux Mourat. J'entendis en cette ville des concerts de harpes, & d'une sorte de violon qui approche fort des nôtres. J'assistai aussi à une espece de spectacle; les acteurs chantoient des vers à l'honneur de celui qu'ils vouloient divertir, & faisoient mille tours souplesse. Les uns dansent des ballets au son de petites tymbales, & comme ils sont lestes & légers, ils font en dansant des postures fort singulieres; les autres ayant un sabre nud dans une main, & tenant un bouclier dans l'autre, représentérent des combats en dansant, & firent des sauts & des tours tout-à-fait surprenans.

On me pria de voir une personne de qualité qui étoit malade. Un des assistans me dit à l'oreille, *mich*, c'est-à-dire, l'esprit malin l'a frappé. Lorsque j'étois à Gondar, on m'avoit souvent parlé de cette maladie qu'on attribue au démon, & l'Empereur même m'en avoit demandé plus d'une fois mon sentiment.

D'Emfras nous allâmes coucher à Coga, ville qui étoit autrefois la demeure des Empereurs d'Ethiopie; elle est assez petite, mais la situation en est charmante,

& les dehors en font très-agréables. J'allai loger chez le Gouverneur de la province, qui me fit beaucoup d'honneur, aussi bien que tous les autres Gouverneurs & chefs des villages, chez qui je logeai dans toute la route. On commença à Coga à confier nos bagages aux Seigneurs des villages, qui nous les firent porter jusqu'à la frontiere, de la maniere qui a déja été expliquée. Je n'ai pas marqué exactement les lieux par où nous avons passés, la grande foiblesse où j'étois alors ne me permettoit pas d'écrire comme je l'aurois souhaité. Nous employâmes sept à huit jours à traverser la province d'*Ogara*, où il ne fait pas de si grandes chaleurs qu'ailleurs, parce qu'il y a plusieurs montagnes fort hautes. On m'a dit qu'on y trouvoit de la glace en certain tems de l'année. Il y a dans ces montagnes des maisons pratiquées dans le roc, & on me fit voir un endroit, où des jeunes gens s'étant allés cacher pour faire la débauche, y furent pétrifiés. Ceux qui me raconterent cette avanture, m'ont dit qu'on voit encore ces jeunes débauchés dans la posture où ils se trouverent quand ils furent convertis en pierres; mais il est bien plus vraisemblable que ces hommes sont des

congélations dans lesquelles la nature se joue quelquefois. Il y a dans ces montagnes un si grand nombre de maisons, qu'il semble que ce soit une ville continuelle; elles sont bâties en rond; le toît dont la figure ressemble à celle d'un entonnoir renversé, est de jonc & appuyé sur des murailles qui s'élevent à dix ou douze pieds de terre. L'intérieur des maisons est propre, & orné de cannes rangées avec art. On trouve de tous côtés des marchés, où l'on vend toutes sortes de denrées & de bétail; l'on voit partout un monde infini.

De la province d'Ogara nous entrâmes dans celle de Siry, où l'on commence à parler la langue de Tigea. Avant que d'arriver à Siry, capitale de cette province, nous passâmes la riviere de Tekesel, c'est-à dire l'épouvantable; c'est le nom qu'on lui donne à cause de sa rapidité. Elle est quatre fois plus large que la Seine à Paris; on la passe en bateau, car il n'y a point de pont. Cette province est le plus beau & le plus fertile pays que j'aie vu en Ethiopie.

Il y a de très-belles plaines arrosées de fontaines, & remplies de grandes forêts d'orangers, de citroniers, de jasmins,

de grenadiers. Ces arbres sont si communs en Ethiopie, qu'ils y viennent en pleine terre sans soin, & sans culture.

Les prairies & les campagnes sont couvertes de tulipes, de renoncules, d'œillets, de lys, de rosiers chargés de roses blanches, & rouges, & de mille autres sortes de fleurs que nous ne connoissons pas, & qui parfument l'air d'une maniere plus forte & plus délicieuse que les plus beaux endroits de notre Provence. Je commençai en ce lieu là à remarquer que la tumeur que j'avois à l'orifice de l'estomach, diminuoit, & que l'exercice, & l'air de la campagne me donnoit de l'apétit, & faisoit sur moi un bon effet. Je reçus la visite dont le Gouverneur de la province m'honora par ordre de l'Empereur. Il fit amener un jeune éléphant, que l'Ambassadeur devoit conduire en France, & présenter au Roi : c'étoit-là l'effet des ordres renfermés dans les petites courges.

De la province de Siry nous passâmes dans celle d'Adona, dont la capitale porte le même nom. Le Gouverneur de cette province, est un des sept premiers Ministres de l'Empire. L'Empereur avoit marié une de ses filles au fils de ce Gou-

verneur, qui a dans sa dépendance vingt-quatre petits gouvernemens ou principautés. Lorsque nous fûmes arrivés à sa ville capitale, il fit dresser une tente magnifique dans son Palais pour me recevoir; il me logea & me traita pendant seize jours que je demeurai chez lui, avec une magnificence digne de sa qualité, & de son rang. Il eut ordre aussi de me fournir abondamment tout ce qui me seroit nécessaire pour mon embarquement sur la mer rouge, & il le fit de la maniere la plus obligeante. Je mangeai par régal du bœuf sauvage, que les Ethiopiens estiment fort; la chair en est très-bonne & très délicate. Ces bœufs n'ont point de cornes, & ne sont pas si gras que nos bœufs de France.

Il y a encore quantité de chevreuils dans cette province; mais je n'y vis ni biches ni cerfs. Après avoir remercié ce Seigneur qui nous combla d'honnêtetés, nous poursuivîmes notre route. Nous traversâmes une forêt pleine de singes de toutes les grandeurs, qui montoient sur les arbres avec une vîtesse surprenante, & qui nous divertissoient par mille, & mille sauts. Nous entrâmes ensuite dans la province de Sara, où j'eus le chagrin de voir mou-

tir le petit éléphant dont je m'étois chargé.

C'eſt dans cette province qu'on trouve les plus beaux chevaux d'Ethiopie, & d'où on tire ceux des écuries de l'Empereur, l'Ambaſſadeur avoit ordre d'y prendre les chevaux qu'il devoit conduire en France. Ces chevaux qui ſont pleins de feu, & qui ſont auſſi grands que les chevaux Arabes, ont toujours la tête haute. Ils n'ont point de fers, parce qu'on ne ſçait en Ethiopie ce que c'eſt que de ferrer les chevaux, ni les autres bêtes de charge.

De *Saravi*, nous arrivâmes enfin à *Duvarna*, capitele du Royaume de Tigra. Il y a deux gouvernemens dans cette province, je n'en ſçais pas la raiſon, ni quels ſont leurs départemens. On les appelle *Barnagas*, c'eſt-à-dire Rois de la mer, apparemment parce qu'ils ſont voiſins de la mer rouge.

Duvarna eſt diviſé en deux villes, la haute & la baſſe; les Mahométans occupent la baſſe. Tout ce qui vient en Ethiopie par la mer rouge paſſe par Duvarna. Cette ville qui a environ deux lieues de circuit, eſt comme l'entrepôt général des marchandiſes des Indes. Toutes les maiſons ſont bâties de pierres

quarrées avec des terrasses au lieu de toits. La riviere de *Morala* qui passe au pied de cette ville, se jette dans le Tekesel; elle est peu large, mais fort rapide, & on la peut passer sans danger. Nous employâmes deux mois & demi à nous rendre de Gondar en cette ville, où je devois attendre Mourat.

Peu de tems après mon arrivée, les deux Gouverneurs reçurent la triste nouvelle de la mort du Prince Basile, fils aîné de l'Empereur, l'héritier présomptif du Trône. Ce Prince qui mourut à l'âge de dix-neuf ans, avoit toutes les qualités qui peuvent rendre un Prince accompli. Outre qu'il étoit extrêmement bien fait, il avoit de l'esprit, du courage, de la droiture, & un cœur généreux & libéral, qui le rendoient les délices de la Cour. Une fievre maligne l'emporta en huit jours au retour de la campagne qu'il venoit de faire avec l'Empereur son pere, contre les Galla, où il s'étoit signalé; car il avoit combattu, & poursuivi si vivement les ennemis, qu'il en avoit tué huit de sa main. Ce Prince aimoit tendrement le peuple, dont il auroit été le pere. Il le fit bien paroître la veille de sa mort; l'Empereur l'étant allé voir, accompa-

gné des plus grands Seigneurs de la Cour, le Prince lui dit, *qu'il n'avoit qu'une grace à lui demander, c'est que vous vouliez bien, Seigneur, soulager votre peuple qui est opprimé, & accablé par l'avarice insatiable des Ministres & des Gouverneurs.* Ces paroles toucherent si vivement l'Empereur, qu'il ne put retenir ses larmes, & qu'il lui promit d'y faire attention. J'appris cette circonstance de celui qui apporta à Duvarna la nouvelle de cette mort, & l'ordre de faire des prieres pour le Prince défunt, & de le pleurer selon la coutume. Ce qu'on raconte de ses vertus est digne d'une éternelle mémoire. L'Empereur son pere, étant un jour tombé dans une embuscade des ennemis, le jeune Prince accourut à toute bride à son secours, se jetta au milieu de la mêlée, les chargea de tous côtés, & fit des actions d'une si grande valeur, qu'il sauva la vie de son pere au péril de la sienne.

L'Empereur, soit par politique, soit par divertissement, se déguise quelquefois, & s'absente avec deux ou trois confidens sans qu'on sçache ce qu'il devient. Il fut une fois deux mois sans paroître, ce qui jetta le Prince son fils dans de ter-

tibles inquiétudes, & dans un chagrin mortel, parce qu'on crut l'Empereur mort.

Quelques Seigneurs des plus considérables de la Cour qui étoient bien aises de s'avancer en flattant l'ambition du jeune Prince, lui proposerent de prendre en main le gouvernement, & de se faire déclarer Empereur, parce qu'il étoit à craindre que dans les conjonctures présentes quelqu'un de ses freres ne le prevînt, & ne fit soulever quelques provinces; qu'il pouvoit compter sur leur fidelité, & qu'ils étoient prêts à sacrifier leurs biens & leurs vies pour son service.

Le Prince qui avoit un attachement aussi tendre qu'inviolable pour son pere, rejetta avec indignation la proposition de de ces courtisans intéressés, & leur déclara qu'il ne vouloit jamais monter sur le Trône que quand il auroit vu le corps de son pere, & qu'il seroit certain de sa mort. L'Empereur retourna quelques jours après, & sçut par quelques courtisans affidés, les pernicieux conseils que l'on avoit donné à son fils Comme il est extrêmement sage & réservé, il ne fit pas de bruit; mais les flatteurs disparurent sans qu'on les ait jamais vus depuis ce tems-là.

Je passai par la principauté, qui est l'apanage de l'héritier présomptif, en allant à Duvarna; la ville se nomme *Heleni*; il y a un très-beau Monastere, & une magnifique Eglise. C'est la plus belle & la plus grande que j'aie vue en Ethiopie; elle est dédiée à Sainte Helene; & c'est apparemment de cette Eglise que la ville a pris le nom d'*Heleni*. Au milieu de la grande place qui est devant l'Eglise, on voit trois aiguilles pyramydales, & triangulaires de granite, toutes remplies de hiérogliphes. Parmi les figures de ces aiguilles, je remarquai dans chaque face une serrure, ce qui est fort singulier, car les Ethiopiens ne se servent point de serrures, & n'en connoissent pas même l'usage. Quoiqu'il ne paroisse pas de piedestaux, ces aiguilles ne laissent pas d'être aussihautes que l'obélisque qu'on voit dans la place de S. Pierre de Rome posé sur son piedestal.

On croit que ce pays est celui de la Reine de *Saba*: plusieurs villages qui dépendent de cette principauté portent encore aujourd'hui le nom de *Sabaim*. On trouve dans les montagnes du marbre qui ne cede en rien à celui d'Europe; mais ce qui est plus considérable c'est qu'on y

faire mutuellement à l'honneur du Prince des récits en forme de chanſons; mais d'un ton ſi lugubre, que je ne pus m'empêcher d'en être attendri, & de pleurer pendant une heure que dura la cérémonie. Il y en avoit, qui pour marquer leur chagrin, ſe déchiroient le viſage juſqu'au ſang, & ſe brûloient les temples avec des bougies. Il n'y avoit dans cette ſalle que des perſonnes de qualité; le peuple étoit dans les cours où il faiſoit des cris ſi lamentables, qu'il auroit attendri les perſonnes les plus dures. Ces cérémonies durerent trois jours ſelon la coutume.

Il faut remarquer que lorſque quelque Ethiopien meurt, on entend de tous côtés des cris épouvantables. Tous les voiſins s'aſſemblent dans la maiſon du défunt, & pleurent ainſi que les parens qui s'y trouvent. On lave le corps mort avec des cérémonies particulieres, & après l'avoir enſeveli dans de la toile de coton neuve, on le met dans un cercueil au milieu d'une ſalle avec des flambeaux de cire; on y redouble les cris & les pleurs au ſon des tambours de baſque. Les uns prient Dieu pour l'ame du défunt; les autres récitent des vers à ſa louange, ou s'arrachent les cheveux, ſe déchirent le viſage, ou ſe brûlent

avec des flambeaux pour marquer leur douleur. Cette cérémonie qui est affreuse & touchante, dure jusqu'à ce que les Religieux viennent lever le corps. Après avoir chanté quelques pseaumes, & fait les encensemens, ils se mettent en marche, tenant à la main droite une croix de fer, & un livre de prieres à la gauche; ils portent eux-mêmes le corps, & psalmodient pendant tout le chemin. Les parens & amis du défunt suivent, & continuent leur cris avec des tambours de basque; ils ont tous la tête rasée qui est la marque du deuil. Quand on passe devant quelques Eglises, le convoi s'y arrête; on y fait quelques prieres, ensuite on continue son chemin jusqu'au lieu de la sépulture. Là on recommence les encensemens, on chante pendant quelque tems les pseaumes d'un ton lugubre, & on met le corps en terre. Les personnes considérables sont enterrées dans les Eglises, & les autres dans les cimetieres communs, où l'on plante quantité de croix à peu près de la même maniere que font les Chartreux. Les assistans retournent à la maison du défunt où l'on fait un festin : on s'y assemble pendant trois jours matin & soir pour pleurer; mais on n'oublie pas de manger.

Après trois jours, on se sépare jusqu'au huitieme jour de la mort, & de huit en huit jours on se rassemble pour pleurer pendant deux heures, ce qui se pratique pendant toute l'année, c'est leur anniversaire.

Quand la mort attaque quelqu'un de la famille Royale, l'Empereur est trois mois sans s'appliquer aux affaires, à moins qu'elles ne soient très-pressées. Comme il vouloit envoyer un Ambassadeur en France, il fit venir Mourat, lui donna ses ordres, lui fit remettre sa lettre de créance pour le Roi; & après l'avoir revêtu du manteau de cérémonie dans une audience publique, il le fit partir. Son voyage ne fut pas heureux, les chevaux qu'il devoit présenter au Roi moururent en chemin; Mourat renvoya en Cour pour en avoir d'autres, cet accident retarda son voyage, & me fit prendre la résolution d'aller l'attendre à *Messua*, pour donner ordre à notre embarquement.

La veille de mon départ, les Barnagas après avoir renvoyé les troupes qui m'avoient conduit à Duvarna, donnerent ordre à cent lances à pied, qui avoient un officier à cheval à leur tête, de se tenir prêtes à marcher le lendemain pour

m'escorter jusqu'à Messua. Je renvoyai une partie de mes domestiques, & je n'en gardai que trente. Je partis de Duvarna le huit Septembre mil sept cent, & je passai avec bien de la peine & du danger une riviere très-rapide, nommée *Moraba.*

Depuis Duvarna, les Seigneurs des villages ne font plus porter les bagages par leur vassaux; mais on se sert de certains bœufs qu'on nomme *Bers*, & qui sont d'une espece différente de ceux qu'on nomme *Frida*, qui sont les bœufs ordinaires.

Ces animaux dont on ne mange point la chair, font beaucoup de chemin en peu de tems. J'en avois une vingtaine, dont une partie portoit les grandes provisions de notre vaisseau, & l'autre nos tentes; parce que depuis que les pluïes avoient cessé, nous couchions la nuit dans la campagne.

Les habitans de ce pays qui sont en partie Mahométans, & en partie Chrétiens, apportent des vivres & des provisions aux caravannes qui passent. J'appris qu'à une journée de notre route on voyoit quelque chose d'extraordinaire dans un des plus fameux Monasteres du pays. Je voulus m'en assurer par moi-même; je quittai

le grand chemin, & pris avec moi vingt lances, & le Commandant, pour faire plus sûrement ce petit voyage. Nous employâmes la moitié d'un jour à monter une montagne fort difficile, & toute couverte de bois. Quand nous fumes au haut, nous trouvâmes une croix, & le Monastere que nous cherchions.

Ce Monastere est au milieu d'une Forêt dans une affreuse solitude. Il est bien bâti, sa vue est fort étendue, on y découvre la mer rouge, & un vaste pays. Il y a cent Religieux dans cette maison, qui y menent une vie très-austere, & qui sont habillés de la même maniere que ceux d'Heleni : leurs cellules sont si étroites, qu'un homme a de la peine à s'y étendre. Ils ne mangent point de viande non plus que les autres Religieux d'Ethiopie. Ils sont toujours appliqués à Dieu, & à la méditation des choses saintes; c'est là toute leur occupation. J'y vis un vieillard âgé de soixante six ans, qui n'avoit vécu pendant sept ans que de feuilles d'olivier sauvage. Cette mortification extraordinaire lui avoit causé un crachement de sang qui l'incommodoit beaucoup. Je lui donnai quelques remedes, & je lui prescrivis un régime de vie un peu plus doux.

C'étoit un bel homme, & très-poli; frere du Gouverneur de *Tigra*. L'Abbé du Monastere nous reçut avec beaucoup de charité. Sitôt que nous fûmes arrivés il nous lava les pieds, & nous les baisa pendant que ses Religieux récitoient des prieres. Après cette cérémonie on nous conduisit à l'Eglise processionnellement, les Religieux chantant toujours, & nous allâmes ensuite dans une chambre où l'on nous apporta à manger. Tout le régal ne consista qu'en du pain trempé dans du beurre & de la bierre; car on ne boit ni vin, ni hydromel dans le Couvent, & on n'y voit même jamais de vin que pour dire la Messe. L'Abbé nous tint toujours compagnie; mais il ne mangea point avec nous.

Lorsqu'on me mena dans l'Eglise, je vis le prodige qui faisoit le sujet de mon voyage, & que je ne pouvois croire. On m'avoit assuré que du côté de l'Epitre on voyoit en l'air sans aucun appui ni soutien une baguette d'or ronde, longue de quatre pieds, & aussi grosse qu'un gros bâton. Ce prodige me parut si merveilleux, que j'eus peur que mes yeux ne m'eussent trompé, & qu'il n'y eût quelque artifice que je ne découvrois pas;

ainsi je priai l'Abbé de vouloir bien me permettre d'examiner de plus près, s'il n'y avoit point quelque appui qu'on ne vît pas. Pour m'en assurer d'une maniere à ne pas en douter, je passai un bâton par-dessus & par-dessous, & de tous les côtés, & je trouvai que cette baguette d'or étoit véritablement en l'air; ce qui me causa un étonnement dont je ne puis revenir, ne voyant aucune cause naturelle d'un effet si prodigieux. Les Religieux me raconterent l'histoire de la maniere suivante.

Il y a environ trois cens trente six ans, me dirent-ils, qu'un Solitaire nomme *Abona Philippos*, ou Pere Philippe, se retira dans ce désert, où il ne se nourrissoit que d'herbes & ne buvoit que de l'eau. La réputation de sa sainteté se répandit de tous côtés, il fit plusieurs prédictions qui se vérifierent dans la suite.

Un jour que ce Solitaire étoit en contemplation, J. C. se fit voir à lui, & lui ordonna de bâtir un Monastere dans l'endroit de ce bois, où il trouveroit une baguette suspendue en l'air: l'ayant trouvée, & vu le miracle dont vous êtes témoin, me dit celui qui parloit, *Abona Philippos* ne douta plus de la volonté de Dieu. Il obéit, & bâtit ce Monastere,

le Capitaine du vaiſſeau envoya ſa chaloupe à terre, pour aſſurer le Commandant qu'il n'avoit rien à craindre des Anglois, qui étoient amis du Grand-Seigneur. Le Bacha de Meſſoua met un Gouverneur à Suaquen, ville dépendante de l'Empire Ottoman ſur le bord de la mer rouge.

C'eſt là qu'eſt la pêche des perles & des tortues, dont on fait un grand commerce, & dont le Grand-Seigneur tire un gros revenu. Le Bacha de Meſſoua me reçut avec beaucoup d'honnêteté à la recommandation de l'Empereur d'Ethiopie qu'on craint beaucoup en ce pays-là, & avec raiſon; car les Ethiopiens pourroient aiſément ſe rendre maître de cette place, qui leur appartenoit autrefois, en l'affamant & refuſant de l'eau aux habitans de Meſſoua, qui ſont obligés d'en faire venir d'Arcouva, car il n'y en a point dans l'Iſle.

Pendant que j'étois à la Cour d'Ethiopie, j'appris que les Hollandois avoient tenté plus d'une fois de lier commerce avec les Ethiopiens; mais ſoit que la différence de Religion, ſoit que la grande puiſſance de ces Européans dans les Indes Orientales, eût donné de la jalouſie aux premiers; il eſt certain que les Ethiopiens n'en veulent point avoir avec eux, & je

leur ai entendu dire qu'ils ne se fieroient jamais à des Chrétiens qui ne jeûnent point, qui n'invoquent point les Saints, & qui ne croyent pas la réalité de Jesus-Christ dans le S. Sacrement.

Les Anglois ont eu aussi envie de se lier avec les Ethiopiens, & je sçais qu'un marchand Arménien nommé *Agapyri*, s'étoit associé aux Anglois pour entrer dans ce commerce qui leur seroit avantageux. Car outre l'or, la civette, & les dents d'éléphans, &c. on tireroit de l'Ethiopie, l'aloès, la myrrhe, la casse, le tamarin, & le caffé dont les Ethiopiens ne font pas un grand cas, & qu'on m'a dit avoir été transporté autrefois d'Ethiopie dans l'*Hiemen* ou l'Arabie heureuse, d'où on le tire à présent; car on ne le cultive aujourd'hui en Ethiopie que par curiosité.

La plante du caffé est à peu près comme le mirthe; les feuilles en sont toujours vertes, mais plus larges & plus touffues; il porte un fruit comme une pistache, & au-dessus une gousse, où sont renfermées deux féves, & c'est ce qu'on appelle caffé. Cette gousse est d'abord verte, mais en murissant, elle devient brune; il est faux qu'on fasse passer le caffé par l'eau bouillante pour en gâter le germe, comme

quelques-uns l'ont assuré ; on le tire des gousses où il est renfermé, & l'on l'envoye sans autre préparation.

Les retardemens de l'Ambassadeur Mourat m'inquiétoient, parce que j'apprehendois de perdre la *Mousson*. Je lui écrivis que j'avois pris la résolution d'aller l'attendre à Gedda. Il me répondit que je pouvois y aller, & qu'il tâcheroit de s'y rendre ; que la mort du Prince Basile, & les embarras qu'il avoit trouvé sur sa route, l'avoient empêché de me joindre.

Ainsi je congédiai tous mes domestiques, & je les récompensai d'une maniere propre à leur inspirer de l'estime pour les François. Ils fondirent en larmes, & vouloient tous me servir, mais je ne le leur permis pas ; & je m'embarquai le 28 Octobre sur une barque qui avoit été construite à Surate.

Je ne voulus point me mettre sur les bâtimens du pays, qui me paroissoient fort mauvais, & peu sûrs ; les planches, quoique goudronnées, n'étant attachées ensemble qu'avec d'assez méchantes cordes, aussi-bien que les voiles, qui ne sont que des nattes de feuilles de Domi. Cependant ces bâtimens si mal équipés, &

encore plus mal gouvernés, portent beaucoup, & quoiqu'ils n'ayent que sept à huit hommes pour les conduire, ils sont d'un grand usage dans toute cette mer.

Nous abordâmes deux jours après notre départ de Messoua à une petite Isle nommée *Deheleq.* Les vaisseaux qui viennent des Indes ont coutume d'y faire de l'eau, & d'y prendre des provisions qu'on y trouve en abondance, excepté le pain, dont les habitans manquent souvent eux-mêmes, ne vivant la plûpart du tems que de chair & de poisson. Nous restâmes huit jours dans cette Isle, parce que le vent nous devint contraire, mais sitôt qu'il fut bon, nous passâmes à une Isle nommée *Abugafar*, qui signifie *Pere du Pardon.* Le Capitaine ne manqua pas de descendre, & de porter un flambeau au tombeau de ce malheureux *Abugafar;* les Mahométans craindroient de faire naufrage s'ils y manquoient, & ils se détournent même de leur route pour aller visiter ce prétendu saint. Nous cinglâmes ensuite en haute mer à travers les ecueils qui sont à fleur d'eau, & très-frequens, ce qui rend cette navigation fort périlleuse. Nous arrivâmes le sixieme jour à *Kautumbul;* c'est un rocher fort élevé dans la mer, à

une demi-lieue de la terre ferme d'Arabie. Nous y jettâmes l'ancre, entre l'écueil & la terre, & nous y passâmes la nuit. Le lendemain nous côtoyâmes l'Arabie, & nous mouillâmes à *Ibrahim-Mersam*, c'est-à-dire au mouillage d'Abraham. Nous continuâmes ensuite notre route, & après huit jours de navigation, nous abordâmes à *Consita*. C'est une jolie ville, qui appartient au Roi de la Mecque, & le premier port de mer de ses Etats du côté du Midi. On y aborde volontiers, parce qu'on n'y paye qu'une douane, & qu'il en faut payer deux ailleurs. Il y a de très-beaux magazins où l'on dépose les marchandises qu'on débarque, & qu'on fait passer ensuite par terre sur le dos des chameaux à Gedda qui en est éloignée de cinq à six journées. Nous demeurâmes huit jours à Consita pour nous reposer, & pour attendre le vent favorable. Le commerce est grand dans cette ville, parce qu'il y vient un grand nombre de marchands Mahometans, Arabes & Indiens: on n'y reçoit point les Indiens idolâtres; les vivres y sont à meilleur marché, & en plus grande abondance qu'à Gedda, où nous arrivâmes le cinquieme de Décembre, de l'année mil sept cent. Depuis

Kamtumbul jusqu'à Gedda, nous ne navigions que le jour, & nous mouillâmes tous les soirs à cause des écueils.

Gedda est une grande ville sur le bord de la mer, à demi-jounrée de la Mecque. Le port ou plutôt la rade, en est assez sûre; quoiqu'elle ait le Nord-Ouest pour traverser. Le fond est assez bon en certains endroits, & les petits vaisseaux y sont à flot, mais les gros sont obligés de rester à une lieue. J'allai à terre, & je logeai dans un *Oquel*. Ce sont quatre grands corps-de-logis à trois étages avec une cour au milieu. L'étage d'en-bas est pour les magasins, & les passagers occupent les autres étages.

Il n'y a point d'autres hôtelleries en ce pays-là, non plus qu'en Turquie. Il y a quantité de ces Oquels dans Gedda. D'abord qu'un voyageur est arrivé, il va chercher des chambres & des magasins qui lui conviennent, & dont il paye au maître un prix reglé qui n'augmente ni ne diminue jamais. Je donnois quatre écus par mois pour deux chambres, une terrasse & une cuisine. Ces Oquels sont des asyles & des lieux sacrés, où l'on ne craint ni les insultes, ni les vols : ce qu'il y a d'incommode, c'est qu'on n'y fournit rien; il faut

ſe meubler, acheter, & faire préparer ce qu'on veut manger.

Deux jours après mon arrivée à Gedda, le Roi de la Mecque y vint avec une armée de vingt mille hommes, il fit dreſſer ſes tentes, & campa à la porte de la ville qui conduit à la Mecque. Je le vis, c'eſt un homme âgé d'environ ſoixante ans, d'une taille majeſtueuſe, mais dont le regard paroît affreux: il a la levre inferieure fendue du côté droit; ſes ſujets & ſes voiſins ne ſe louent pas de ſa douceur, ni de ſa clémence. Il obligea le Pacha qui eſt à Gedda de la part du Grand Seigneur, de lui donner quinze mille écus d'or, & le menaça de le chaſſer, s'il ne lui obeiſſoit ſur le champ. Il fit auſſi une avanie à tous les marchands ſujets du Grand Seigneur, qui y ſont établis pour le négoce, en les obligeant de payer trente mille écus d'or. Il fit diſtribuer ces deux ſommes à ſes troupes qui ſont toujours nombreuſes; ce qui le rend maître de la campagne. Il vient tous les ans des caravannes des Indes & de Turquie en pelerinage à la Mecque. Il y en a de fort riches, car les marchands ſe joignent à ces caravannes pour faire paſſer leurs marchandiſes des Indes en Europe, & d'Europe aux Indes. Quand

ces caravannes arrivent à la Mecque, il s'y tient une grande foire, où se trouvent une multitude infinie de marchands Mahométans avec toutes les marchandises les plus précieuses des trois parties du monde. Le Roi de la Mecque s'avisa de faire piller les caravannes des Indes & de Turquie en 1699 & 1700.

Ce Prince s'appelle *Cherif* ou *Noble par Excellence*, parce qu'il prétend être descendu du Prophête Mahomet. Le Grand Seigneur étoit depuis longtems en possession de l'investiture de ce Royaume; mais ce *Cherif* qui est fier & hautain, s'est soustrait à son autorité; qu'il appelle par mépris *Elon Mamluq*, c'est-à-dire, *fils d'un esclave*.

Medine est la capitale de son Royaume; elle est fameuse par le tombeau de Mahomet, comme la Mecque est célebre par sa naissance. Le Prince ne demeure pas souvent à Medine, parce qu'il est presque toujours à la tête de ses armées; les Turcs en arrivant à Medine ôtent leurs habits par respect, & ne gardent qu'une écharpe qui leur couvre le milieu du corps; ils viennent de trois ou quatre lieues en cet équipage; ceux qui ne veulent pas se soumettre à cette loi, payent une somme

d'argent pour faire un ſacrifice à Dieu, en l'honneur de Mahomet.

Gedda n'eſt pas un lieu où les Chrétiens puiſſent s'établir, particuliérement les francs, à cauſe du voiſinage de la Mecque, les Mahométans ne le ſouffriroient pas. Il s'y fait cependant un grand commerce, car les vaiſſeaux qui reviennent des Indes y mouillent. Le Grand-Seigneur entretient ordinairement dans ces mers, trente gros vaiſſeaux pour le tranſport des marchandiſes. Ces vaiſſeaux qui pourroient être percés pour cent pieces de canon, n'en ont point. Tout eſt cher à Gedda, juſqu'à l'eau, à cauſe du grand abord de tant de nations différentes; une pinte d'eau, meſure de Paris, coûte deux ou trois ſols, parce qu'on l'apporte de quatre lieues. Les murailles de la ville ne valent rien: la forteresse qui eſt du côté de la mer eſt un peu meilleure, mais elle ne pourroit pas ſoutenir un ſiége, quoiqu'il y ait quelques pieces de canon pour ſa défenſe.

On me fit voir ſur le bord de la mer à deux portées de mouſquet de la ville, un tombeau qu'ils aſſurent être celui d'Eve notre premiere mere. Les environs de Gedda ſont tout-à-fait déſagréables: on

ne voit que des rochers ſtériles, & des lieux incultes pleins de ſable. J'aurois bien ſouhaité voir la Mecque, mais il y a défenſe aux Chrétiens d'y paroître, ſous peine de la vie. Il n'y a point de riviere entre Gedda & la Mecque, comme quelques-uns l'ont avancée mal à propos; il n'y a qu'une fontaine, où l'on va puiſer l'eau que l'on boit à Gedda.

Après avoir demeuré un mois dans cette ville, j'appris que l'Ambaſſadeur Mourat ne viendroit pas ſitôt, & que s'il perdoit la Mouſſon, il ſeroit obligé de demeurer encore un an en Ethiopie. Cela me fit prendre la réſolution de m'embarquer ſur les vaiſſeaux qui ſe diſpoſoient pour aller à *Suez*, & de viſiter le *Mont Sinaï* où Mourat m'avoit mandé de me rendre, en cas qu'il ne vînt pas à Gedda.

Je m'embarquai le 12 de Janvier de l'année 1701 ſur un des vaiſſeaux que le Grand Seigneur avoit fait conſtruire à Surate. Quoique les vaiſſeaux ſoient fort grands, ils n'ont qu'un pont; les bords en ſont ſi élevés, qu'un homme de la plus haute taille étant debout ne peut y atteindre. Les cordages de ces vaiſſeaux ſont très-épais & très-durs, leurs mâts & leurs voiles ſont peu différens des nôtres. Ce

qu'il y a de particulier dans ces vaisseaux, c'est qu'on y pratique des chambres, ou citernes, lesquelles sont si grandes qu'elles peuvent fournir pendant cinq mois l'eau nécessaire à un équipage de cent cinquante hommes. Ces citernes sont si bien vernissées en dedans, que l'eau s'y conserve très-pure & très-nette, & beaucoup mieux que dans les tonneaux, dont on se sert en Europe. Nous eûmes bien de la peine à sortir des écueils qui sont autour de Gedda, & dont toute cette mer est remplie ; ce qui nous obligeoit à nous soutenir toujours près des terres que nous laissions sur la droite. Après cinq ou six jours de navigation, nous mouillâmes à l'Isle d'*Hassama*, à deux lieues de la terre ferme; elle n'est pas habitée, mais on y fait de l'eau qui est très-bonne. De-là jusqu'à Suez on mouille tous les soirs près de terre, & les Arabes ne manquent pas d'apporter des rafraîchissemens.

Douze ou treize jours après être partis d'Hassama nous arrivâmes à la rade d'*Yambeau*. C'est une ville assez grande, défendue par un château qui est sur le bord de la mer, dont les fortifications sont fort misérables. Elle appartient au Roi de la Mecque. Je n'allai pas la voir,

parce que les Arabes qui courent de tous côtés dans ces cantons volent les passans, & maltraitent ceux qui vont à terre. Le vent contraire nous arrêta huit jours dans cette rade, quatre jours après nous abordâmes à *Mieula.* C'est une ville à peu près de même grandeur qu'Yambeau, qui a aussi un château de peu de défense. De-là nous passâmes à *Chiurma.* C'est un très-bon port où les vaisseaux sont à l'abri des tempêtes. Il n'y a en ce lieu-là, ni ville, ni village, mais quelques tentes habitées par des Arabes. Nous arrivâmes à *Chiurma* le 12 Avril, parce que les vents contraires nous arrêterent longtems. La Mousson étant avancée, je désesperai de pouvoir tenir plus longtems la mer, & je débarquai à Chiurma, j'y pris des chameaux qui me conduisirent à *Tour* en six jours. Tour appartient au Grand Seigneur: il y a garnison dans le château avec un Aga qui y commande, & un grand nombre de Chrétiens Grecs dans le village. Ils ont un Monastere de leur Rit, lequel dépend du grand Monastere du Mont Sinaï. J'appris en ce lieu-là que l'Archevêque du Monastere du Mont Sinaï, qui étoit paralytique, & qui avoit été informé de mon arrivée à Gedda, avoit donné

ſes ordres à Tour, pour qu'on m'engageât à l'aller voir. Je me mis donc en chemin & je pris la route de ce fameux Monaſtere, où je n'arrivai qu'après trois jours de marche par des chemins impraticables, & par des montagnes très-difficiles. Le Monaſtere du Mont Sinaï eſt ſitué au pied de la montagne; les portes en ſont toujours murées à cauſe des courſes des Arabes. On m'y monta par une poulie avec des cordes, & on y fit entrer mes hardes de la même maniere.

Je ſaluai d'abord l'Archevêque, qui étoit un vénérable vieillard âgé de quatre-vingt treize ans, & paralytique de la moitié du corps. Je l'avois traité au Caire d'une maladie dont je l'avois guéris. Je fus encore aſſez heureux pour le mettre en état de célebrer pontificalement la Meſſe le jour de Pâques, ce qu'il n'avoit pu faire depuis longtems.

Ce Monaſtere eſt ſolidement bâti, ayant de bonnes & fortes murailles. L'Egliſe eſt magnifique; c'eſt un ouvrage de l'Empereur Juſtinien à ce que me dirent les Religieux. Ils ſont au nombre de cinquante, ſans compter ceux qui vont à la quête. Leur vie eſt très-auſtere : ils ne boivent point de vin, & ne mangent jamais de

viande, même dans les plus grandes, maladies. L'eau qu'ils boivent eſt excellente, elle vient d'une ſource qui eſt au milieu de leur Monaſtere. On leur donne trois fois la ſemaine un petit verre d'eau-de vie qu'on fait avec des dattes. Ils jeûnent très-exactement les quatre Carêmes qui ſont en uſage dans l'Egliſe Orientale; hors ce tems-là, on leur ſert à table des légumes & du poiſſon ſalé. Ils ſe levent la nuit pour l'office, & ils en paſſent la plus grande partie au chœur. Ils me firent voir une châſſe de marbre blanc, couverte d'un riche drap d'or, dans laquelle eſt renfermé le corps de Sainte Catherine qu'on ne voit point. On montre ſeulement une main de la Sainte, qui eſt fort deſſéchée, & dont les doigts ſont pleins de bagues & d'anneaux d'or. L'Archevêque, qui eſt auſſi Abbé du Monaſtere, a ſous lui un Prieur dont le pouvoir eſt fort borné quand l'Archevêque n'eſt pas abſent. J'eus la curioſité d'aller au haut de la montagne, juſqu'au lieu où Dieu donna les deux Tables de la Loi à Moyſe, & l'Archevêque eut la bonté de m'y faire accompagner par quelques-uns de ſes Religieux.

Nous montâmes au moins quatre mille degrés avant que d'arriver au ſommet de

cette fameuse montagne, où l'on a bâti une chapelle assez propre. Nous vîmes ensuite la chapelle d'Elie; nous déjeûnâmes à la fontaine, & nous revînmes au Monastere très-fatigués. La montagne voisine est encore plus haute; je n'eus pas le courage d'y aller, parce que je me trouvois encore accablé de la premiere journée. C'est sur cette seconde montagne qu'on dit que le corps de Sainte Catherine fut transporté par les Anges, après qu'elle eût été martyrisée.

Je demeurai un mois dans ce Monastere en attendant l'Ambassadeur Mourat; je commençois à m'y ennuyer, & je désesperois de le voir, lorsqu'on m'apprit qu'il n'étoit pas loin, & qu'il alloit arriver au Monastere. Cette nouvelle me causa une joie très-sensible; j'allai le recevoir, & je le présentai à l'Archevêque qui le reçut avec beaucoup d'honnêteté. Il me raconta toutes les disgrâces de son voyage; il m'apprit que la mort du Prince Basile avoit d'abord retardé son départ; que l'Empereur cependant malgré l'accablement de sa douleur, lui avoit donné audience, & l'avoit expédié; qu'il s'étoit arrêté à Duvarna pour attendre de nouveaux ordres de l'Empereur; il me dit les mauvais traitemens qu'il avoit reçus de la

part du Roi de la Mecque ; qui lui avoit enlevés les enfans Ethiopiens qu'il amenoit en France, & que pour comble de disgrâce ; le vaisseau sur lequel étoient les présens, avoit fait naufrage près de Tour; que neuf gros vaisseaux chargés de caffé, étoient demeurés dans ce port, parce qu'ils étoient partis trop tard, & qu'ils avoient perdus le tems de la Mousson. Ce retardement rendit le caffé fort cher au Caire, ces vaisseaux n'ayant pu gagner Suez. Ils déchargent les marchandises pour en prendre d'autres, qui sont des toiles, du bled, du riz, & autres denrées qu'ils tirent du Caire en échange de celles des Indes.

Après que l'Ambassadeur Mourat, se fut reposé pendant cinq jours au Mont Sinaï, nous reprîmes la route de Tour, où nous rejoignîmes ses gens & ses équipages. Nous ne demeurâmes qu'une nuit dans ce port, & nous partîmes dès le lendemain par terre, en cotoyant presque toujours la mer pour aller à Suez où nous arrivâmes en cinq jours.

Suez est une petite ville au fond de la mer rouge. C'est le port du Caire, dont elle est éloignée de trois journées de chemin. Cette ville est commandée par un château bâti à l'antique, & mal fortifié.

Il y a un Gouverneur avec deux cens hommes de garnison, & de très-beaux magasins, Le pays n'est pas agréable, on ne voit que déserts remplis de rochers & de sables. Cette ville n'a point d'eau non plus que Gedda, on l'y apporte de dehors, mais elle y est à meilleur marché.

A mon arrivée à Tour, j'écrivis à M. Maillet, Consul de France au Caire, pour lui faire sçavoir l'arrivée de l'Ambassadeur. Il me pria de me rendre au Caire le plutôt que je pourrois. Je m'y rendis bientôt avec une caravanne composée de huit mille chameaux. Je montai un dromadaire, après avoir fait trois lieues avec la caravanne, je pris les devants, & j'arrivai en vingt-quatre heures au Caire.

Ces dromadaires sont plus petits que les chameaux; leur pas est rude, mais fort vif, & ils marchent vingt-quatre heures sans s'arrêter. On ne s'en sert que pour porter les hommes. A mon arrivée au Caire, je rendis compte de mon voyage au Consul, & je fis préparer une belle maison pour loger l'Ambassadeur qui arriva deux jours après.

Fin du troisieme Volume.



